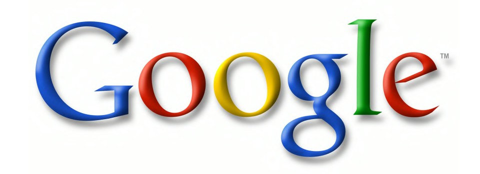


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

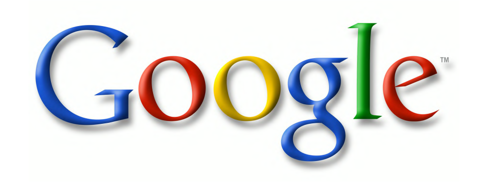
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




STANFORD UNIVERSITY LIBRAR





275/100/525

ŒUVRES

DE

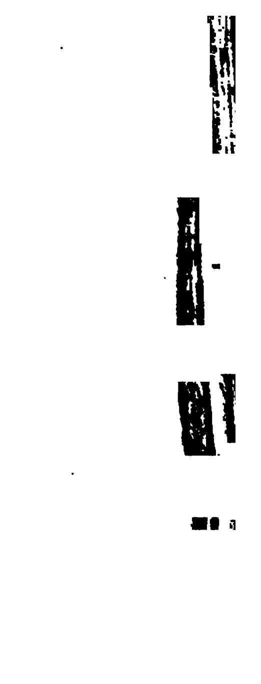
OILEAU-DESPRÉAUX

I

Il a été tiré de ce livre :

120 exemplaires sur papier Whatman.
35 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.



Il a été tiré de ce livi

120 exemplaires sur papier W
35 – sur papier de

Tous ces exemplaires sont numérot
par l'éditeur.



CH_COURTRY_SC

Imp A. Salmon

ŒUVRES

DE

OILEAU-DESPRÉAUX

TEXTE DE 1701

AVEC

Notice, Notes & Variantes

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER



PARIS

ONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL 31

M DCCC LXXV



ŒUVRES

DE

ILEAU-DESPRÉAUX

TEXTE DE 1701

AVEC

Notice, Notes & Variantes

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER



PARIS

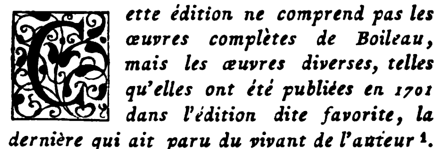
PHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV



AVERTISSEMENT



Cette édition ne comprend pas les œuvres complètes de Boileau, mais les œuvres diverses, telles qu'elles ont été publiées en 1701 dans l'édition dite favorite, la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur [1].

Tout en reproduisant le texte de l'édition favorite in 12, nous n'avons pas cru devoir réimprimer la traduction du Traité du Sublime de Longin, *ni les écrits faits à l'occasion des ouvrages de Boileau, qui forment le complément du second volume; mais nous avons donné, comme appendice aux Satires, la*

1. En 1710 Boileau songeait à faire une nouvelle édition définitive de ses œuvres, avec de nombreuses notes marginales. N'ayant pas obtenu l'autorisation d'imprimer la *Satire XII ſur l'Equivoque*, il renonça à son projet, pour ne pas mutiler son œuvre.

Satire XII sur l'Equivoque, *publiée seulement en 1701 après la mort de l'auteur, et nous avons complété notre édition par le* Dialogue des Heros de Roman, *que Boileau voulait faire paraître en 1710.*

Quant aux notes marginales préparées pour la dernière édition et recueillies, dit-on, par les éditeurs de 1713, nous les avons insérées parmi les notes et variantes avec l'indication de leur origine; nous n'avons mis au bas des pages que les annotations de Boileau en 1701.

Fidèle au système suivi dans le La Fontaine et le Molière, nous n'avons rien négligé pour arriver à une reproduction aussi exacte que possible du texte de l'édition favorite; nous avons indiqué les variantes des éditions antérieures à 1701, et nous y avons joint les notes historiques et bibliographiques nécessaires à l'intelligence du texte.

A. P.





NOTICE

ue sept villes se soient disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, cela ne peut pas étonner quand on songe a l'époque reculée où vivait le chantre de *l'Iliade* et *ssée;* mais qu'on soit resté longtemps ur le lieu de naissance de Boileau et uyère, que des historiens et des géo- aient, jusqu'en ces dernières années, à faire naître le premier à Crosne, eneuve-Saint-Georges, et le second à , c'est plus inexplicable : les témoi- ntemporains de leur naissance à Paris naient pourtant pas.

qui concerne Boileau, les assertions ette, son ami, la notice de Des Mai- 1712, celle de l'abbé Goujet en tête ion de 1735, d'autres documents du

temps et surtout cette réflexion de Boileau : « Bien qu'il n'y ait pas peut-être d'homme en France si Parisien que moi[1], » étaient plus que suffisants pour lever tous les doutes à ce sujet avant la découverte d'un témoignage officiel du 26 janvier 1699, dont l'authenticité est incontestable.

Nicolas Boileau, sieur Despréaux, est un Parisien comme Molière, La Bruyère, Regnard, etc., ces gloires littéraires de Paris au XVIIe siècle. Il naquit le 1er novembre 1636 dans la Cité, rue de Jérusalem, près le Palais de Justice. C'est à tort que les habitants de Crosne, près Villeneuve-Saint-Georges, s'appuyant sur un dire de Louis Racine qui l'avait confondu avec son père, prétendent qu'il a vu le jour dans leur pays; les travaux de MM. Berriat Saint-Prix et Jal[2]

1. Lettre à Brossette du 8 septembre 1700.

2. « Après M. Berriat, dit M. Jal dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, il n'y a rien d'essentiel à faire pour la biographie de Boileau. Il n'a pu donner l'acte de naissance de Despréaux, puisque dans l'incendie de la Sainte-Chapelle, le registre des baptêmes faits en 1636 fut consumé; mais il a publié la déposition écrite de Binet, curé de la basse Sainte-Chapelle, qui, le 26 janvier 1699, dans une enquête faite à propos de la noblesse de Boileau, déclara qu'Anne Boileau, sœur de Boileau Despréaux, lui avait présenté le journal autographe de Gilles Boileau, leur père, et qu'il résultait de ce recueil digne de foi, que Nicolas, auteur des *Satires*, était né le 1er novembre 1636 et avait été baptisé le lendemain à la Sainte-Chapelle basse. »

ont dissipé toutes les hésitations qui pouvaient encore exister. Par un singulier hasard, Boileau est né dans la chambre même où s'était élaborée *La Satire Ménippée*, qui, comme une seconde bataille d'Ivry, acheva de gagner la cause de Henri IV, et dans la maison qui faisait face à celle où, cinquante-huit ans plus tard, Voltaire devait voir le jour.

C'était le quinzième et avant-dernier enfant de Gilles Boileau, greffier de grand'chambre au Parlement de Paris, et de sa seconde femme, Anne de Niellé. Pour le distinguer de ses freres, on lui donna le surnom de Despréaux, à cause d'un petit pré attenant au jardin de la maison de campagne de son père, à Crosne, où il fut élevé par une servante ignorante et acariâtre, après la mort de sa mère en mai 1638.

A l'âge de sept ans, on le mit au collége d'Harcourt (aujourd'hui Saint-Louis), qu'il quitta en 1647, par suite d'une affection calculeuse qui nécessita l'opération de la taille et dont il se ressentit toute sa vie. Quand il fut rétabli, il entra au collége de Beauvais, situé rue du Clos-Bruneau, où il termina ses études. Sa philosophie achevée, le jeune Boileau, tonsuré depuis la fin de décembre 1647 et titulaire d'un bénéfice, (le prieuré de Saint-Paterne, d'un revenu annuel de 800 livres) dut suivre un cours de théologie en Sorbonne pour obéir à son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique.

Les études théologiques ne pouvaient convenir à la nature de son esprit; aussi ne tarda-t-il pas à les abandonner pour se tourner vers le barreau; il se fit recevoir avocat le 4 décembre 1656 et plaida sa première cause le 4 janvier suivant.

En 1657, Boileau perdit son père, qui lui laissa une somme de 12,000 écus. Cette mort lui donnait une indépendance et une liberté d'action dont il n'abusa pas, malgré ses vingt et un ans; il alla demeurer avec son frère aîné Jérôme, en face de la Sainte-Chapelle, dans une espèce de guérite située au-dessus du grenier. Il se contenta d'abandonner le barreau pour lequel il ne se sentait pas l'inclination, c'est-à-dire le premier de tous les talents, comme il l'écrivait à Brossette en juin 1704[1]; il reprit la lecture assidue des poésies et des romans qui l'avaient passionné pendant les der-

1. « J'ai naturellement peu d'inclination pour la ſcience du droit civil, & il m'a paru, étant jeune, & voulant l'étudier, que la raiſon qu'on y cultivoit n'étoit point la raiſon humaine & celle qu'on appelle bon ſens; mais une raiſon particuliere fondée ſur une multitude de lois qui ſe contrediſent les unes les autres, & où l'on ſe remplit la memoire ſans ſe perfectionner l'eſprit. Je me ſouviens même que dans ce temps-là je fis ſur ce ſujet des vers latins qui commençoient par :

O mille nexibus non deſinentium
Fecunda rixarum parens,
Quid intricatis juribus jura impedis? »

nières années de son séjour au collége de Beauvais, et put donner un libre essor aux penchants satiriques qui l'attiraient vers Horace et Juvénal.

Boileau renonça alors à son bénéfice de Saint-Paterne et restitua tous les revenus dont il avait joui. Pour combler ce déficit, il profita de l'emprunt favorable aux prêteurs fait par la ville de Lyon, et il plaça une partie de son avoir (12,000 livres) à fonds perdus sur l'Hôtel de ville de Lyon, au taux de 12 1/2 pour 100, ce qui lui produisit 1,500 livres de rente. Avec ce revenu, que par une faveur spéciale[1] on ne diminua pas quand plus tard un arrêt du Conseil réduisit les rentes d'un quart, le jeune Despréaux se trouvait à l'abri du besoin et n'avait pas à craindre le triste sort de Colletet qui,

Crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

A partir de cette époque, Boileau, qui avait, comme tant d'autres, débuté, étant écolier, par un essai de tragédie et composé plusieurs pièces

1. Lorsqu'un arrêt du Conseil ordonna que les rentes seraient réduites d'un quart, le maréchal de Villeroy décida que Boileau continuerait cependant à être payé au même taux que par le passé. Aussi notre poëte, dans une Lettre à Brossette, du 15 mai 1705, appelle-t-il la ville de Lyon, « la mere nourrice de mes Muses naissantes ».

de vers, laissa tout de côté pour ne plus s'occuper que de poésie.

Son début fut l'énigme suivante sur une puce, improvisée dans une excursion à Montmartre où son père possédait une maison[1] :

Du repos des Humains implacable ennemie,
J'ay rendu mille Amans envieux de mon ſort.
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celuy qui recherche ma mort.

De 1653 à 1660 datent ces essais poétiques dont quelques-uns seulement figurent dans l'édition favorite de 1701 ; en voici l'indication : *Chanſon à boire* (*Philoſophes rêveurs...*) faite en 1653, au sortir de la philosophie ; autre *Chanſon à boire* (*Soupirez jour & nuit...*), 1654 ; *Sonnet* (*Parmi les doux tranſports*), inspiré en 1655 par la mort d'une de ses nièces, âgée comme lui de dix-huit ans[2]; *Ode Sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France*[3];

1. Lettre à Brossette du 29 septembre 1703.

2. Plus tard, en 1692, Boileau se reprochant une « certaine tendreſſe tirant à l'amour qui y eſt marquée, qui ne convient point à un Oncle pour ſa Niece » et voulant réparer cette faute et « montrer en vers même de l'amitié enfantine » (Lettre à Brossette du 24 novembre 1707), fit le sonnet : *Nourri dès le Berceau...* que nous reproduisons t. II, p. 112.

3. Voir t. II, p. 117.

ux *Epigrammes latines* (*In novum Caussidi*-*um* et *In Marullum*)[1]; *Quatrain Sur un Por*-*ait de Rocinante Cheval de Dom Guichot*[2]; *igramme sur le Voyage à Saint-Prix; Epi*-*amme, A Climène*, 1656[3]; *Vers pour le Por*-*ait de M. d'Hozier*, 1660.

La première œuvre importante de Boileau t la *Satire I*, composée en 1660; elle compre-it d'abord la Description des embarras de ris, qui devint la *Satire VI*. Dans cette *tire I*, le jeune satirique de vingt-quatre ans ontra une grande hardiesse: les partisans, les ocureurs, les avocats, les courtisans de mau-is goût furent ses premières victimes; et l'on t s'il les ménageait dans l'édition de 1666, tablement remaniée et adoucie en 1674[4]. tte composition eut un très-grand succès: puis Regnier, on n'était plus habitué à un gage aussi ferme et aussi mordant. L'acadé-icien Furetière, qui s'en était procuré une pie, fut frappé de son mérite : « Voilà qui bon, dit-il; mais cela fera du bruit. » Il en-gea l'auteur à persévérer dans la voie où était entré et se chargea de répandre cette oduction, qui fut presque un événement lit-raire.

1. Voir t. II, p. 121.
2. Voir t. II, p. 115.
3. Voir t. II, p. 116.
4. Voir les Variantes de la Satire I, t. I, p. 228-232.

Peu de temps après commença la liaison de Despréaux avec Molière. La représentation de *L'École des Femmes* (26 décembre 1662) ayant donné naissance à une cabale pour faire tomber cette « œuvre licencieuse & offensant les bonnes mœurs », Despréaux n'hésita pas à en prendre la défense et composa les *Stances à Mr. Moliere* (1663). De la fin de cette même année date la *Satire VII* (sur les inconvénients du genre satirique), bientôt suivie (1664) de la *Satire II, A M. de Moliere* (sur la rime et la raison), et de la *Satire IV, A M. l'abbé Le Vayer* (sur les folies humaines).

De 1664 à 1665, Boileau s'occupa du dialogue: *Les Heros de Roman,* « composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans qui parurent vers le milieu du siècle precedent ». Ce dialogue « à la maniere de Lucien » est une critique des romans de d'Urfé, de Gomberville, de La Calprenède, de Des Marais, de Scudéri, etc., de *l'Astrate* de Quinault, de *l'Ostorius* de l'abbé de Pure et de *La Pucelle* de Chapelain; il y attaque « non seulement leur peu de solidité, mais leur affeterie pretieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de tres-mediocre beauté, & quelquefois mesmes laides par exces, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de

laste, La Fontaine, Polyphile, et Boileau Ariste.

Le *Discours au Roy* (1665) est le premier hommage de notre poëte à Louis XIV. On ne peut s'étonner des éloges parfois exagérés qu'il renferme : on sait quelles limites atteignit la flatterie dans ce siècle, et on n'ignore pas que les ennemis de Boileau lui faisaient un crime de n'avoir pas encore composé de vers en l'honneur du souverain, et lui reprochaient d'affecter une indépendance de caractère déplacée et dangereuse à cette époque. La *Satire V* (sur la noblesse), *A M. le Marquis de Dangeau*, adressée d'abord au duc de La Rochefoucauld, et la *Satire III* (sur un repas ridicule), suivirent de près le *Discours au Roy*.

Le succès obtenu par les lectures qu'il faisait de ses compositions à quelques amis, le refus de les livrer à l'impression, avaient engagé certaines personnes à en répandre des copies manuscrites le plus souvent fort incorrectes. Boileau ne s'en préoccupa point tout d'abord, mais quand il vit paraître en 1665 et en 1666 deux éditions « monſtrueuſes » de ses œuvres, remplies de fautes grossières et d'additions ridicules, « ſa tendreſſe de père s'eſt reveillée à l'aſpect de ſes enfans ainſi deſigurez & mis en pieces. Surtout lors qu'il les a veus accompagnez de cette Proſe fade & inſipide, que tout le ſel de ſes vers ne pourroit pas

relever[1]; » il se décida alors à publier lui-même, mais en y mettant seulement l'initiale de son surnom, D***, les sept premières satires précédées d'une préface, dans laquelle il désavouait toutes les autres reproductions manuscrites et imprimées, et dans laquelle il faisait « ses excuses aux auteurs qui pourront estre choquez de la liberté qu'il s'est donnée de parler de leurs Ouvrages, en quelques endroits de ses Escrits », priant ceux qui voudront faire des satires contre ces satires, de ne se point cacher. « Cette édition, dit l'abbé Goujet[2], excita de grands mouvemens sur le Parnasse François. Les Auteurs qu'on attaquoit dans cet Ouvrage, irrités de se voir tournés en ridicule, après avoir joui d'une réputation qu'ils croyoient mériter, s'en vengerent par des critiques & des libelles sans nombre. »

Pour répondre à ces attaques, Boileau fit la *Satire IX*, (à son esprit) (1667), où il allègue pour sa justification, la conduite tenue par Lucilius, Horace, Perse, Juvénal et les autres satiriques; Fontanes considérait cette satire comme le chef-d'œuvre du genre. De la même année datent la *Satire VIII* (sur l'Homme), *A M. M** Docteur de Sorbonne*, et les épigrammes sur l'*Agesilas* et l'*Attila* de Cor-

1. Préface de l'édition de 1666.

2. *Abregé de la vie de M. Desbréaux*, dans l'édition de 1735.

neille. L'année suivante furent composés l'*Epistre I, Au Roy* (sur les avantages de la paix), et le *Discours sur la Satire*, qui parurent en 1669 avec les satires I-IX dans une nouvelle édition des *OEuvres diverses du Sieur D****. En 1669, il mit aussi au jour l'*Epistre II, A M. l'abbé Des Roches*, pour utiliser la fable de l'Huître et les Plaideurs, qui faisait d'abord partie de l'Épître I et qui fut retranchée sur les conseils du grand Condé; puis il commença *L'Art Poëtique* et entreprit la traduction du *Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours Traduit du Grec de Longin*, ouvrages qu'il ne termina que plus tard.

En 1671, plusieurs vieux docteurs de l'Université de Paris, voulant exclure de l'enseignement la philosophie de Descartes et s'efforçant d'obtenir du Parlement un arrêt contre ceux qui enseignaient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote, Boileau composa l'*Arrest Burlesque*, qui amena la suppression de la requête que l'Université songeait à présenter au Parlement.

La même année, un démêlé au sujet d'un lutrin étant survenu entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle, Boileau entreprit la composition du *Lutrin*, sur les instances du premier président de Lamoignon, qui lui avait demandé s'il ne pourrait pas faire sur ce sujet un poëme comique, dans le genre de la *Secchia rapita* du Tassoni.

La période qui s'étend de 1671 à 1674 fut très-bien employée : outre les deux ouvrages dont nous venons de parler, Boileau fit l'*Epiſtre IV, Au Roy* (sur le Passage du Rhin) (1672); *l'Epiſtre III, A M. Arnauld* (sur la mauvaise honte qui empêche de faire le bien) (1673); et il s'occupa d'une nouvelle édition de ses œuvres [1], dont le privilége offre une rare particularité; le roi y fit insérer cette mention : « deſirant favorablement traiter ledit Sieur D*** & donner au Public par la lecture de ſes Ouvrages la meſme ſatisfaction que Nous en avons reçue... » ; glorieuse marque de l'estime et même de l'affection du souverain qui, cette même année, lui accorda une pension.

La reconnaissance du poëte se manifesta dans les vers suivants de l'*Epiſtre V, A M. de Guilleragues, Secretaire du Cabinet* (1674) :

Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.

1. Cette édition de 1674 comprend les *Satires* I-IX, les *Epiſtres* I-IV, *L'Art Poëtique, Le Lutrin,* chants I-IV et la traduction du *Traité du Sublime de Longin.*

A partir de ce moment, Boileau se montra moins acerbe, il laissa pendant quelques années les satires de côté, pour ne s'occuper que d'épîtres; de 1675 à 1677, nous le voyons faire l'*Epiſtre IX, A M. le Marquis de Seignelay, Secretaire d'Etat,* sur cette maxime : Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable (1675); *l'Epiſtre VIII, Au Roy,* dite Mon Remerciment (1675); l'*Epiſtre VII, A M. Racine,* à l'occasion de la tragédie de *Phèdre* (1677); l'*Epiſtre VI, A M. de Lamoignon,* (sur les douceurs de la vie à la campagne) (1677).

Nommé avec Racine historiographe du roi à la fin de 1677, Boileau employa presque tout son temps à étudier l'histoire générale de France et l'histoire particulière de Louis XIV, afin de se préparer à remplir dignement les devoirs de sa nouvelle fonction. Pendant plusieurs années, il négligea la poésie; car, à part une *Inſcription pour le Portrait du Duc du Maine* (1678), et le *Prologue d'un Opera* (1680), il ne s'occupa que de l'achèvement du *Lutrin* (chants V-VI) et d'une édition nouvelle de ses ouvrages (1683).

La relation des campagnes du roi fut-elle entreprise sérieusement? Suivant Louis Racine, les travaux déjà commencés furent détruits dans un incendie; mais on raconte qu'un commis du trésor disait en parlant de Racine et de Boileau : « On n'a encore rien vu de la main

de ces Messieurs, en leur qualité d'historiographes, que leurs noms au bas des quittances[1]; ce que l'on sait, c'est que Racine suivit le roi dans la campagne de Gand et que Boileau l'accompagna en Flandre et en Alsace. Probablement, comme le dit Daunou, « les deux poëtes, après avoir essayé ce travail, sentirent qu'il était tout à fait opposé à leur génie, » et Boileau craignit surtout d'être obligé de suivre les traces de Pellisson, qui « loue, a-t-il dit, le Roi ſur un buiſſon, ſur un rien ; & quand on lui fait quelque remontrance à ce Sujet, répond qu'il veut louer le Roi ».

Louis XIV, qui avait une affection particulière pour Boileau, regrettait de ne pas le voir à l'Académie française, dont Racine faisait partie depuis 1673. Le roi, qui avait dit : « Je veux que vous soyez de l'Académie, » aurait désiré le faire nommer en 1682, après la mort de l'abbé Cotin, dont La Fontaine avait demandé la place, et en 1683, après le décès de Colbert; cependant Despréaux ne fut élu que le 15 avril 1684, comme successeur du conseiller d'État Bezons; la réception officielle eut lieu le 1er juillet suivant. Peu de temps après, Louvois l'admit avec Racine dans ce qu'on appelait la Petite Académie, fondée en 1663 par Colbert, et qui, sous le ministère de Pontchartrain, prit le titre

1. Boileau touchait 2010 livres et Racine 4000.

d'Académie des Inscriptions et des Médailles. Le seul fait important du passage de Boileau à l'Académie française fut la proposition d'employer l'Académie et les presses du Louvre à faire de bonnes éditions des classiques français, idée fort goûtée par Voltaire et renouvelée par Victor Cousin dans son *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des* PENSÉES *de Pascal*[1].

Boileau, depuis le mois d'octobre 1683, logeait chez son neveu Dongois, dans le Cloître Notre-Dame; il acheta, à Auteuil, une maison où il pût être seul et vivre tranquille, sans être fatigué par les cris des deux petits enfants de Mme Gilbert des Voisins, fille de son neveu, qui habitait avec son père. Notre poëte était devenu chagrin et morose par suite de ses infirmités qui augmentaient avec l'âge. L'asthme, dont il souffrait depuis près de vingt-deux ans, s'aggrava tellement qu'il fut obligé d'aller, en 1687, prendre les eaux de Bourbon; mais il n'en retira pas un mieux réel. Sa querelle avec Charles Perrault au sujet des anciens et des modernes[2]

1. *Journal des Savants*, 1842.

2. Cette querelle littéraire, qui prit naissance à l'occasion de la lecture, faite par Perrault, de son poëme *Le Siècle de Louis le Grand,* dans la séance extraordinaire de l'Académie française, le 27 janvier 1687, ne se termina qu'en 1694. On sait que cette querelle a donné lieu à une *Epigramme* de Boileau (voir t. II, p. 112), aux *Parallèles des Anciens & des Modernes,* de Perrault (1688-1692) et aux *Reflexions ſur Longin,* de Boileau (1693).

n'était pas favorable à son rétablissement; aussi, de 1684 à 1691, ne produisit-il que quelques épigrammes et des poésies sans importance, et se contenta-t-il de donner, en 1685, une nouvelle édition de ses ouvrages, « beaucoup plus exacte que les precedentes[1] ».

La *Satire X* (contre les femmes) (1692) montre que Boileau n'avait pas renoncé au genre satirique, qu'il avait laissé de côté depuis 1667. Cette Satire, « œuvre, dit Sainte-Beuve, d'un célibataire valétudinaire, orphelin en naissant, à qui sa mère n'avait jamais souri, et que jamais personne n'avait dédommagé depuis de ces tendresses absentes d'une mère, » fit beaucoup de bruit, même avant de devenir publique par l'impression; les amis auxquels Boileau en avait donné connaissance en parlaient d'une façon si avantageuse, que tout le monde souhaitait d'en entendre la lecture. Le ton mordant qui règne dans cette pièce, la verve avec laquelle le poëte s'attaque aux vices et aux travers des femmes, causèrent un véritable tumulte dans les *ruelles* de Paris et ravivèrent la colère des nombreux ennemis du satirique. Perrault profita de l'occasion pour faire une *Apologie des Femmes*, et Regnard essaya de riposter par

1. Cette édition de 1685 contient de plus que les précédentes, les chants V et VI du *Lutrin*, la *Lettre au Duc de Vivonne*, cinq *Epigrammes* et le *Remerciment à Messieurs de l'Academie Françoise*.

une satire contre les maris[1]. Le grand Arnauld seul prit en mains la défense de Boileau; Perrault lui ayant envoyé à Bruxelles, où il était exilé, un exemplaire de son *Apologie des Femmes*, l'illustre janséniste lui répondit en 1694 par cette lettre que Boileau inséra dans son édition de 1701, lettre qui est une apologie de l'auteur de la Satire X.

Ce secours inattendu ranima le courage de Boileau de plus en plus démoralisé par le mauvais état continuel de sa santé et par sa querelle avec Perrault. Depuis quelques années, il semblait avoir perdu le goût du travail, et il n'avait produit, en 1693, que l'*Ode ſur la Priſe de Namur* et les *Reflexions critiques* (I-IX) *ſur le Traité du Sublime, de Longin*, cette cruelle réponse aux amères critiques faites par Perrault dans l'*Apologie des Femmes*; et en 1694 il s'était contenté de faire imprimer la *Satire X*, le *Traité du Sublime, traduit de Longin*, et une nouvelle édition de ses œuvres diverses. Le retour de Boileau à la poésie fut marqué par l'*Epiſtre X, A mes Vers* (1695), cette apologie de sa conduite et de ses ouvrages qu'il se plaisait à nommer : Mes Inclinations; par l'*Epiſtre XI, A mon Jardinier* (1696) et l'*Epiſtre XII* (sur l'Amour de Dieu), *A M. l'Abbé Renaudot* (1696). Cette dernière pièce excita une vive émotion parmi

1. En 1705, Regnard se réconcilia avec Boileau à qui il dédia sa comédie des *Ménechmes*.

quelques théologiens qui crièrent au scandale, malgré les approbations de plusieurs illustres évêques.

Boileau avait retrouvé son ancienne verve satirique. Aussi, quand en 1698 le commis à la recherche des usurpateurs du titre de noblesse intenta à Gilles Boileau un procès auquel prirent part l'abbé Boileau et Despréaux, ce dernier composa la *Satire XI, A M. de Valincour* (sur le vrai et le faux honneur).

La lettre apologétique d'Arnauld, et surtout l'envoi fait par le comte d'Ericeyra d'une traduction en vers portugais de l'*Art Poëtique*, accompagnée d'une lettre « très-obligeante » et de vers français à sa louange, avaient causé un sensible plaisir à Boileau et adouci l'amertume des odieuses invectives auxquelles il avait été en butte à l'occasion de la *Satire contre les Femmes* et de l'*Epiſtre ſur l'Amour de Dieu*, mais il ne tarda pas à être cruellement éprouvé par la mort de Racine en 1699. La perte de son meilleur ami après une longue et douloureuse maladie le plongea dans une grande affliction. Il devint de plus en plus triste; il ne voulut plus retourner à la cour, malgré les pressantes invitations du roi, et se retira dans sa maison d'Auteuil, où il recevait quelques amis. A part l'*Epitaphe de Racine* et trois petites pièces de poésie, Boileau, pendant quelques années (1700-1703), ne produisit rien; il rédigea seulement

une préface pour l'édition dite favorite qu'il publia en 1701, in-4° et in-12[1].

L'admiration que Boileau professait pour les *Lettres provinciales,* les éloges qu'il prodiguait à Port-Royal, ses relations avec Arnauld et plusieurs autres célèbres jansénistes, & l'*Epiſtre ſur l'Amour de Dieu* avaient indisposé les jésuites contre lui, quoiqu'il les eût toujours épargnés dans ses Satires. Les Pères cherchaient l'occasion d'en tirer vengeance, aussi saisirent-ils avec empressement le prétexte que leur fournissait une édition des œuvres de Boileau publiée à Amsterdam en 1701 par le libraire Schelte, édition qui reproduisait tous les passages imités des anciens. Dans un article du mois de septembre 1703 du *Journal de Trévoux*[2], le Père Buffier, rendant compte de cette édition publiée depuis deux ans, représenta Boileau « comme un copiſte, ou ſi vous voulez, un Plagiaire, qui devoit toute ſa réputation & tout ſon merite aux plus beaux endroits des Anciens qu'il avoit fait paſſer dans ſes Ouvrages[3] ». L'intention malveillante qui a dicté cet article rétrospectif perce à chaque ligne de la mordante et spiri-

1. Cette édition, que nous reproduisons, est la première que Boileau donna sous son nom.

2. Sur le *Journal de Trévoux,* voir la note du t. I, p. 257.

3. Des Maizeaux, *La Vie de Monſieur Boileau Deſpreaux,* 1712.

tuelle prose du père jésuite, comme on peut s'en convaincre par les extraits suivants : « On voit au bas des pages les vers des Poëtes Latins qu'il a fait paſſer dans ſes ouvrages. On peut apprendre par ce moyen à l'exemple de ce grand Poëte le premier Satyrique de nôtre temps, à imiter les plus beaux endroits des Anciens & à en profiter pour ſe faire à ſoy-même du merite & de la reputation... En parcourant ce volume on trouve que les pages ſont plus ou moins chargées de vers Latins imitez, ſelon que certaines pieces de M[r] Deſpreaux ont été communément plus ou moins eſtimées... D'ailleurs on pouvoit faire ce recueil de citations quelque utile qu'il ſoit déja, beaucoup plus ample & plus exact qu'il n'eſt... ».

Boileau, à qui Brossette avait signalé cet article perfide dans une lettre du 4 octobre, lui répondit le 7 novembre : « Vous n'avez pas moins bien deviné quand vous avez cru que je ne digérerois pas fort aiſément l'inſulte ironique que m'ont faite de gaieté de cœur, & ſans que je leur en aie donné aucun ſujet, MM. les Journaliſtes de Trévoux. Comme j'ai fait profeſſion juſqu'ici de ne me point plaindre de ceux qui m'attaquent & que je les ai toujours rendus complaignans, j'ai cru en devoir encore uſer de même en cette occaſion, & je les ai d'abord ſervi d'une Epigramme, ou plutôt d'une eſpece de petite Epître en ſeize vers, où je leur ai

marqué ma reconnoiſſance ſur leur fade raillerie [1] ».

Cette épigramme amena une réplique du père Buffier en huit ou dix vers (recueil de décembre 1703), dirigés contre *l'Epiſtre ſur l'Amour de Dieu;* Boileau riposta par l'épigramme :

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nou
Je n'ai rien emprunté de Perſe, ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvénal à la trace [2].
. . . .
. . . .

Les jésuites ne voulant pas continuer une lutte qui pouvait tourner contre eux, gardè-

1. C'est l'épigramme dont voici les premiers et les derniers vers :

Mes Revérends Peres en Dieu,
Et mes Confreres en Satire,
Dans vos Ecrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
. . . .
. . . .
Apprenez un mot de Regnier
Notre célèbre Devancier :
Corſaires attaquant Corſaires,
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

2. Ces deux derniers vers font allusion aux deux passages suivants de l'article du père Buffier du mois de septembre : « Dans ſon *Art Poëtique*, par exemple, qui luy

rent le silence, et même, désirant peut-être arriver à une réconciliation, représentèrent, dans leur journal de mai 1704, Boileau comme « le chef du parti défenſeur des Anciens contre les Modernes ». Mais il était trop tard, le Satirique avait été pique au fond du cœur et il visait à une vengeance plus complète. Il songea d'abord à faire pour les *Lettres provinciales* de Pascal, ce qu'il avait tenté avec succès pour Balzac et Voiture dans sa *Lettre à M. le Duc de Vivone*. N'ayant pas réussi à son gré, il composa la *Satire XII, Sur l'Equivoque,* dont il parle à Brossette dans une lettre du 20 novembre 1705.

Quoiqu'il eût eu la précaution de consulter les plus habiles docteurs de l'Église et qu'il eût obtenu l'approbation de l'archevêque de Paris et du chancelier, cette Satire lui attira beaucoup d'ennemis qui ne pouvaient voir sans dépit les passages qui, comme l'a si bien dit Sainte-Beuve, sont « une pure et entière récapitulation des *Provinciales* », et dont la fin « est presque une table des chapitres des *Pro-*

a tant fait d'honneur, ſur tout par rapport aux Regles generales de la Poëſie, on trouve ici imprimé un grand quart de l'*Art Poëtique*, d'Horace... Dans ſa cinquiéme (Satire) *ſur la vraye Nobleſſe,* où l'on voit une longue ſuite des vers de Juvénal traduits preſque mot à mot ; & neanmoins ſi heureuſement, & avec tant de genie, qu'il n'y a pas aſſurément de plus beaux endroits dans le reſte des Ouvrages de M. Deſpreaux. »

vinciales, assez élégamment résumée et rimée ».

Le scandale que quelques théologiens cherchèrent à exciter à cette occasion, et surtout la perte de sa maison d'Auteuil, vendue en 1705 à Le Verrier, n'étaient pas faits pour remettre la santé d'un septuagénaire accablé d'infirmités, affaibli par une bronchite chronique, une fièvre continue et de fréquentes syncopes, contrarié par la surdité, l'affaiblissement de la vue, la perte de la mémoire et la difficulté de marcher[1]. Cependant, il trouva encore des forces pour essayer d'empêcher l'élection à l'Académie du marquis de Saint-Aulaire, qu'une brigue de femmes, soutenue par Fontenelle, portait comme successeur de l'abbé Têtu (1706).

Retiré à Paris, au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Le Noir son confesseur, depuis la perte de sa maison d'Auteuil, Boileau passa tristement les dernières années de sa vie, préparant une nouvelle édition de ses œuvres complètes[2]; mais il avait compté sans les jé-

1. Voir Lettre à Brossette du 7 janvier 1709.

2. Malgré les dix éditions qu'il avait données lui-même et les nombreuses contrefaçons qui en avaient été faites à l'étranger, il était difficile de se procurer les ouvrages de Boileau, et une nouvelle édition était devenue nécessaire. Le succès des premières éditions avait été tel qu'en 1712 Des Maizeaux crut devoir reproduire intégralement la préface de 1666, « cette preface ne ſe trouvant, dit-il, que dans les premieres éditions de M. Deſpreaux, qui ſont extremement rares. »

suites, qui n'avaient pas oublié les deux épigrammes dirigées contre eux et la *Satire ſur l'Equivoque*. Cinq feuilles de la nouvelle édition qu'il projetait (1710) étaient déjà imprimées, quand Louis XIV, circonvenu par le père Le Tellier, retira le privilége antérieurement accordé pour l'impression, défendit la publication de la Satire XII et ordonna même de lui en remettre le manuscrit; le cardinal de Noailles et le comte de Pontchartrain essayèrent en vain d'intervenir en faveur de Boileau; le roi demeura inflexible et ne voulut pas revenir sur sa défense. Boileau dut obéir, mais cette rigueur du roi à son égard lui porta un coup terrible; comme il ne pouvait pas donner suite à son intention de publier avant sa mort une édition complète et définitive de ses ouvrages, il préféra renoncer à son projet plutôt que de mutiler son édition.

La Satire XII fut la dernière œuvre poétique de Boileau; car il ne s'occupa plus que de l'Avertissement ou Discours apologétique de la Satire XII (1708), du *Diſcours ſur le Dialogue des Heros de Roman* et des trois dernières *Reflexions ſur le Traité du Sublime de Longin*, qui devaient figurer dans l'édition projetée en 1710.

Les émotions et les secousses causées par les démêlés avec les jésuites et la disgrâce royale qui en fut la conséquence, étaient trop fortes

pour un vieillard aussi affaibli par de longues souffrances et de pénibles infirmités; il s'éteignit quelques mois après, le 13 mars 1711.

Il y eut à son convoi une telle affluence de monde, qu'une femme du peuple ne put retenir son étonnement et s'écria : « Il avoit donc bien des amis? on assure cependant qu'il disoit du mal de tout le monde. » Il fut enterré dans la chapelle basse de la Sainte-Chapelle du Palais. Ses restes, qui, pendant la révolution, avaient été portés au Museum des monuments français, rue des Petits-Augustins, furent inhumés en 1819 dans l'église Saint-Germain-des-Prés, où ils reposent maintenant dans la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul à la gauche du chœur.

Boileau est trop connu comme poëte satirique et comme auteur des *Epistres*, de *L'Art Poëtique* et du *Lutrin*, pour que nous ayons besoin de nous arrêter sur son mérite littéraire. Que pourrions-nous dire de nouveau sur ce sujet, après les remarquables travaux de MM. Daunou, Nisard, Sainte-Beuve et Gidel? On est d'accord sur le rang que l'on doit lui attribuer parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV et sur l'influence qu'il a exercée sur la littérature française. En est-il de même pour ce qui concerne son portrait moral? Nous ne le croyons pas. En général, on regarde Boileau comme un homme sévère, morose,

sourcilleux, fuyant le monde, ne s'étant fait que des ennemis par son mauvais caractère et la causticité de ses attaques, et même on est allé jusqu'à lui reprocher d'avoir manqué de cœur envers les petits et d'avoir montré une basse complaisance dans ses relations avec le roi et les grands; en un mot, on n'a pas toujours rendu à Boileau la justice qu'il méritait, et on s'est beaucoup mépris sur la bonté de son cœur, sur la vivacité de son esprit, sur l'amabilité de ses manières et sur l'indépendance et la noblesse de son caractère.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de Boileau comme homme et comme poëte, c'est de comparer la liste de ses protecteurs et de ses amis, avec celle de ses détracteurs et de ses victimes. Parmi les premiers, qui voit-on? Le roi, le grand Condé, Pontchartrain, Lamoignon, de Pomponne, le marquis de Seignelay, La Rochefoucauld, Fléchier, le duc de Vivonne, Racine, Molière, La Fontaine, Arnauld, Corneille [1], Regnard, etc., etc. Parmi les der-

1. On sait que malgré ses épigrammes contre l'*Attila* et l'*Agésilas*, Boileau fut toujours l'un des plus sincères admirateurs de Corneille et que son amitié pour Racine ne l'a pas empêché de rendre justice au mérite de l'auteur du *Cid;* on ne doit pas oublier que Boileau, ayant appris à Fontainebleau que l'on venait de retrancher la pension de Corneille, alla prier Mme de Montespan d'intervenir auprès du roi pour lui faire réparer cette injustice.

niers, qui rencontre-t-on? Perrault, Quinault, Pradon, l'abbé Cotin, Chapelain, Cassaigne, Ménage, Desmarets-Saint-Sorlin, Bonnecorse, Boursault, Neufgermain, La Serre, Linière, etc. Quel contraste! D'un côté, l'élite de la société et les plus grands écrivains de son siècle; de l'autre côté, des auteurs plus ou moins inconnus, dont quelques curieux seulement lisent maintenant les ouvrages et pour lesquels la postérité a ratifié en grande partie les jugements de l'auteur des Satires.

Boileau n'était pas, comme l'a écrit Perrault, « un médiſant, un envieux, un calomniateur, un homme qui n'a ſongé à établir ſa réputation que ſur la ruine des autres. » Un de ses contemporains s'est chargé de répondre à cette injuste accusation: « Simple & naturel dans ſes manieres, a dit Des Maizeaux, plein de ſentimens d'humanité, de douceur & de droiture; il a fortement cenſuré le Vice & attaqué vivement le mauvais goût, ſans y être porté par aucun mauvais mouvement d'envie, ou par aucun eſprit de médiſance. »

C'est aussi à tort que Voltaire l'a traité de « flatteur de Louis ». Un flatteur se serait-il permis, comme lui, de conseiller la paix à un souverain aussi amoureux de la guerre? Était-il un courtisan celui qui n'hésitait pas à dire au roi, lui demandant son avis sur des vers de sa composition : « Sire, rien n'eſt impoſſible à

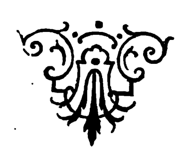
Votre Majesté, elle a voulu faire de mauvais vers & elle y a réussi. » Était-ce le fait d'un habile homme, de critiquer Scarron en présence de Mme de Maintenon, et de déclarer ouvertement à la cour son amitié pour Arnauld, que le roi faisait rechercher pour le mettre à la Bastille? Enfin peut-on accuser de complaisance et de platitude celui qui, dans une discussion avec le grand Condé, au sujet du mérite d'une tragédie, voyant le vainqueur de Rocroi impatienté de rencontrer un contradicteur, s'écria : « Désormais, je serai toujours de l'avis de M. le Prince, & même quand il aura tort? »

Tous ceux qui connaissent tant soit peu le XVIIe siècle, n'ignorent pas que Boileau comptait parmi les écrivains les moins prodigues de louanges envers Louis XIV et que ses ennemis lui ont plus d'une fois reproché sa tiédeur en ce genre et ont dénoncé son indépendance de caractère comme un crime de lèse-majesté; certes, les éloges qu'il a accordés au roi semblent bien froids et bien modestes quand on les compare à toutes ces louanges outrées et hyperboliques, qui fourmillent dans les écrits de cette époque.

Du reste, les contemporains de Boileau surent lui rendre justice : l'auteur de l'article nécrologique, qui lui est consacré dans la *Gazette* du 21 mars 1711, se faisait l'écho de

l'opinion publique quand il écrivait : « Ses ouvrages qui luy ont acquis avec juſtice la reputation d'un des plus grands Poëtes & des plus judicieux Critiques de noſtre ſiecle, le rendront recommandable à la poſterité, comme ils l'ont deja rendu celebre par toute l'Europe : ſes autres belles qualitez, ſa droiture & ſa probité, & la charité envers les pauvres, auſquels il a donné la plus grande partie de ſes biens, ne le font pas moins regretter. »

ALPHONSE PAULY.





PREFACE.

OMME *c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniere Edition de mes Ouvrages que je reverrai; & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé, comme je ſuis, de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma courſe puiſſe eſtre encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccez qu'au ſoin que j'ay pris de me conformer toûjours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a eſté poſſible, ſon gouſt en toutes choſes. C'eſt effectivement à quoy il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau eſtre approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un cer-*

[redacted]

tain agrément & d'un certain ſel propre à piquer le gouſt general des Hommes, il ne paſſera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-meſmes avoüent qu'ils ſe ſont trompez en luy donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel ; Je répondray, que c'eſt un je ne ſçay quoy qu'on peut beaucoup mieux ſentir, que dire. A mon avis neanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais preſenter au Lecteur que des penſées vraies & des expreſſions juſtes. L'Eſprit de l'Homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du Vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi ; & rien ne lui eſt plus agreable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les Ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſiderons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Loüis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient de faire punir pluſieurs Perſonnes, qui ſous le regne precedent, & lorſqu'il n'eſtoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. Un Roy de France, *leur répondit-il,* ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans. *D'où vient que ce*

mot frappe d'abord? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il preſente aux yeux une verité. que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale, Qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le thrône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre veuë que la gloire & le bien general de ſon Eſtat? *Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puerile? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux vers du Poëte Theophile dans ſa Tragedie intitulée Pyrâme & Thyſbé; lorſque cette malheureuſe Amante ayant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrâme s'eſtoit tué, Elle querelle ainſi ce poignard,*

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon Maiſtre
S'eſt foüillé lâchement. Il en rougit le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cette penſée? Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuer lui-meſme, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſequent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en rondeaux, où parlant du Déluge envoyé par les Dieux pour châtier l'inſolence de l'Homme, il s'exprime ainſi,

Dieu lava bien la teſte à ſon Image.

Peut-on à propos d'une aussi grande chose que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit à cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à son image : L'Homme dans la Fable estant, comme tout le monde sçait, l'ouvrage de Promethée.

Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraye ; & que l'effet infaillible du Vray, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les Hommes ; Il s'ensuit que ce qui ne frappe point les Hommes, n'est ni beau, ni vray, ou qu'il est mal énoncé : & que par consequent un ouvrage qui n'est point goûté du Public, est un tres-méchant ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choses : mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; & je deffie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebutté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels Eux seuls sont persuadez. J'avouë neanmoins, & on ne le sçauroit nier, que quelquefois, lors que d'excellens ouvrages viennent à paroître, la Caballe & l'Envie trouvent moyen de les rabbaisser, & d'en rendre en apparence le succez douteux : mais cela ne dure guéres ; & il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au

qu'on l'y retient, mais bientost la main se lasser, il se releve & gagne le dessus. ois dire un nombre infini de pareilles r ce sujet, & ce seroit la matiere d'un re : mais en voilà assez ce me semble, rquer au Public ma reconnoissance, & la le que j'ay de son goust & de ses juge-

is maintenant de mon édition nouvelle. lus correcte qui ait encore paru ; & non t je l'ay revûë avec beaucoup de soin, ay retouché de nouveau plusieurs endroits uvrages. Car je ne suis point de ces Auans la peine, qui ne se croient plus oblien racommoder à leurs écrits, dés qu'ils ne fois donnés au Public. Ils alleguent user leur paresse, qu'ils auroient peur en remaniant de les affoiblir, & de leur air libre & facile qui fait, disent-ils, lus grands charmes du discours : mais use, à mon avis, est tres-mauvaise. Ce ouvrages faits à la hâte, &, comme on ourant de la plume, qui sont ordinaires, durs & forcés. Un ouvrage ne doit roistre trop travaillé, mais il ne sçautrop travaillé ; & c'est souvent le travail ui en le polissant luy donne cette facivantée qui charme le Lecteur. Il y a a difference entre des vers faciles, & des lement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi rdinairement travaillez, sont bien plus que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-

on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture qui paroiſt ſi aiſé, travailloit extrêmement ſes ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes mediocres; mais des gens qui en faſſent, meſme difficilement, de fort bonnes, on en trouve tres-peu.

Je n'ay donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi y ai-je mis mon nom, que je m'eſtois abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie : mais aujourd'hui que mes ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pouroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs j'ai eſté bien aiſe, en le mettant à la teſte de mon Livre, de faire voir par là quels ſont préciſément les ouvrages que j'avoüe, & d'arreſter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand par tout ſous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ay meſme, pour mieux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de ce volume, une liſte exacte & detaillée de tous mes Ecrits, & on la trouvera immediatement après cette Préface. Voila dequoy il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus preſentement qu'à luy dire

ont les ouvrages dont j'ay augmenté ce . Le plus considerable est une onziéme Sa- e j'ay tout recemment composée, & qu'on 'a à la suite des dix precedentes. Elle est e à Monsieur de Valincour mon illustre à l'Histoire. J'y traite du vray & du faux ur, & je l'ay composée avec le mesme soin s mes autres Ecrits. Je ne sçaurois pour- re si elle est bonne ou mauvaise: car je ne core communiquée qu'à deux ou trois de nis, à qui mesme je n'ay fait que la reci- t vîte, dans la peur qu'il ne luy arrivast est arrivé à quelques autres de mes pieces, y vû devenir publiques avant mesme que je e mises sur le papier: plusieurs personnes, ie les avois dites plus d'une fois, les ayant s par cœur, & en ayant donné des copies. onc au Public à m'apprendre ce que je dois de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs petites pieces de Poësie qu'on trouvera ette nouvelle Edition, & qu'on y a mêlées les Epigrammes qui y estoient déja. Ce utes bagatelles que j'ay la plûpart compo- ns ma premiere jeunesse: mais que j'ay un ajustées, pour les rendre plus supportables teur. J'y ay fait aussi ajoûter deux nou- Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, e badine avec lui sur nostre démêlé Poë- presque aussi-tost éteint qu'allumé. L'autre Remercîment à Monsieur le Comte d'Eri- au sujet de la Traduction de mon Art ue, faite par luy en vers Portugais, qu'il

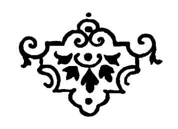
*a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une Lettre & des vers François de ſa compoſition, où il me donne des loüanges tres-delicates, & auſquelles il ne manque que d'eſtre appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu m'acquitter de la parole que je luy donne à la fin de ce Remercîment, de faire imprimer cette excellente traduction à la ſuite de mes Poëſies; mais malheureuſement un de mes Amis à qui je l'avois preſtée m'en a égaré le premier Chant, & j'ay eu la mauvaiſe honte de n'oſer r'écrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu prés tous les ouvrages de ma façon bons ou méchans, dont on trouvera icy mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſeurement agreable au Public, c'eſt le preſent que je luy fais dans ce meſme Livre, de la Lettre que le celebre Monſieur Arnauld a écrite à Monſieur P** à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ay dit dans l'Epître à mes vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. J'ay mis cette Lettre la derniere de tout le Volume, afin qu'on la trouvaſt plus aiſément. Je ne doute point que beaucoup de Gens ne m'accuſent de temerité, d'avoir oſé aſſocièr à mes écrits l'ouvrage d'un ſi excellent Homme, & j'avouë que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moyen de reſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre; que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer & avoit la bonté* meas eſſe aliquid putare nugas?

Au reſte comme malgré une apologie ſi authen-

tique, & malgré les bonnes raiſons que j'ay vingt fois alleguées en vers & en prôſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ay faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ay pas rendu juſtice à leurs bonnes qualitez; je veux bien, pour les convaincre du contraire, repeter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites ſur cela dans la Préface de mes deux Editions précedentes. Les voici. Il eſt bon que le Lecteur ſoit averty d'une choſe: C'eſt qu'en attaquant dans mes ouvrages les defauts de pluſieurs Ecrivains de noſtre Siecle, je n'ay pas prétendu pour cela oſter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas prétendu, dis-je, nier que Chappelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçay comment, une aſſez belle Ode; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûteray meſme ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre luy, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte reputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, de Cotin meſme, & de pluſieurs autres que j'ay critiquez. En un mot, avec la meſme ſincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà ce me ſemble leur rendre juſtice, & faire bien

voir, que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.

Aprés cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive eſtre accuſé: puis qu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des écrits qu'on fait imprimer, & qui ne ſe croye en plein droit de le faire du conſentement meſme de ceux qui les mettent au iour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un ouvrage au jour? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moy? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rime dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoyer mes Cenſeurs.



DISCOURS

AU ROY.



DISCOURS

AU ROY.

Jeune & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par Toi-même, & vois tout par Tes yeux,
Grand Roi ; ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toy dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour T'offrir un encens qui T'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où Tu Te viens offrir,
Touchant à Tes lauriers craindroit de les flétrir.
   Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible genie :
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profânent Tes Autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter Ton nom ſans force & ſans haleine ;

[redacted]

Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
  L'Un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
  L'Autre envain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.
  Sur le haut Helicon leur veine mépriſée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fâble & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegâſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit, qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le ſoin de Ta gloire:
Et Ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtoſt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits honte de l'Univers
Pourir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de Ton nom ils trouvent leur azile,
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau debile
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
  Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de Te plaire:

t parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
pollon en connoist qui Te peuvent loüer.
ui, je sçai, qu'entre Ceux qui t'adressent leurs veilles,
rmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
ais je ne puis souffrir qu'un Esprit de travers
ui, pour rimer des mots, pense faire des vers,
donne en Te loüant une gesne inutile.
our chanter un Auguste, il faut estre un Virgile.
t j'approuve les soins du Monarque guerrier *,
ui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
ntreprist de tracer d'une main criminelle,
n portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.
Moy donc qui connois peu Phebus & ses douceurs:
ui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs:
ttendant que pour Toy l'âge ait mûri ma Muse,
ır de moindres sujets je l'exerce & l'amuse:
t tandis que Ton bras des peuples redouté,
a, la foudre à la main, rétablir l'équité,
t retient les Méchans par la peur des supplices:
loy, la plume à la main, je gourmande les vices,
t gardant pour moi-mesme une juste rigueur,
e confie au papier les secrets de mon cœur.
insi, dés qu'une fois ma verve se réveille,
omme on voit au printemps la diligente Abeille,
ui du butin des fleurs va composer son miel,
es sottises du temps je compose mon fiel.
e vais de toutes parts où me guide ma veine,
ans tenir en marchant une route certaine,
Et, sans gesner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.

* Alexandre.

Et foüillant dans leurs mœu
N'aille du fond du Puits tire
Tous ces gens éperdus au fe
Font d'abord le procez à qui
Ce font eux que l'on voit, d'
Publier dans Paris, que tout
Au moindre bruit qui court, qu'
De joüer des Bigots la trompe
Pour eux un tel ouvrage eft un
C'eft offenfer les loix, c'eft s'att
Mais bien que d'un faux zele ils n
Chacun voit qu'en effet la Verit
Envain d'un lâche orgueil leur
Se couvre du manteau d'une auſ
Leur cœur qui fe connoift, & qu
S'il fe mocque de Dieu, craint T
Mais pourquoy fur ce point fans
GRAND ROI, c'eft mon defaut, je n
Je ne fçai point au Ciel placer u
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un
Et fans ceffe en efclave à la fuitte
A des Dieux

Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en Ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je Te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de Ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne :
Et qui ſont accablez du faix de leur Couronne :
Quand je voi Ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir Tes ſujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et Tes braves Guerriers, ſecondant Ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur :
La France ſous Tes loix maiſtriſer la Fortune;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant :
Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & Te louë.
Mais bien-toſt la Raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.



DISCOURS

SUR

LA SATIRE.



DISCOURS

SUR

LA SATIRE.



UAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'eſtois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément, & que ces Eſprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle puſt eſtre. Auſſi, oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances, au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe

voyoit attaqué par l'endroit le plus fenſible d'un Poëte, je veux dire, par fes ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai eſté un peu furpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de fe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient eſtre fpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de fe réjoüir avec les honneſtes gens. C'eſt pour les confoler que j'ay compofé ma neuviéme Satire, où je penfe avoir montré aſſez clairement, que fans bleſſer l'Etat ni fa confcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un fot Livre. Mais puifque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me fuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & fans exemple, & que des exemples ne fe peuvent pas mettre en rimes; il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une chofe qu'eux feuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaifon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai eſté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtoſt quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans fes ouvrages? Ce n'eſtoit pas feulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'eſtoit des gens de la premiere qualité de Rome; c'eſtoit des perfonnes Confulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il eſtoit, indigne de leur amitié; & vrai-femblablement dans les occafions ils ne luy refuferent pas leurs confeils fur fes écrits, non plus qu'à Terence. Ils

ne s'aviserent point de prendre le Parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires; & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluêre Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus?

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & souvent des Nobles & des Patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de libertez peuvent estre permises. Voyons donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'estoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius estoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de Droit : que Tigellius fut en son temps un Musicien cheri d'Auguste : que Nasidienus Rufus estoit un ridicule celebre dans Rome : que Cassius

Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus Preteur de Fondi :

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnâmes, dit-il, *avec joye le bourg de Fondi, dont eſtoit Preteur un certain Aufidius Luſcus : mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Preteur auparavant Commis, qui faiſoit le Senateur & l'Homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus préciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors : mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces*

Satires. Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires; & ſi Alpinus en cet endroit, eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoiſtre? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Neron. Il ne raille pas ſimplement des ouvrages des Poëtes de ſon temps : il attaque les vers de Neron même. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amere dans ſa premiere Satire, eſtoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il eſtoit, ait fait punir Perſe, & ce Tyran ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne crût pas que l'Empereur en cette occaſion, deuſt prendre les intereſts du Poëte.

Pour Juvenal qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du regne précedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre

tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeïde* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-cy, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui eſt preſque noſtre ſeul Poëte Satirique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur, qui *aſſignoit ſes creanciers ſur ſept & quatorze,* & du ſieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court,* & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la reparer,* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

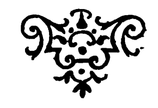
Que répondront à cela mes Cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la Republique des lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :

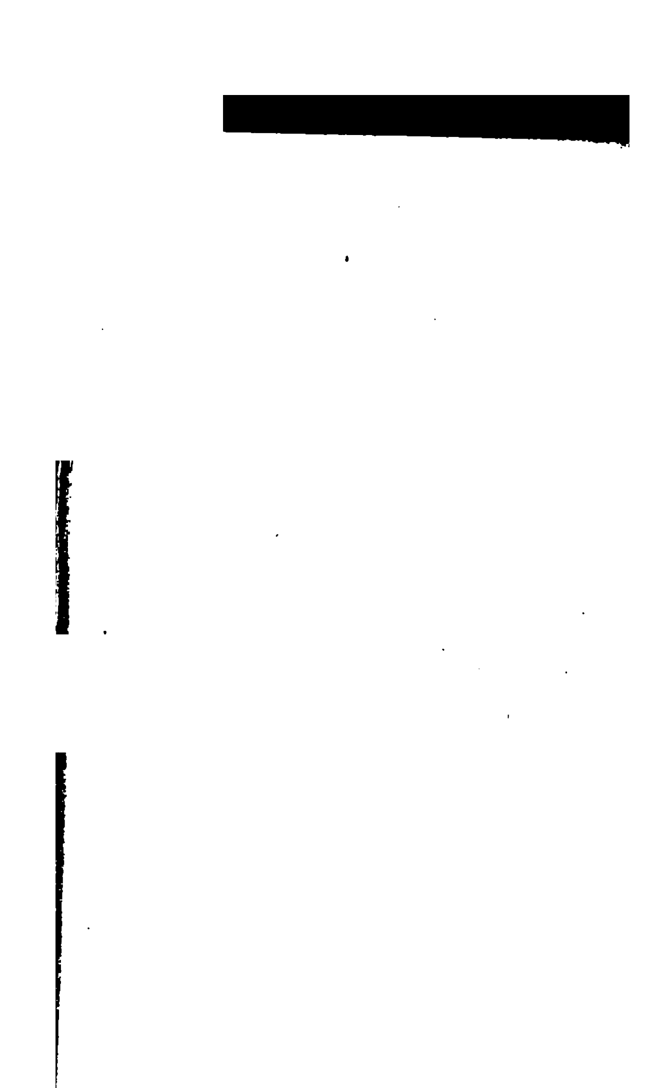
dit un Berger ſatirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en

font des noms fuppofez : puifque ce
ær un trop cruel démenti au docte
i affure pofitivement le contraire. En
t'ordonneront mes Cenfeurs de Catulle,
, & de tous les Poëtes de l'antiquité,
ıt pas ufé avec plus de difcretion que
Que penferont-ils de Voiture, qui n'a
onfcience de rire aux dépens du celebre
ıain, quoi-qu'également recommandable
ıité de fa barbe, & par la nouveauté de
Le banniront-ils du Parnaffe, lui & tous
de l'antiquité, pour établir la feureté
des Ridicules? Si cela eft, je me con-
ment de mon exil : il y aura du plai-
:legué en fi bonne compagnie. Railleri
Meffieurs veulent-ils eftre plus fages
ı & Lelius, plus délicats qu'Augufte,
que Neron? Mais eux qui font fi
envers les Critiques, d'où vient cette
u'ils affectent pour les méchans Auteurs?
ce qui les afflige : ils ne veulent pas
npez. Il leur fâche d'avoir admiré
t des ouvrages que mes Satires expofent
: tout le monde, & de fe voir condam-
:r, dans leur vieilleffe, ces mefmes vers
autrefois appris par cœur comme des
'res de l'art. Je les plains fans doute :
·emede? Faudra-t-il, pour s'accommo-
· goût particulier, renoncer au fens
?audra-t-il applaudir indifferemment à
ıpertinences qu'un Ridicule aura répan-
papier? Et au lieu qu'en certains païs

on condamnoit les méchans Poëtes à effacer écrits avec la langue, les livres deviendr deformais un azyle inviolable, où toutes l tifes auront droit de bourgeoifie, où l'on n' toucher fans profanation? J'aurois bien d' chofes à dire fur ce fujet. Mais comme j'ai traité de cette matiere, dans ma neuviéme il eft bon d'y renvoyer le Lecteur.



SATIRES.





SATIRE I.

ꞩON ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
a ſi long-temps & la Cour & la Ville :
qui n'eſtant vétu que de ſimple bureau,
l'été ſans linge, & l'hyver ſans manteau :
: qui le corps ſec, & la mine affamée,
ſont pas mieux refaits pour tant de renommée :
le perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
prunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
habit, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere;
en loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
ıercher un repos qu'il ne trouva jamais :
attendre qu'icy la Juſtice ennemie
erme en un cachot le reſte de ſa vie;
ue d'un bonnet vert le ſalutaire affront
ſſe les lauriers qui luy couvrent le front.
ıis le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
n'eſt un Pénitent ſur la fin d'un Carême,

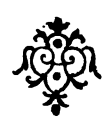
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diftila fa rage en ces triftes adieux.
Puifqu'en ce Lieu jadis aux Mufes fi commode,
Le merite & l'efprit ne font plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roch
D'où jamais ni l'Huiffier, ni le Sergent n'approche;
Et fans laffer le Ciel par des vœux impuiffans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deftinées,
Mon corps n'eft point courbé fous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas fous l'âge chanceler,
Et qu'il refte à la Parque encor dequoy filer.
C'eft là dans mon malheur le feul confeil à fuivre.
Que George vive ici, puifque George y fçait vivre,
Qu'un million comptant par fes fourbes acquis,
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreffe funefte
A plus caufé de maux que la guerre & la pefte,
Qui de fes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aifément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris; Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne fçay ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourois, je n'y puis confentir.
Je ne fçai point en lâche effuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à fes gages;
De mes Sonnets flatteurs laffer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un fi bas employ ma Mufe eft trop altiere.
Je fuis ruftique & fier, & j'ai l'ame groffiere.

Ie ne puis rien nommer, fi ce n'eft par fon nom.
I'appelle un chat un chat, & Rolet un frippon.
De fervir un Amant, je n'en ay pas l'adreffe.
I'ignore ce grand art qui gagne une maîtreffe,
Et je fuis à Paris, trifte, pauvre & reclus,
Ainfi qu'un corps fans ame ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu fauvage,
Qui court à l'hofpital, & n'eft plus en ufage?
La richeffe permet une jufte fierté;
Mais il faut eftre fouple avec la pauvreté.
C'eft par là qu'un Auteur, que preffe l'indigence,
Peut des aftres malins corriger l'influence,
Et que le Sort burlefque, en ce fiecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, fçait faire un Duc & Pair.
Ainfi de la Vertu la Fortune fe jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de fa rouë,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carroffe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi fa funefte fcience,
Par deux ou trois avis n'euft ravagé la France.
Ie fçay qu'un jufte effroy l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois difparoiftre à nos yeux:
Mais envain pour un temps une taxe l'exile:
On le verra bien-toft pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autruy,
Et joüir du Ciel mefme irrité contre luy.
Tandis que Colletet crotté jufqu'à l'échine,
S'en va chercher fon pain de cuifine en cuifine:
Sçavant en ce métier fi cher aux beaux Efprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eft vray que du Roy la bonté fecourable
Iette enfin fur la Mufe un regard favorable,

Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecenas, à quoy ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'huy,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appuy?
Et puis, comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable?
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que ſa veine en partage:
L'habit qu'il eut ſur luy, fut ſon ſeul heritage:
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoy, las de traîner une vie importune
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la Fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en luy ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode:
Mais des Fous aujourd'huy c'eſt le plus incommode:
Et l'Eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poly,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angely.
  Faut-il donc deſormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,

feüilletant Loüet alongé par Brodeau,
une robbe à longs plis balayer le Barreau?
ais à ce feul penfer, je fens que je m'égare.
oi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
ı l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois
rer dans les détours d'un Dédale de lois,
dans l'amas confus des chicanes énormes,
qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
ı Patru gagne moins qu'Uot & Le Mazier,
dont les Cicerons fe font chez Pé-Fournier?
'ant qu'un tel deffein m'entre dans la penfée,
ı poura voir la Seine à la Saint Jean glacée,
nauld à Charenton devenir Huguenot,
int-Sorlin Janfenifte, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
ı l'honneur eft en guerre avecque la Fortune :
ı le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
va la mitre en tefte & la croffe à la main :
ı la Science trifte, affreufe & délaiffée,
t par tout des bons lieux comme infame chaffée:
ı le feul art en vogue eft l'art de bien voler :
ı tout me choque : Enfin, où... je n'ofe parler.
quel Homme fi froid ne feroit plein de bile,
l'afpect odieux des mœurs de cette Ville?
ui pouroit les fouffrir? & qui, pour les blâmer,
algré Mufe & Phebus n'apprendroit à rimer?
on, non, fur ce fujet, pour écrire avec grace,
ne faut point monter au fommet du Parnaffe,
fans aller rêver dans le double Vallon,
. colere fuffit, & vaut un Apollon.
out beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie,

Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docte
Allez de vos fermons endormir l'Auditeur.
C'eft là que bien ou mal, on a droit de tout di
Ainfi parle un Efprit qu'irrite la Satire,
Qui contre fes defauts croit eftre en feureté,
En raillant d'un Cenfeur la trifte aufterité :
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foible
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preff
Et toûjours dans l'orage au Ciel levant les mai
Dés que l'air eft calmé, rit des foibles Humai
Car de penfer alors qu'un Dieu tourne le mon
Et regle les refforts de la machine ronde,
Ou qu'il eft une vie au delà du trépas,
C'eft là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra p
Pour moi qu'en fanté même un autre Monde étc
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eft Dieu qui tc
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce li
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.





SATIRE II.

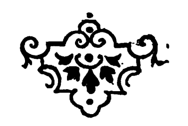
A M. DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses tresors ouverts,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
Dans les combats d'esprit sçavant Maistre d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moy qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
Envain pour la trouver, je travaille & je suë.
Souvent j'ay beau réver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc,* la quinteuse dit *noir.*
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
Si je pense exprimer un Auteur sans defaut,

La Raifon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoique je faffe, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Trifte, las, & confus, je ceffe d'y réver :
Et maudiffant vingt fois le Demon qui m'infpire,
Je fais mille fermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit & Mufes & Phebus,
Je la voi qui paroift quand je n'y penfe plus.
Auffi-toft, malgré moy, tout mon feu fe rallume:
Je reprens fur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains fermens perdant le fouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor fi pour rimer, dans fa verve indifcrette,
Ma Mufe au moins fouffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, & fans chercher fi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au befoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde,*
Je trouverois bien toft, *A nulle autre feconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil,*
Je mettrois à l'inftant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toûjours d'*Aftres* & de *Merveilles,*
De Chef-d'œuvres des Cieux, de *Beautez fans pareilles*
Avec tous ces beaux mots fouvent mis au hazard,
Je pourois aifément, fans genie & fans art,
Et tranfpofant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recoufus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon efprit tremblant fur le choix de fes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne fçauroit fouffrir qu'une phrafe infipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainfi recommençant un ouvrage vingt fois,

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,
Et fuyant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment :
Tous les jours malgré moy, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens :
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,

Qu'importe que le refte y foit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art affervir fon genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaifir :
Il n'a point en fes vers l'embarras de choifir ;
Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en foi-même il s'admire.
Mais un Efprit fublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaift à tout le monde, & ne fçauroit fe plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'efprit,
Voudroit pour fon repos n'avoir jamais écrit.
  Toi donc, qui vois les maux où ma Mufe s'abîme,
De grace, enfeigne-moy l'art de trouver la rime;
Ou, puifqu'enfin tes foins y feroient fuperflus,
Moliere, enfeigne-moy l'art de ne rimer plus.





SATIRE III.

QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere?
ous vient aujourd'huy cet air ſombre & ſevere,
viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
eſt d'un arreſt qui retranche un quartier?
devenu ce teint, dont la couleur fleurie
it d'ortolans ſeuls, & de biſques nourie,
joye en ſon luſtre attiroit les regards,
vin en rubis brilloit de toutes parts?
us a pû plonger dans cette humeur chagrine?
par quelque Edit reformé la cuiſine?
elque longue pluye, inondant vos vallons,
e fait couler vos Vins & vos melons?
dez donc enfin, ou bien je me retire.
h! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
s de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
ſe, exprés chez luy m'a forcé de diſner.
'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
ois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
ier il m'aborde, & me ſerrant la main,

Ah! Monfieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandry priferoit fa féve, & fa verdeur.
Moliere avec Tartuffe* y doit joüer fon rôle :
Et Lambert**, qui plus eft, m'a donné fa parole.
C'eft tout dire en un mot, & vous le connoiffez.
Quoy Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'eft affez.
Ce matin donc, féduit par fa vaine promeffe
J'y cours, midy fonnant, au fortir de la Meffe.
A peine eftois-je entré, que ravy de me voir,
Mon Homme en m'embraffant, m'eft venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegreffe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :
Mais puifque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous eftes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiffant ma faute,
Je le fuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poëfle ardent au milieu de l'Efté.
Le couvert eftoit mis dans ce lieu de plaifance,
Où j'ay trouvé d'abord, pour toute connoiffance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.

* Le Tartuffe en ce temps-là avoit efté deffendu, & tout le monde vouloit avoir Moliere, pour le luy entendre reciter.

** Lambert le fameux Muficien eftoit un fort bon Homme, qui promettoit à tout le monde : mais qui ne venoit jamais.

Un coq y paroiffoit en pompeux équipage,
Qui changeant fur ce plat & d'eftat & de nom,
Par tous les Conviez s'eft appellé chappon.
Deux affiettes fuivoient, dont l'une eftoit ornée
D'une langue en ragouft de perfil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'affied : mais d'abord noftre Troupe ferrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré foy, l'un fur l'autre porté,
Faifoit un tour à gauche, & mangeoit de cofté.
Jugez en cet eftat, fi je pouvois me plaire,
Moy qui ne conte rien ni le vin, ni la chere;
Si l'on n'eft plus au large affis en un feftin,
Qu'aux fermons de Caffaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Noftre Hofte, cependant, s'adreffant à la Troupe :
Que vous femble, a-t-il dit, du gouft de cette foupe?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs meflez dans du verjus?
Ma foy, vive Mignot, & tout ce qu'il apprefte!
Les cheveux cependant me dreffoient à la tefte :
Car Mignot, c'eft tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoifonneur ne fçeut mieux fon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du gefte,
Penfant qu'au moins le vin dûft reparer le refte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gouft plat, & qu'un déboire affreux
A peine ay-je fenti cette liqueur traîtreffe,

Que de ces vins meflez j'ay reconnu l'adreffe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foifon,
J'efperois adoucir la force du poifon.
Mais qui l'auroit penfé? pour comble de difgrace,
Par le chaud qu'il faifoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Efté!
Au mois de Juin! Pour moy, j'eftois fi tranfporté,
Que donnant de fureur tout le feftin au Diable,
Je me fuis veu vingt fois preft à quitter la table;
Et dûft-on m'appeller & fantafque & bourru,
J'allois fortir enfin, quand le roft a paru.
Sur un liévre flanqué de fix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeftiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nouris.
Autour de cet amas de viandes entaffées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preffées :
Et fur les bords du plat, fix pigeons étalez
Prefentoient pour renfort leurs fqueletes brûlez.
A cofté de ce plat paroiffoient deux falades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin faififfoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rofat.
Tous mes Sots à l'inftant changeant de contenance,
Ont loüé du feftin la fuperbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui fe voyoit prifer,
Avec un ris moqueur les prioit d'excufer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feftin, conduit par la fumée,
Et qui s'eft dit Profés dans l'ordre des Cofteaux*,

* Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant

A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;
Et pour flatter noſtre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'huy l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur vôtre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foy, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'huy s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauſſe il faut qu'on y raffine.
Pour moy, j'aime ſur tout que le poivre y domine:
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte:
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,

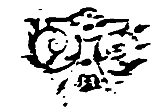
table, qui eſtoient partagez ſur l'eſtime qu'on devoit faire des vins des côteaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partiſans.

Avec un rouge bord acceptent ſon deffi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
  Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Luy ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joye eſt redoublée :
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus müet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,

ıs en propos on a parlé de Vers.
mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.
re Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
ıſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
ı des Campagnards relevant ſa mouſtache,
tre à grands poils ombragé d'un pennache,
tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
ont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
le eſt encore une œuvre bien galante,
ſçay pourquoy je baaille en la liſant.
ans mentir, eſt un bouffon plaiſant :
ıe trouve rien de beau dans ce Voiture.
le jugement ſert bien dans la lecture.
ré, le Corneille eſt joli quelquefois.
; pour moy, j'aime le beau François.
y pas pourquoy l'on vante l'Alexandre :
qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
s chez Quinaut parlent bien autrement,
à *je vous hais,* tout s'y dit tendrement.
u'on l'a drapé dans certaine ſatire,
ne Homme... Ah! je ſçai ce que vous voulez dire,
lu noſtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
n dit Virgile, & la Rime Quinaut.
t. A mon gré, la piece eſt aſſez plate :
lâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate?
e qu'on appelle un ouvrage achevé.
l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
eſt conduit d'une belle maniere,
ıe acte en ſa piece eſt une piece entiere :
is plus ſouffrir ce que les autres font.

Il eft vray que Quinaut eft un Efprit profond :
A repris certain Fat, qu'à fa mine difcrete
Et fon maintien jaloux j'ay reconnu Poëte :
Mais il en eft pourtant, qui le pouroient valoir.
Ma foy ce n'eft pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eftre, a dit l'Auteur paflifant de couroux,
Mais vous, pour en parler vous y connoiffez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur fur le champ aigrement reparti.
Je fuis donc un Sot? Moy? vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & fans plus de langage,
Luy jette pour défi fon affiette au vifage.
L'autre efquive le coup, & l'affiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur fe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement fe ruant entre-deux,
Nos Braves s'acrochant fe prennent aux cheveux.
Auffi-toft fous leurs pieds les tables renverfées,
Font voir un long débris de bouteilles caffées :
Envain à lever tout les Valets font fort prompts,
Et les ruiffeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrefter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les fepare,
Et leur premiere ardeur paffant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y confpire,
J'ay gagné doucement la porte fans rien dire,
Avec un bon ferment, que fi pour l'avenir,

En pareille cohuë on me peut retenir.
Je confens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aouſt l'on mange des pois verts.





SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

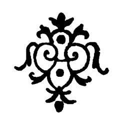
D'ou vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins sa
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage :
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons?
Un Pédant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit gouſte, & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abry d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en luy l'ignorance eſt un titre d'eſprit :
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.

Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foy,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loy,
Tient que ces vieux propos, de démons & de flammes,
Sont bons pour eſtonner des enfans & des femmes;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres:
Il compteroit plûtoſt, combien dans un Printemps,
Deſnaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P***.
Mais, ſans errer envain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots;
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre Eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le promene;
Et Tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoy que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,

Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres defauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connaître,
Le plus ſage eſt celuy qui ne penſe point l'eſtre:
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoy-meſme en ſevere Cenſeur,
Rend à tous ſes defauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flatter le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoy-meſme eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire, & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne luy ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à ſoy-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze ou d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-toſt les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un Poſſedé que le Preſtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.

Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons-le plûtoſt en proye à ſon caprice,
Sa folie, auſſi-bien, luy tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers d'epithetes enflez,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſiflez :
Luy-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas! ſi quelque Audacieux
Alloit pour ſon malheur luy déſiller les yeux :
Luy faiſant voir ces vers & ſans force & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes;
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard.
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire :
Moy? vous payer? luy dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.
J'approuve ſon couroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.

C'eſt Elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles;
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly, perd ſon temps à preſcher.
Envain certains Rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par Elle à la felicité.
C'eſt Elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre.
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.





SATIRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

La Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere;
Quand sous l'étroite loi d'une vertu severe,
Un homme issu d'un sang fecond en Demi-Dieux,
Suit, comme toy, la trace où marchoient ses ayeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du merite d'autruy,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Luy.
Je veux que la valeur de ses ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lys doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire?
Si de tant de Heros celebres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers:
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en luy sa superbe origine:

Et n'ayant rien de grand qu'une fotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oifiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de fa haute naiffance;
On diroit que le Ciel eft foûmis à fa loi,
Et que Dieu l'a paiftri d'autre limon que moi.
Dites-nous, grand Heros, Efprit rare & fublime,
Entre tant d'Animaux, qui font ceux qu'on eftime?
On fait cas d'un Courfier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant fa boüillante vigueur:
Qui jamais ne fe laffe, & qui dans la carriere
S'eft couvert mille fois d'une noble pouffiere:
Mais la pofterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eft qu'une roffe, eft venduë au hazard,
Sans refpect des ayeux dont elle eft defcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë.
Pourquoy donc voulez-vous que par un fot abus,
Chacun refpecte en vous un honneur qui n'eft plus?
On ne m'éblouït point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble eft la marque certaine.
Si vous eftes forti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Refpectez-vous les loix? Fuyez-vous l'injuftice?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos?
Et dormir en plein champ le harnois fur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illuftres marques.
Alors foyez iffu des plus fameux Monarques;
Venez de mille ayeux; & fi ce n'eft affez,
Feüilletez à loifir tous les fiecles paffez,
Voyez de quel Guerrier il vous plaift de defcendre;
Choififfez de Cefar, d'Achille, ou d'Alexandre:

Envain un faux Cenſeur voudroit vous dementir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne;
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.
Envain tout fier d'un ſang que vous des-honnorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres :
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.
Je m'emporte peut-eſtre, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup : Mais enfin les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres;
Leurs noms ſont échappez du naufrage des temps :
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece?

Que maudit soit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs soüiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.
Chacun vivoit content, & sous d'égales loix.
Le Merite y faisoit la noblesse & les Rois;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un Heros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli :
Et l'Orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse
Maîtrisa les Humains sous le nom de Noblesse.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussi-tost maint Esprit fecond en réveries,
Inventa le blazon avec les armoiries;
De ses termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart,*
De *Pal,* de *Contrepal,* de *Lambel,* & de *Face,*
Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enyvrant la raison,
L'Honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soûtenir son rang & sa naissance,
Il falut étaler le luxe & la dépence;
Il falut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bien-tost, pour subsister, la Noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Creancier se morfondre à sa porte.

Mais pour comble, à la fin le Marquis en prifon,
Sous le faix des procés vit tomber fa maifon.
Alors, le Noble altier preffé de l'Indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec luy trafiquant d'un nom fi precieux,
Par un lâche contract vendit tous fes Ayeux,
Et corrigeant ainfi la fortune ennemie,
Rétablit fon honneur à force d'infamie.
Car fi l'éclat de l'or ne releve le fang,
Envain l'on fait briller la fplendeur de fon rang.
L'amour de vos ayeux paffe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un Homme eft riche, il vaut toûjours fon prix :
Et l'euft-on vû porter la mandille à Paris,
N'euft-il de fon vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier luy trouvera cent ayeux dans l'hiftoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as fauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roy t'appelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par foi, que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis :
Fuir d'un honteux loifir la douceur importune :
A fes fages confeils affervir la Fortune;
Et de tout fon bonheur ne devant rien qu'à foi,
Montrer à l'Univers ce que c'eft qu'eftre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter fon eftime.
Sers un fi noble Maiftre; & fais voir qu'aujourd'hu
Ton Prince a des Sujets qui font dignes de lui.



SATIRE VI.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'Enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les fouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
  Tout conſpire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage:
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en couroux
A fait, pour mes pechez, trop voiſin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreſte,
De cent coups de marteau me va fendre la teſte.
J'entens déja par tout les charettes courir,

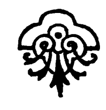
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et se mélant au bruit de la gresle & des vents,
Pour honnorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je benirois la bonté souveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse ;
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé :
Je vois d'un autre coup mon chappeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste presage :
Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
Là sur une charette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelez à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant :
D'un carrosse en passant il accroche une rouë ;
Et du choc le renverse en un grand tas de bouë.
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le mesme embarras se vient embarrasser :
Vingt carrosses bien-tost arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et pour surcroist de maux, un sort malencontreux

Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paffer : l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en fonnant augmentent le murmure.
Auffi-toft cent chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croift ferment les défilez,
Et par tout des paffans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouffez confufément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moy donc, qui dois fouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiffant, & qui fuis las d'attendre,
Ne fçachant plus tantoft à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je faute vingt ruiffeaux, j'efquive, je me pouffe :
Guenaud fur fon cheval en paffant m'éclabouffe ;
Et n'ofant plus paroiftre en l'état où je fuis,
Sans fonger où je vais, je me fauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'effuie,
Souvent, pour m'achever, il furvient une pluie.
On diroit que le Ciel qui fe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverfer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais fur deux pavez forme un étroit paffage :
Le plus hardy Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paffer fur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groffiffant les ruiffeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paffe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car fi-toft que du foir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez luy, le paifible Marchand

r ses billets, & compter son argent;
le Marché-neuf tout est calme & tranquille;
urs à l'instant s'emparent de la Ville.
e plus funeste & le moins frequenté,
rix de Paris, un lieu de seureté.
donc à celuy qu'une affaire imprévеuë
in peu trop tard au détour d'une ruë.
quatre Bandits luy serrant les costez:
e: il faut se rendre; ou bien non, resistez:
vostre mort de tragique memoire,
acres fameux aille grossir l'Histoire.
y fermant ma porte, & cedant au sommeil,
jours je me couche avecque le Soleil.
ma chambre à peine ay-je éteint la lumiere,
m'est plus permis de fermer la paupiere.
ux effrontez, d'un coup de pistolet,
t ma Fenestre, & percent mon vôlet.
crier par tout, au meurtre, on m'assassine;
u vient de prendre à la maison voisine.
nt & demi-mort je me leve à ce bruit,
nt sans pourpoint, je cours toute la nuit.
u, dont la flamme en ondes se déploye,
nostre quartier une seconde Troye;
t Grec affamé, maint avide Argien,
rs des charbons va piller le Troyen.
us mille crocs la maison abysmée,
aussi le feu qui se perd en fumée.
retire donc encor pâle d'effroi:
jour est venu quand je rentre chez moi.
our reposer un effort inutile:
qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville,
oit dans l'enclos d'un vaste logement,

Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne:
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans ſon jardin tout peuplé d'arbres verds
Receler le printemps au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces réveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.





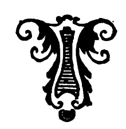
SATIRE VII.

MUSE, changeons de ſtile, & quittons la Satire:
C'eſt un méchant métier que celuy de médire:
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autruy, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
  Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire:
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres Rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincére aiſément nous outrage.
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage,
Et Tel en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muſe, c'eſt donc envain que la main vous démange.

S'il faut rimer icy, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers,
Digne de noftre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort envain je vous anime.
Je ne puis pour loüer rencontrer une rime.
Dés que j'y veux rêver, ma veine eft aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle:
Je penfe eftre à la gefne, & pour un tel deffein,
La plume & le papier refiftent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ay ce que je fouhaite:
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phébus, dés que je parle, eft preft à m'exaucer.
Mes mots viennent fans peine, & courent fe placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette Ville?
Ma main, fans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un fot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je fens que mon efprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent fur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorfe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auffi-toft je triomphe, & ma Mufe en fecret
S'eftime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eft envain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
Envain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun :
Et fi-toft qu'une fois la verve me domine,

Tout ce qui s'offre à moy paſſe par l'étamine.
Le Merite pourtant m'eſt toûjours precieux:
Mais tout Fat me déplaiſt & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout comme un chien fait ſa proye,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboye.
Enfin ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots:
Souvent j'habille en vers une maligne proſe:
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bien-toſt, par une dure loy,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moy;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gay, je veux faire des vers.
Pauvre Eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modére ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoy? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps:
Ou bien quand Juvenal de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en couroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,

Pour plaire à quelque Ami que charme la fatire:
Qui me flatte peut-eftre, & d'un air impofteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin c'eft mon plaifir, je veux me fatisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne fçaurois me taire;
Et dés qu'un mot plaifant vient luire à mon efprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne foit en écrit.
Je ne refifte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eft affez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à fe laffer.
Finiffons. Mais demain, Mufe, à recommencer.





SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**

DOCTEUR DE SORBONNE.

De tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent fur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jufqu'à Rome,
Le plus fot animal, à mon avis, c'eft l'Homme.
  Quoy? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un infecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'efprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi fans doute.
Ce difcours te furprend, Docteur, je l'appercoy.
L'Homme de la nature eft le chef & le Roy.
Bois, prez, champs, animaux, tout eft pour fon ufage,
Et luy feul a, dis-tu, la raifon en partage.
Il eft vray, de tout temps, la raifon fut fon lot:
Mais de là je conclus, que l'Homme eft le plus fot.
  Ces propos, diras-tu, font bons dans la Satire,

Il faut fouffrir la faim, & coucher fur la dure:
Euft-on plus de trefors que n'en perdit Galet,
N'avoir en fa maifon ni meubles ni valet:
Parmi les tas de bled vivre de feigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, fouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoy cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un Heritier bien nouri, bien vêtu,
Profitant d'un trefor en tes mains inutile,
De fon train quelque jour embarraffe la ville.
Que faire? il faut partir, les matelots font prefts.
Ou fi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-toft l'Ambition, & toute fon efcorte,
Dans le fein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eftropier fur les pas des Cefars,
Et cherchant fur la bréche une mort indifcrete,
De fa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoy donc? à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Afie en cendre?
Ce fougueux l'Angely qui de fang alteré,
Maiftre du monde entier, s'y trouvoit trop ferré?
L'enragé qu'il eftoit, né Roi d'une Province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & fage Prince,
S'en alla follement, & penfant eftre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec foi les horreurs de la guerre,
De fa vafte folie emplir toute la terre.
Heureux! fi de fon temps pour cent bonnes raifons,
La Macedoine euft eu des petites-Maifons,
Et qu'un fage Tuteur l'euft en cette demeure,

Par avis de Parens enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre, ou Coëffeteau:
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Luy ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
Lions contre Lions, Parens contre Parens,*
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec luy modere les accés,
Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſe, ſans procés.
Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,

* Vers du Cinna.

Un Renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arreſts.
On ne connoiſt chez eux ni placets, ni Requeſtes,
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enqueſtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſeureté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'eſtoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Euſt paiſtri le ſalpeſtre, euſt aiguiſé le fer,
Il faloit que ſa rage à l'Univers funeſte,
Allaſt encor de loix embroüiller un Digeſte;
Cherchaſt pour l'obſcurcir des gloſes, des Docteurs,
Accablaſt l'équité ſous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportaſt dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuyeuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter?
L'Homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter.
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices,
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les Cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes?
Les Animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourrer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Medecin

N'empoifonna les bois de fon art affaffin :
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux fur les bancs d'une Ecole.
Mais fans chercher au fond, fi nôtre efprit deceu
Sçait rien de ce qu'il fçait, s'il a jamais rien fçeu,
Toi-même, répon-moi. Dans le fiecle où nous fommes,
Eft-ce au pié du fçavoir qu'on mefure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un Pere à fon Fils dont le poil va fleurir,
Pren-moi le bon parti. Laiffe-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'eft bien dit. Va, tu fçais tout ce qu'il faut fçavoir.
Que de biens, que d'honneurs fur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon Fils, dans ces hautes fciences,
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le fel au Roy peut fournir tous les ans.
Endurcy-toy le cœur. Sois Arabe, Corfaire,
Injufte, violent, fans foi, double, fauffaire.
Ne va point fottement faire le genereux.
Engraiffe-toi, mon Fils, du fuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auffi-toft tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aftronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu fçais de leur art, & le fort & le fin.
Quiconque eft riche eft tout. Sans fageffe il eft fage.
Il a fans rien fçavoir la fcience en partage
Il a l'efprit, le cœur, le merite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le fang.
Il eft aimé des Grands, il eft cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eft ainfi qu'à fon fils un Ufurier habile
Trace vers la richeffe une route facile:
Et fouvent tel y vient qui fçait pour tout fecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, refte fept.
Aprés cela, Docteur, va paflir fur la Bible,
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la fainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin,
Débroüille des vieux temps les querelles celebres,
Eclaircy des Rabins les fçavantes tenebres,
Afin qu'en ta vieilleffe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, fi ton cœur afpire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;
Et prenant deformais un emploi falutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laiffe-là faint Thomas s'accorder avec Scot:
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eft qu'un fot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous, Poëte,
C'eft pouffer un peu loin vôtre Mufe indifcrete.
Mais fans perdre en difcours le temps hors de faifon,
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raifon?
N'eft-ce pas fon flambeau, fon pilote fidelle?
Oüi : Mais dequoy luy fert, que fa voix le rappelle
Si fur la foi des vents tout preft à s'embarquer,

Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que fert à Cotin la raifon qui lui crie,
N'écry plus, guéry-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains confeils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroiftre en luy la fureur de rimer?
Tous les jours de fes vers qu'à grand bruit il recite,
Il met chez luy Voifins, Parens, Amis en fuite.
Car lors que fon Demon commence à l'agiter,
Tout, jufqu'à fa Servante, eft preft à deferter.
Un Afne pour le moins inftruit par la nature,
A l'inftinct qui le guide obëit fans murmure:
Ne va point follement de fa bizarre voix,
Défier aux chanfons les oifeaux dans les bois.
Sans avoir la raifon il marche fur fa route.
L'Homme feul qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute,
Reglé par fes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raifon ni fens.
Tout luy plaift & déplaift, tout le choque & l'oblige,
Sans raifon il eft gay, fans raifon il s'afflige.
Son efprit au hazard aime, évite, pourfuit,
Défait, refait, augmente, ofte, éleve, détruit.
Et voit-on comme luy, les Ours ni les Pantheres,
S'effrayer fottement de leurs propres Chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moy, vit-il la Befte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer fon idole,
Luy venir, comme au Dieu des faifons & des vents,
Demander à genoux la pluye, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Befte a vû l'Homme hypochondre,
Adorer le métal que lui-mefme il fit fondre:
A vû dans un pays les timides Mortels

Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbecilles,
L'encenſoir à la main chercher les Crocodiles.
Mais pourquoy, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoy? me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'Homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un aſne?
Un Aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide Animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoy comprend une ſatire?
Oüi d'un Aſne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de luy; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:
Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & ſage
De la parole enfin luy permettoit l'uſage:
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene ſa veuë:
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un Malade un Aſſaſſin en houſſe:
Qu'il trouve de Pédans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:
Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie?
Que penſe-t-il de nous? lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la grand'Sale;
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,

rcs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
ſi l'Aſne alors, à bon droit miſanthrope,
: trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope!
ꞩ coſtez, Docteur, voyant les Hommes fous,
iroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
: de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
non plus que nous, l'Homme n'eſt qu'une bête.





SATIRE IX.

C'est à vous, mon Efprit, à qui je veux parler,
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Affez & trop long temps ma lâche complaifance,
De vos jeux criminels a nouri l'infolence.
Mais puifque vous pouffez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices,
Difcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'eftant feul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond fçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defaux par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois, fi foible & fi fterile,
Prendre fur vous le foin de reformer la ville,
Dans vos difcours chagrins plus aigre, & plus mordant
Qu'une Femme en furie, ou Gautier * en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indifcrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?

* Avocat fameux & tres-mordant.

ntez-vous, dites-moi, ces violens tranſports
ui d'un eſprit divin font mouvoir les reſſorts?
ui vous a pû ſouffler une ſi folle audace?
hébus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe?
t ne ſçavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré,
ui ne vôle au ſommet tombe au plus bas degré:
t qu'à moins d'eſtre au rang d'Horace ou de Voiture
n rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
et aſcendant malin qui vous force à rimer:
ans perdre en vains diſcours tout le fruit de vos veilles;
ſez chanter du Roy les auguſtes merveilles.
à, mettant à profit vos caprices divers,
ous verriez tous les ans fructifier vos vers;
t par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animée,
endroit au poids de l'or une once de fumée.
ais envain, direz-vous, je penſe vous tenter
ar l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.
out Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
ntonner en grands vers, *la Diſcorde étouffée.*
eindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
*t le Belge effrayé fuiant ſur ſes ramparts**.
ır un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire,
acan pourroit chanter au defaut d'un Homere;
ais pour Cotin & moy, qui rimons au hazard:
ue l'amour de blâmer fit Poëtes par art:
uoi qu'un tas de Grimauds vante noſtre éloquence,
e plus ſeur eſt pour nous, de garder le ſilence.
n poëme inſipide & ſottement flatteur

* Cette Satire a eſté faite dans le temps que le Roy
it L'Iſle en Flandres.

Deshonnore à la fois le Heros & l'Auteur:
Enfin de tels projets paſſent noſtre foibleſſe.
Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais deuſſiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës;
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chreſtien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre témeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-eſtre en vôtre vanité:
D'aller comme un Horace à l'Immortalité:
Et déja vous croyez dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez:
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard*!

* Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les chanſons.

Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſperer la malice,
Et qu'enfin voſtre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire ſiffler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'huy vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?
Quel Demon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire?
Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté?
Le Jonas* inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour!
Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour;
Sans que le moindre edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Ecrive qui voudra: Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,

* Poëme heroïque qui n'a point réüſſi, non plus que le David, ni le Moïſe.

Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De là vient que Paris voit chez luy de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:
Et n'a point de portail, où jufques aux corniches,
Tous les piliers ne foient enveloppez d'affiches.
Vous feul plus dégoûté, fans pouvoir, & fans nom,
Viendrez regler les droits, & l'eftat d'Apollon.
Mais vous qui raffinez fur les écrits des autres,
De quel œil penfez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'eft rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais fçavez-vous auffi, comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'Un, de cet Efprit critique:
On ne fçait bien fouvent quelle mouche le pique:
Mais c'eft un jeune Fou qui fe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de fa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on fi bien prêcher qu'il ne dorme au fermon?
Mais luy qui fait icy le Regent du Parnaffe,
N'eft qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eft affis à l'aife aux fermons de Cotin.
L'Un & l'Autre avant luy s'étoient plaints de la rime.
Et c'eft auffi fur eux qu'il rejette fon crime:
Il cherche à fe couvrir de ces noms glorieux.
J'ay peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médifans l'engeance toute entiere
Iroit la tefte en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite: & le Monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur prenant voftre défenfe,

Veut faire au moins de grâce adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroy,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoy.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie:
Dites... Mais, direz-vous : Pourquoy cette furie?
Quoy? pour un maigre Auteur, que je glôze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt: *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoy bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la Médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere:
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes Amis.*
Je l'ay connu Laquais avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médiſance.
Mais de blâmer des vers, ou durs, ou languiſſans;
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens:
De railler d'un Plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire;

C'eſt ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila ;
Et ſi le Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impreſſion fait éclorre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour luy.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye, a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui luy fait ſon procez de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre ;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moy que Cotin a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre :
C'eſt une ombre au tableau qui luy donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croy,
Et Tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moy.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoy faut-il qu'il nomme?*

:taquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon Homme.
ılzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
oilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
n blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
iſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?
:a Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
:ait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
u'on vante en luy la foi, l'honneur, la probité,
u'on priſe ſa candeur & ſa civilité :
u'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
n le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
[ais que pour un modele on montre ſes écrits,
u'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
omme Roy des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
[a bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
.t s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
aire dire aux roſeaux par un nouvel orgâne,
[idas, le Roy Midas a des oreilles d'aſne.
uel tort luy fais-je enfin? ai-je par un écrit,
:trifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
uand un Livre au Palais ſe vend & ſe debite,
ue chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
ue Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
: dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?
ıvain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
out Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
'Academie en corps a beau le cenſurer,
e Public revolté s'obſtine à l'admirer.
[ais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,

Chaque Lecteur d'abord luy devient un Liniere*.
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Flatteurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le joüe,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus deſavoüe,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuitte en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe:
A de plus doux emplois occupez vôtre Muſe :
Et laiſſez à Feüillet** reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gemiſſant ;
Faire trembler Memphis, ou paſlir le Croiſſant :
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des heſtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champeſtres?
Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Luy prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par métaphore?

* Auteur celebre qui a écrit contre Chapelain.
** Fameux Predicateur fort outré dans ſes predications.

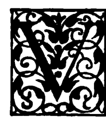
Je laiſſe aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les Eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire paſlir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raiſon des attentats d'un Sot.
C'eſt ainſi que Lucile appuyé de Lelie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt Elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot Livre,
Et ſur ce mont fameux où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'eſt pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ai commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phenix des Eſprits relevez.
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez,
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

Et Dieu ſçait, auſſi-toſt, que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous!
Vous les verrez bien-toſt feconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roy dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas?
Non, pour loüer un Roy que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe;
Et ſans eſperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Luy marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous crois : mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? Je m'entens. Mais encor? Taiſez-vous.





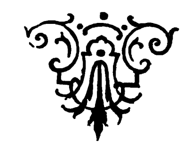
AU LECTEUR.

OICI enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-temps. Si j'ay tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ay eſté bien aiſe qu'elle ne paruſt qu'avec la nouvelle édition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fuſt inferée. Pluſieurs de mes Amis à qui je l'ay luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'eſtoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçay que naturellement il ſe revolte contre les loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru; & que la pluſpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabbaiſſer.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces diſcours avantageux : & non ſeulement je laiſſe au Public ſon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode ſur Namur, d'exercer auſſi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'eſpere qu'ils le feront avec le meſme ſuccés : & je puis les aſſurer que tous leurs diſcours ne m'obligeront point à rompre l'eſpece de vœu que j'ay fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les ſyllabes. Je ſçauray fort bien ſoûtenir contre ces Cenſeurs, Homere, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Perſonnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'eſt à ceux qui les approuveront à trouver des raiſons pour les défendre. C'eſt tout l'avis que j'ay à donner icy au Lecteur.

La bienſeance neanmoins voudroit, ce me ſemble, que je fiſſe icy quelque excuſe au Beau Sexe, de la liberté que je me ſuis donnée de peindre ſes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire ſont ſi generales, que bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offenſent, c'eſt ſur leur approbation & ſur leur curioſité que je fonde la plus grande eſperance du ſuccés de mon Ouvrage. Une choſe au moins dont je ſuis certain qu'elles me loüeront, c'eſt d'avoir trouvé moyen dans une matiere auſſi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui puſt le moins du monde bleſſer la pudeur. J'eſpere donc que j'obtiendray aiſément ma grace,

lles ne feront pas plus choquées des pre-
ns que je fais contre leurs defauts dans
atire, que des Satires que les Predicateurs
ous les jours en chaire contre ces mesmes
s.





SATIRE X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord.
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort:
Et déja le Notaire a, d'un ſtile energique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt temps de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir carreſſé d'une Epouſe qu'on aime:
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon Bon*;
De voir autour de ſoy croiſtre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit eſtre Pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-toſt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe paſmer par avance.
Car tu ne feras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,

is qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
oûjours qu'un autre en ſecret la conſole.
uoy, je voy déja que ce diſcours t'aigrit.
le Juvenal *, & plein de ſon eſprit
us, diras-tu, dans une piece outrée,
ıy nous chanter ** : *Que dés le temps de Rhée*
été déja, la rougeur ſur le front,
's les Humains receu plus d'un affront :
: avec le fer naiſtre les Injuſtices,
, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
la Bonne foy dans l'amour conjugal
int juſqu'au temps du troiſiéme Métal ?
ont dans ſa bouche une emphâze admirable :
ous diray, moy, ſans alleguer la fable,
ıs Adam meſme, & loin avant Noé,
udacieux des Hommes avoüé
: Innocence en tous lieux fit la guerre,
ra pourtant de l'honneur ſur la Terre :
mps les plus féconds en Phrynés, en Lays
e Penelope honora ſon pays ;
ſme aujourd'huy ſur ces fameux modeles,
trouver encor quelques Femmes fideles.
ute ; & dans Paris, ſi je ſçay bien compter,
juſqu'à Trois, que je pourrois citer.
uſe dans peu ſera la quatriéme.
x croire ainſi : Mais la Chaſteté meſme,
eau nom d'Epouſe, entraſt-elle chés toy ;
r d'un voyage en arrivant, croy-moy,

il a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt
el ouvrage.
es du commencement de la Satire de Juvenal.

Fais toûjours du logis avertir la Maiſtreſſe.
Tel partit tout baigné des pleurs de ſa Lucrece
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais... Je ſçay que d'un conte odieu
Vous avez comme moy ſali voſtre memoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon Hiſtoire
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'huy criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux piés de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'expliq
Jeune autrefois par vous dans le monde cond
J'ay trop bien profité, pour n'eſtre pas inſtruit
A quels diſcours malins le mariage expoſe.
Je ſçay, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gl
Que, de Maris trompez tout rit dans l'Univer
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fables en v
Satire, Comedie : & ſur cette matiere,
J'ay veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Molie
J'ay leu tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gel
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'uſa
Que ſous ce joug mocqué tout à la fin s'engag
Qu'à ce commun filet les Railleurs mêmes pris
Ont eſté tres-ſouvent de commodes Maris ;
Et que pour eſtre heureux ſous ce joug ſaluta
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait
Enfin, il faut icy parler de bonne foy,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroy,

Neveux affamez dont l'importun visage
mon bien à mes yeux fait déja le partage.
roy déja les voir au moment annoncé
à la fin, sans retour, leur cher Oncle est passé,
quelques pleurs forcez qu'ils auront soin qu'on voye,
aire consoler du sujet de leur joye.
ne fais un plaisir, à ne vous rien celer,
pouvoir, moy vivant, dans peu les desoler;
rompant un espoir pour eux si plein de charmes,
icher de leurs yeux de veritables larmes.
ous diray-je encor plus? Soit foiblesse, ou raison,
uis las de me voir les soirs en ma maison,
avec des Valets, souvent voleurs & traistres,
ûjours, à coup seur, ennemis de leurs Maistres.
ie me couche point qu'aussi-tost dans mon lit
souvenir fascheux n'apporte à mon esprit
Histoires de morts lamentables, tragiques,
t Paris tous les ans peut grossir ses Chroniques.
oüillons-nous ici d'une vaine fierté.
is naissons, nous vivons pour la societé.
ous-mesmes livrez dans une solitude,
tre bonheur bien-tost fait nostre inquietude;
l, durant un jour, nostre premier Ayeul
riche d'une côte avoit vescu tout seul,
oute, en sa demeure alors si fortunée,
n'eust point prié Dieu d'abreger la journée.
llons donc point icy reformer l'Univers,
par de vains discours, & de frivoles vers,
ant au Public nostre misanthropie,
surer le lien le plus doux de la vie.
sons-là, croyez-moy, le monde tel qu'il est.
ymenée est un joug, & c'est ce qui m'en plaist.

L'Homme en ses paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on luy mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voila parler en docte Janſeniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres*, dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux preſché.
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie.
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre icy l'Hymen en ſon beau-jour.
Entens donc: & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux lois de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs
Chez toy dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa première innocence?
Par toi-meſme bientoſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſuprême
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même;
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer:
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de Morale lubrique
Que Lully rechauffa des ſons de ſa muſique?

* Le père Deſmâres fameux Predicateur.

[redacted] :ns.
[redacted] moins ?
[redacted] ıque année
[redacted] ée ?
[redacted] cris
[redacted] s,
[redacted] s'appaiſe,
[redacted] t à ſon aiſe.
[redacted] peu ?
[redacted] ı jeu
[redacted] ;e,
[redacted] du naufrage
[redacted] donnée,
[redacted] onnée ! ...
[redacted] ıne journée
[redacted] onnée,
[redacted] :s
[redacted] es appreſts :
[redacted] :
[redacted] ,
[redacted] nſquenet,
[redacted] ornet :
[redacted] lus ſombre,
[redacted] ımbre ;
[redacted] écouté :
[redacted] regarde,
[redacted] garde.
[redacted] ndemain
[redacted] a main.
[redacted] n ſans peine,
[redacted] aine, ...

Conter pour grands exploits vingt Hommes ruinez,
Bleſſez, battus pour Elle, & quatre aſſaſſinez.
Trop heureux! ſi toûjours Femme deſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſés à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras-tu? ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville?
Tout, hormis toy, chez toy, rencontre un doux accueil.
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toy ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agreable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard;
Que chez toy ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Baſtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croi-moy, n'entre point tout le jour.
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour,
Atten, diſcret Mari, que la Belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors, tu peux entrer : mais ſage en ſa preſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye & viſte & comptant.
Mais non, fay mine un peu d'en eſtre mécontent,
Pour la voir auſſi-toſt ſur ſes deux piés hauſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal recompenſée.

Un Mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais Femme aprés tout a-t-elle coûté moins?
A cinq cens loüis d'or, tout au plus, chaque année
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je voi qu'à de ſi juſtes cris
Toi-meſme convaincu déjà tu t'attendris,
Tout preſt à la laiſſer, pourveu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre en pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.
A quoy bon en effet t'allarmer de ſi peu?
Hé que feroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnés!
Le doux charme pour toy! de voir chaque journée
De nobles Champions ta Femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprés
D'un Tournois de baſſette, ordonner les appreſts:
Ou, ſi par un Arreſt la groſſiere Police
D'un jeu ſi neceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dez chaſſez de ſon cornet:
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Ombre:
S'écrier ſur un as mal à propos jetté:
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté:
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Beſte gemir d'un Roy venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour ſe coucher les quittant, non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,

Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures, ſans joüer, ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuſemens
Sçait du temps qui s'envôle employer les momens.
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée,
Une triſte famille à l'hoſpital traînée,
Voit ſes biens en decret ſur tous les murs écrits
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plûtoſt ſon jeu mille fois te ruine;
Que ſi la famelique & honteuſe Lézine
Venant, mal à propos, la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robbe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il eſtoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe,
De ſes vertus en luy ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois ſans ſuperfluité
N'avoit rien que d'honneſte en ſa frugalité :
Chez luy deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroiſt une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille

Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on luy donnoit.
Rien ne le rebutta, ni ſa veuë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée ;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Venus.
Il l'épouſe, & bien-toſt ſon Hoteſſe nouvelle
Le prêchant luy fit voir, qu'il eſtoit au prix d'elle
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Luy-même le ſentit, reconnut ſon peché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance
Offrit ſur ſes avis de regler ſa dépenſe.
Auſſi-toſt de chez eux tout roſti diſparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent.
Deux grands Laquais à jeun, ſur le ſoir s'en allerent.
De ces Coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſouſletées,
Avoient à coups de pié deſcendu les montées,
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet reſtoit, ſeul cheri de ſon Maiſtre,
Que toûjours il ſervit, & qu'il avoit veu naiſtre,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon temps,
Vivoit encor chez eux partie à ſes dépens.
Sa vuë embarraſſoit ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.
Voilà nos deux Epoux, ſans valets, ſans enfans,
Tout ſeuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :

Pour ne s'en point fervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un Grenier on fequeftra le bois.
L'un & l'autre deflors vécut à l'aventure
Des préfens qu'à l'abri de la Magiftrature,
Le Mari quelquefois des Plaideùrs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux Voifins excroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur craffe en tout fon luftre,
Il faut voir du logis fortir ce couple illuftre;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout foüillé,
Couvert d'un vieux chappeau de cordon dépoüillé,
Et de fa robbe envain de pieces rajeunie,
A pié dans les ruiffeaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de fales guenillons,
De chiffons ramaffez dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compofoit fa parure?
Décrirai-je fes bas en trente endroits percés,
Ses fouliers grimaffans vingt fois rappetaffés,
Ses coëffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux mafque pelé prefque auffi hideux qu'Elle?
Peindrai-je fon juppon bigarré de Latin,
Qu'enfemble compofoient trois Thefes de fatin,
Prefent qu'en un procés fur certain Privilége
Firent à fon Mari les Regens d'un Collége,
Et qui fur cette juppe à maint Rieur encor
Derriere Elle faifoit dire, *Argumentabor?*
Mais peut-eftre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce fujet encor de bons témoins pourveû,
Tout preft à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple uni d'un même vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice

Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'esperance entrerent,
De cette triste vie enfin les délivrerent.
Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux.
Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure.
Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots?
Chacun sçait son métier : suivons nostre propos.
Nouveau Prédicateur aujourd'huy, je l'avouë,
Ecolier, ou plûtost singe de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voila déja trois peints d'assez heureux traits,
La Femme sans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui sans cesse d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son Epoux?
Ses valets sont d'abord l'objet de son couroux,
Et sur le ton grondeur, lors qu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouse nourie
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais eust-elle sucé la raison dans saint Cyr,
Crois-tu que d'une Fille humble, honneste, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante?

Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en Bourgeoises sauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
En découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiere asservir leurs Maris?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouse,
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son ame livrée à ses tristes soupçons,
De la raison encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres.
Resou-toy, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres:
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accez,
A ton geste, à ton rire intenter un procez:
Souvent de ta maison gardant les avenuës,
Les cheveux herissez t'attendre au coin des ruës:
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par tout où tu vas, dans ses yeux enflammés
T'offrir, non pas d'Isis la tranquille Eumenide*,
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Eneïde,
Un tison à la main chez le Roy Latinus,
Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.
Mais quoy? je chauffe icy le cothurne Tragique.
Reprenons au plûtost le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dy-moy donc, laissant là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins sans mal toûjours malade
Se font des mois entiers sur un lit effronté

* Furie dans l'Opera d'Isis, qui demeûre presque toûjours à ne rien faire.

Traiter d'une vifible & parfaite fanté,
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel fujet, dira l'un, peut donc fi frequemment
Mettre ainfi cette Belle aux bords du monument?
La Parque raviffant ou fon fils ou fa fille,
A-t-elle moiffonné l'efpoir de fa famille?
Non : il eft queftion de reduire un Mari
A chaffer un valet dans la maifon cheri,
Et qui, parce qu'il plaift, a trop fçeu luy déplaire,
Ou de rompre un voyage utile & neceffaire,
Mais qui la priveroit huit jours de fes plaifirs,
Et qui loin d'un Galant, objet de fes defirs...
O! que pour la punir de cette Comedie,
Ne luy voy-je une vraye & trifte maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-eftre avant deux jours,
Courtois & Denyau mandez à fon fecours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hippocrate traite,
Luy fçauront bien ôter cette fanté d'Athlete :
Pour confumer l'humeur qui fait fon embonpoint,
Luy donner fagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir fon ame, & nous délivre d'eux.
Pour moy, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excufe.
Mais à quels vains difcours eft-ce que je m'amufe?
Il faut fur des fujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton efprit & tes yeux.

Qui s'offrira d'abord? Bon! c'eft cette Sçavante
Qu'eftime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint fi terni?

C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goûtiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantoſt chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte avec ſon embryon,
Il faut chez du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de noſtre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamez.
De tous leurs ſentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle toûjours que les fades auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure,
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux.
Là tous les vers ſont bons, pourveu qu'ils ſoient nouv
Au mauvais gouſt public la Belle y fait la guerre:
Plaint Pradon opprimé des ſiflets du Parterre:
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine & plus habile
Péze ſans paſſion Chappelain & Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chappelain, quoy qu'ait dit la Satire,
Autre defaut, ſinon, qu'on ne le ſcauroit lire;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers,

Croit qu'il faudroit en profe y mettre tous les Vers.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais fens, dis-tu, prêché par une Folle?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je époufer ici quelque apprentis Auteur?
Sçavez-vous que l'Epoufe avec qui je me lie
Compte entre fes parens des Princes d'Italie?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiffance.
Cependant, t'avoûrai-je icy mon infolence?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'époufer entroit avec tous ces grands noms,
Le fourcil rehauffé d'orgueilleufes chiméres,
Je lui dirois bien-toft. Je connois tous vos Peres:
Je fçay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat *
Où fous l'un des Valois Enguien fauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pás: mais quoi qu'il en puiffe eftre:
Je ne fuis point fi fot que d'époufer mon maiftre.
Ainfi donc au plûtoft délogeant de ces lieux,
Allez, Princeffe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Efpagnoles
Coucher, fi vous voulez, aux champs de Cerizoles.
Ma maifon, ni mon lit ne font point faits pour vous.
J'admire, pourfuis-tu, vôtre noble couroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuftre
De l'affiftance au fceau ne tire point fon luftre:
Et que né dans Paris de Magiftrats connus,
Je ne fuis point icy de ces nouveaux venus,

* Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.

De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtres nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouſe vint-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nourri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la penſée étrange,
Que l'Hymen aujourd'huy la corrompe & la change,
Sçachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé, qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux équipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profâne uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux,
Un faſtueux carreau ſoit veu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte...
Je le voi bien, Tu vas épouſer une Sainte :
Et dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
Sais-tu bien cependant ſous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation devote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avouë,
Des femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune;
Qui gemit, comme Eſther, de ſa gloire importune :
Que le Vice luy-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſincéres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empraint ſur leur viſage
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille icy l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantômes
Pouroient avec plaiſir te compiler des tômes :
Mais pour moy dont le front trop aiſement rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeüil de la devotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection :
Qui du ſoin qu'elle prend de me geſner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe;
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les Malheureux queſter dans les maiſons,
Hante les hoſpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes :
Mais de combattre en elle, & domter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu, vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,

Et foûmettre l'orgueil de fon efprit rebelle:
C'eft ce qu'envain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a fon Directeur, c'eft à luy d'en juger.
Il faut, fans differer, fçavoir ce qu'il en penfe.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroift bien nouri! quel vermillon! quel teint!
Le Printemps dans fa fleur fur fon vifage eft peint:
Cependant, à l'entendre, il fe foûtient à peine.
Il eut encore hier la fiévre & la migraine:
Et fans les prompts fecours qu'on prit foin d'apporter,
Il feroit fur fon lit peut-eftre à tremblotter.
Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'eft fi bien foigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégouft vient-il le travailler?
Une foible vapeur le fait-elle bâailler?
Un efcadron coëffé d'abord court à fon aide:
L'une chauffe un boüillon, l'autre apprefte un remede,
Chez luy fyrops exquis, ratafias vantés,
Confitures fur tout volent de tous coftés:
Car de tous mets fucrez, fecs, en pafte, ou liquides,
Les eftomachs devots toûjours furent avides:
Le premier maffe-pain pour eux, je croy, fe fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.
Noftre Docteur bien-toft va lever tous fes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes;
Et loin fur fes defauts de la mortifier,
Luy-mefme prend le foin de la juftifier.
Pourquoy vous allarmer d'une vaine cenfure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-t-il, fujet de s'étonner?
Eft-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?

Aux ufages receus il faut qu'on s'accommode,
Une Femme fur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, fur vos pompeux habits :
L'œil à peine foûtient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe fi profâne?
Oüy, lors qu'à l'étaler noftre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autorizer?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuzer.
On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut mefme devenir une bonne action.
Tout eft fanctifié par une ame pieufe.
Vous eftes, pourfuit-on, avide, ambitieufe,
Sans ceffe vous brûlez de voir tous vos parens,
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Voftre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer noftre famille.
D'ailleurs tous vos parens font fages, vertueux.
Il eft bon d'empefcher ces emplois faftueux,
D'eftre donnez peut-eftre à des Ames mondaines,
Eprifes du neant des vanitez humaines.
Laiffez-là croyez-moy, gronder les Indevots,
Et fur voftre falut demeurez en repos.
  Sur tous ces points douteux c'eft ainfi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponfe,
Sa Devote s'incline, & calmant fon efprit,
A cet ordre d'en haut fans replique foufcrit.
Ainfi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conferve tous fes crimes :
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entetement,

Et croit que devant Dieu ſes frequens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez priviléges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietiſme,
Tout à coup l'amenant au vray Molinoziſme,
Il ne luy fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
  Mais dans ce doux état molle, délicieuſe,
La hais-tu plus, dy-moy, que cette Bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſeverité,
Baptizant ſon chagrin du nom de pieté,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne preſume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une Fille honneſte & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance?
Reputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son Mary qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez luy, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier luy demande ſon nom,
Et que parmy ſes Gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
  Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis-tu
Enfin, vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniere!
Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt temps de quitter le pinceau.

Vous avez desormais épuisé la Satire.
Epuisé, cher Alcippe! Ah! tu me ferois rire!.
Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,
Tu verrois sous ma main des tômes s'amasser.
Dans le Sexe j'ay peint la pieté caustique.
Et que seroit-ce donc, si Censeur plus tragique
J'allois t'y faire voir l'Atheïsme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour souveraine loi mettant la Destinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux?
Mais, sans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moy, la Fantasque inégale,
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ay-je encore exprimé la brusque Impertinente?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un Mari les respects d'un Amant?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
Fait mesme à ses Amans trop foibles d'estomach
Redouter ses baisers pleins d'ail & de tabac?
T'ay-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joüeurs chez soy se fait Cabaretiere,
Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
L'Hostesse d'une Auberge à dix sous par repas?
Ay-je offert à tes yeux ces tristes Tysiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les Lionnes,
Qui prenant en dégoust les fruits nez de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang,

Toûjours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïssent,
Et font de leur maifon digne de Phalaris,
Un fejour de douleurs, de larmes & de cris?
Enfin t'ay-je dépeint la Superftitieufe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoife ennuyeufe,
Celle qui de fon chat fait fon feul entretien,
Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eft des milliers : mais ma bouche enfin lâffe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.
J'entens. C'eft pouffer loin la moderation.
Ah! finiffez, dis-tu, la declamation.
Penfez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces difcours frivoles
Ne font qu'un badinage, un fimple jeu d'efprit
D'un Cenfeur, dans le fond, qui folaftre & qui rit,
Plein du mefme projet qui vous vint dans la tefte,
Quand vous plaçaftes l'Homme au deffous de la Befte?
Mais enfin vous & moy c'eft affez badiner.
Il eft temps de conclure; & pour tout terminer,
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, fage, modefte, humble, honnefte, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si par un fort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë infociable,
D'Ange, ce font vos mots, fe transformoit en Diable:
Vous me verriez bien-toft, fans me defefperer,
Luy dire : Hé bien, Madame, il faut nous feparer.
Nous ne fommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre.
Mon bien fe monte à tant : Tenez voilà le vôtre.
Partez : Délivrons-nous d'un mutuel fouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on fe fepare ainfi?

our fortir de chez toy, fur cette offre offenfante,
s-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y confente?
t crois-tu qu'aifément elle puiffe quitter
e favoureux plaifir de t'y perfecuter?
ien-toft fon Procureur, pour elle ufant fa plume,
e fes prétentions, va t'offrir un volume.
ar, grace au Droit receu chez les Parifiens:
ens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
ans fes prétentions une Femme eft fans borne.
lcippe, à ce difcours je te trouve un peu morne.
es Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
es Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider?
ur ton chagrin déja contente d'elle-mefme,
e n'eft point tous fes droits, c'eft le procez qu'elle aime.
'our elle un bout d'arpent qu'il faudra difputer,
'aut mieux qu'un fief entier acquis fans contefter.
vec elle il n'eft point de droit qui s'éclairciffe,
Point de procez fi vieux qui ne fe rajeuniffe,
Et fur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croi-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye:
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voye.
Sous le faix des procez abbatu, confterné,
Trifte, à pié, fans Laquais, maigre, fec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur refolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.





SATIRE XI.

A MONSIEUR DE VALINCOUR

SECRETAIRE GENERAL DE LA MARINE,

ET DES COMMANDEMENS

DE MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOULOUSE.

Oui, l'Honneur, Valincour, eſt cheri dans le Mo
Chacun pour l'exalter en paroles abonde,
A s'en voir revêtu chacun met ſon bonheur,
Et tout crie icy-bas l'Honneur! Vive l'Honneur!
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galeres,
Ce Forçat abhorré, meſme de ſes Confreres;
Il plaint, par un Arreſt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.
En un mot parcourons & la Mer & la Terre:
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerr
Courtiſans, Magiſtrats, chez Eux, ſi je les croi,
L'Intereſt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loi
  Cependant lors qu'aux yeux leur portant la lanter
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçoi par tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption,

Que ridicule Orgueil de foi-même idolâtre.
Le Monde, à mon avis, eft comme un grand Theâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abufé,
Souvent à ce qu'il eft jouë un rôle oppofé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux vifage
Impudemment le Fou reprefenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant faftueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol efpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-toft on les connoift & la Verité perce.
On a beau fe farder aux yeux de l'Univers,
A la fin fur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable,
Et bien-toft la Cenfure, au regard formidable,
Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos defauts.
Du Menfonge toûjours le Vray demeure maiftre.
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'eftre:
Et jamais, quoiqu'il faffe, un Mortel icy bas
Ne peut aux yeux du Monde eftre ce qu'il n'eft pas.
Envain ce Mifanthrope aux yeux triftes & fombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres,
Le Ris fur fon vifage eft en mauvaife humeur;
L'agrément fuit fes traits, fes carreffes font peur;
Ses mots les plus flateurs paroiffent des rudeffes,
Et la Vanité brille en toutes fes baffeffes.
Le Naturel toûjours fort, & fçait fe montrer.
Vainement on l'arrefte, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paffage.
Mais loin de mon projet je fens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, difois-je, eft du Monde admiré.

Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR? Pouras-tu me le dire?
L'Ambitieux le met ſouvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez luy le Pactôle rouler,
Un faux Brave à vanter ſa proüeſſe frivole,
Un vray Fourbe à jamais ne garder ſa parole,
Ce Poëte à noircir d'inſipides papiers,
Ce Marquis à ſçavoir frauder ſes Creanciers,
Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'Honneur même.
L'un d'Eux a-t-il raiſon? Qui pouroit le penſer?
Qu'eſt-ce donc que l'Honneur que tout doit embraſſer?
Eſt-ce de voir, dis-moy, vanter nôtre éloquence,
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à noſtre aſpect tout trembler ſous les Cieux,
De poſſeder enfin mille dons precieux?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roy meſme ſouvent peut n'eſtre qu'un infâme,
Qu'un Herode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc eſt cet Honneur qui ſeul doit nous charmer?
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Seneque avant Petrône.
Dans le Monde il n'eſt rien de beau que l'Équité.
Sans Elle la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus, dont s'éblouït la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand Voleur que Duterte & Saint Ange *.

* Fameux Voleurs de grand chemin.

ıier des Cefars on vante les exploits;
ns quel Tribunal, jugé fuivant les Loix,
ıû difculper fon injufte manie?
vre fon Pareil en France à la Reynie,
is jours nous verrons le Phénix des Guerriers
ar l'échaffaut fa tefte, & fes lauriers.
n Roy* que l'on tient cette maxime augufte,
ais on n'eft grand qu'autant que l'on eft jufte.
ez à la fois Mithridate & Sylla,
y Tamerlan, Genferic, Attila,
ı fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
ns grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athenes
ıt pour tous exploits, doux, moderé, frugal,
s vers la Juftice aller d'un pas égal.
uftice en nous eft la Vertu qui brille.
e fes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
ı Mortel cheri, tout injufte qu'il eft,
elque air d'équité qui feduit & qui plaift.
ıique appas l'ame eft vraîment fenfible:
ıx yeux de l'Injufte un Injufte eft horrible;
ıui n'admet point la Probité chez luy,
à la rigueur l'exige chez autruy.
ılus : Il n'eft point d'ame livrée au vice
ne trouve encor des traces de juftice.
de l'Equité ne fait pas fon flambeau.
ft pas Caumartin, Bignon, ni Dagueffeau;
qu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
rabe & le Scythe Elle eft de quelque ufage,
ıtin acquis en violant les loix,

as.
ıte

C'eſt Elle entre eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le Vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Devot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois devot : Elle dit, Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Devot ſouvent au Chrétien veritable
La diſtance eſt deux fois plus longue à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis *.
Encor par ce Devôt ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique Bande.
J'entens un faux Chrétien mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,
N'en a jamais conçû l'eſprit ni la juſtice,
Un Chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice;
Qui toûjours prés des Grands qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes folles maximes,
Comblés de Sacremens faire entrer tous les crimes.
Des faux Devots pour moy voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le ſeul Honneur ſolide,
C'eſt de prendre toûjours la Verité pour guide;
De regarder en tout la Raiſon & la Loy,
D'eſtre doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoy:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'eſtre juſte enfin : Ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce Diſcours pourtant donne aiſément les mains,

* Détroit ſous le Pôle Artique, prés de la nouvelle Zemble.

Et pour t'en dire icy la raifon hiftorique,
Souffre que je l'habille en Fâble allegorique.
Sous le bon Roy Saturne ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité fa Sœur,
De leurs fages confeils éclairant tout le Monde
Regnoient cheris du Ciel dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun fous ce Couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ feparé.
La Vertu n'eftoit point fujette à l'Oftracifme,
Ni ne s'appelloit point alors un ****
L'Honneur beau par foi-même, & fans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne fortant de fes devoirs aufteres,
Maintenoit de fa Sœur les regles falutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au Séjour étoilé.
Un Fourbe cependant affez haut de corfage,
Et qui luy reffembloit de gefte & de vifage,
Prend fon temps, & par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier, qu'il eft l'Honneur :
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-mefme
Seul porter deformais le faix du Diadême,
De luy feul il prétend qu'on reçoive la loy.
A ces difcours trompeurs le Monde ajoûte foy.
L'innocente Equité honteufement bannie
Trouve à peine un defert où fuir l'ignominie.
Auffi-toft fur un Thrône éclatant de rubis,
L'Impofteur monte orné de fuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus fourcilleux.
Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,

Par ſon ordre amenant les Procés & la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre,
En tous lieux ſous les noms de Bon Droit & de Tort,
Vont chez Elle établir le ſeul droit du plus Fort.
Le nouveau Roy triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un Code fantaſtique;
Avant tout aux Mortels preſcrit de ſe vanger;
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur ame envain de remords combattuë,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tuë*.
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir Siecle de Fer.
Le Frere au meſme inſtant s'arma contre le Frere:
Le Fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon Pere:
La ſoif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans:
L'Ambition paſſa pour la Vertu ſublime:
Le Crime heureux fut juſte & ceſſa d'eſtre crime.
On ne vit plus que haine & que diviſion,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le veritable Honneur ſur la voute celeſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans differer, & deſcendu des Cieux
Va par tout ſe montrer dans les terreſtres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode.
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode,
Et lui-même traité de Fourbe & d'Impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux piés du Seducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les Humains à leur triſte eſclavage,
S'en va trouver ſa Sœur, & dés ce même jour
Avec elle s'envole au celeſte Séjour.

ıis, toûjours ici riche de leur ruine,
les triſtes Mortels le faux Honneur domine,
verne tout, fait tout dans ce bas Univers,
eut-eſtre eſt-ce luy qui m'a dicté ces vers
en fuſt-il l'Auteur, je conclus de ſa Fable;
ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'Honneur veritable.







APPENDICE

AUX SATIRES

DE L'ÉDITION DE M.DCC.I.



SATIRE XII.

SUR

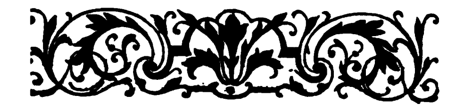
L'EQUIVOQUE.

PAR

M. BOILEAU DESPREAUX.



M. DCC. XI.



DISCOURS DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE A LA SATIRE SUIVANTE.



UELQUE heureux ſuccès qu'aient eu mes Ouvrages, j'avois réſolu depuis leur derniére Edition de ne plus rien donner au Public ; & quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ns, j'euſſe encore fait contre l'Equivoque une atire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, e jugeoient pas inferieure à mes autres Ecrits, ien loin de la publier, je la tenois ſoigneuſe- ent cachée, & je ne croyois pas que, moi vivant, lle dût jamais voir le jour. Ainſi donc auſſi ſol- neux deſormais de me faire oublier, que j'avois té autrefois curieux de faire parler de moi, je uiſſois, à mes infirmitez près, d'une aſſez grande ranquillité, lorſque tout d'un coup j'ai appris

qu'on debitoit dans le monde ſous mon nom quantité de méchants Ecrits, & entr'autres une piéce en vers contre les Jéſuites, également odieuſe & inſipide, & où l'on me faiſoit en mon propre nom dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus groſſiéres. J'avoue que cela m'a donné un très grand chagrin. Car bien que tous les gens ſenſez aient connu ſans peine que la piéce n'étoit point de moy, & qu'il n'y ait eu que de très petits eſprits qui aient préſumé que j'en pouvois être l'Auteur, la verité eſt pourtant que je n'ai pas regardé comme un mediocre affront, de me voir ſoupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage ſi ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie : & tout bien conſideré, je n'ai point trouvé de meilleur expedient, que de faire imprimer ma Satire contre l'EQUIVOQUE ; parcequ'en la liſant, les moins éclairés même de ces petits eſprits ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifeſtement le peu de rapport qu'il y a de mon ſtyle, même en l'âge où je ſuis, au ſtyle bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela, que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au Public, un Avertiſſement en maniére de Preface, où je me juſtifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui : & j'eſpere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle eſt fait ce diſcours.

: l'ai compofée par le caprice du monde le
bifarre, & par une efpece de dépit & de colere
que, s'il faut ainfi dire, qui me faifit à l'occa-
ie ce que je vais raconter. Je me promenois
mon Jardin à Auteuil, & révois en marchant
Poême que je voulois faire contre les mau-
critiques de notre fiécle. J'en avois même déjà
ofé quelques vers, dont j'étois affez content.
voulant continuer je m'apperçus qu'il y avoit
ces vers une équivoque de langue; & m'étant
champ mis en devoir de la corriger, je n'en
jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle
ére, qu'au lieu de m'appliquer davantage à
mer cette équivoque, & de pourfuivre mon
ie contre les faux Critiques, la folle penfée
vint de faire contre l'Equivoque même une
, qui pût me vanger de tous les chagrins
le m'a caufés depuis que je me mêle d'écrire.
is bien que je ne rencontrerois pas de
ocres difficultez à mettre en vers un fujet fi
Et même il s'en prefenta d'abord une qui
rêta tout court. Ce fut de favoir duquel des
genres, mafculin ou feminin, je ferois le mot
uivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainfi
le remarque Vaugelas, le faifant mafculin. Je
déterminai pourtant affez vîte au feminin,
ne au plus ufité des deux. Et bien loin que
empechât l'exécution de mon projet, je crus
ce ne feroit pas une méchante plaifanterie de
nencer ma Satire par cette difficulté même.
ainfi que je m'engageai dans la compofition
et Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au

plus cinquante ou foixante vers; mais enfuite les penfées me venant en foule, & les chofes que j'avois à reprocher à l'Equivoque, fe multipliant à mes yeux, j'ai pouffé ces vers jufqu'à près de trois cens cinquante.

C'eft au Public maintenant à voir fi j'ai bien ou mal réuffi. Et je n'employerai point ici, non plus que dans les Prefaces de mes autres Ecrits, mon adreffe & ma rhetorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'eft que j'ai travaillé cette piéce avec le même foin que toutes mes autres Poéfies. Une chofe pourtant dont il eft bon que les Jéfuites foient avertis, c'eft qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de fa fignification grammaticale; le mot d'Equivoque, en ce fens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes fortes d'ambiguitez de fens, de penfées, d'expreffions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces méprifes de l'efprit humain qui font qu'il prend fouvent une chofe pour une autre. Et c'eft dans ce fens que j'ai dit, que l'idolatrie avoit pris naiffance de l'Equivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'equivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainfi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'aiant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prété l'oreille aux promeffes du Demon, j'ai pu

conclure infailliblement que l'idolatrie eſt un fruit, ou pour mieux dire, un veritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique; ſur tout ma Satire étant un pur jeu d'eſprit, où il ſeroit ridicule d'exiger une précifion géometrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus conſiderable, qu'on me fera peut-être au ſujet des propoſitions de Morale relâchée, que j'attaque dans la derniére partie de mon Ouvrage Car ces Propoſitions aiant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célébres, la mocquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque ſorte ces Théologiens, & cauſer ainſi une eſpece de ſcandale dans l'Egliſe. A cela je répons premiérement, Qu'il n'y a aucune des propoſitions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Egliſe, & tout recemment encore par deux des plus grands Papes qui aient depuis longtemps rempli le S. Siége. Je dis en ſecond lieu, qu'à l'exemple de ces célebres Vicaires de Jesus-Christ, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propoſitions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis cauſer la diffamation, & contre leſquels même j'avoue que je ne puis rien decider, puiſque je n'ai point lu, ni ne ſuis d'humeur à lire leurs Ecrits : ce qui ſeroit pourtant abſolument neceſſaire pour prononcer ſur les accuſations que l'on forme contre eux, leurs accuſateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être trompez dans l'intelligence des paſſages

où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisiéme lieu, qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traittant de ridicules des propositions rejettées de toute l'Eglise, & plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidéles, que réfutées serieusement. C'est ce que je me croi obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques Théologiens qui se figurent qu'en décriant ces Propositions, j'ai eu en vue de les décrier eux mêmes, je declare que cette fausse idée qu'ils ont de moy, ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, qui pour se vanger des injures que je lui dis dans ma Piéce, s'efforce d'interesser dans sa cause ces Théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà ce me semble bien des paroles, & peut-être trop de paroles emploiées pour justifier un aussi peu considerable Ouvrage qu'est la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne croi pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumiéres, mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epitre De l'Amour de Dieu, j'ai non seulement consulté sur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prelat de l'Eglise qui, par l'étendue de ses connoissances & par l'Eminence de sa dignité, est

le plus capable & le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matiéres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajouterai, que ce pieux & savant Cardinal a eu trois semaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes instantes priéres, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, & m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ, & sur lequel je lui ai donné entiére satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sure, & si glorieuse, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire desormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilitez d'un tas de misérables sophistes formés dans l'Ecole du mensonge, & aussi affidés amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens & de la Verité.





SATIRE DOUZIEME.

SUR L'EQUIVOQUE.

Du langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite?
Ou maudit: car fans peine aux Rimeurs hazardeux
L'ufage encor, je croi, laiffe le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, Fourbe infigne,
Mâle auffi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les difcours impofteurs;
Tourment des Ecrivains, jufte effroi des Lecteurs;
Par qui de mots confus fans ceffe embaraffée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma penfée.
Laiffe-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtez de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre groffiére
Enveloper mon ftyle ami de la lumiére.
Tu fçais bien que jamais chez toi, dans mes difcours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le fecours.
Fui donc. Mais non, demeure; un Demon qui m'infpire
Veut qu'encore une utile & derniére Satire,
De ce pas, en mon livre, exprimant tes noirceurs,

Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes Onze Sœurs;
Et je ſens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, approche : Voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe aujourd'hui, ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encore un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins cauſtique,
Répandre de tes jeux le ſel réjouiſſant,
Que d'aller contre toi ſur ce ton menaçant
Pouſſer juſqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benſerade.
C'eſt par lui qu'autrefois, miſe en ton plus beau jour,
Tu ſçûs, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois delices des ruëlles,
Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets montez & des vertugadins.
Le Lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi toûjours cherchant quelque fineſſe aiguë,
Preſenter au Lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.

Mais laiſſons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,

Source de toute erreur, fema dans l'Univers :
Et pour les contempler jufque dans leur naiffance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puiffance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre & les flots,
N'eft-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funefte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout favoir, à Dieu fe rendre égal?
Il en fit fur le champ la folle experience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle fcience,
Fut que trifte & honteux de voir fa nudité,
Il fut qu'il n'étoit plus, grace à fa vanité,
Qu'un chetif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la foif, par-tout faifoient la guerre,
Et qui courant toûjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta trifte rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'homme alors parût fi rabaiffé,
Par toi contre le Ciel un orgueil infenfé,
Armant de fes neveux la gigantefque engeance,
Dieu réfolut enfin, terrible en fa vengeance,
D'abîmer fous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les éclufes des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement fauvée,
Tu fus, comme ferpent, dans l'Arche confervée ;
Et d'abord pourfuivant tes projets fufpendus
Chez les Mortels reftants, encor tout éperdus,
De nouveau tu femas tes captieux menfonges,
Et remplis leurs efprits de fables & de fonges.
Tes voiles offufquant leurs yeux de toutes parts,

Dieu difparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors ce ne fut plus que ftupide ignorance,
Qu'impiété fans borne en fon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la fuperftition,
Répandant l'idolâtre & folle illufion,
Sur la terre en tous lieux difpofée à les fuivre,
L'art fe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artifan lui-même humblement profterné
Aux pieds du vain métal par fa main façonné,
Lui demanda les biens, la fanté, la fageffe:
Le monde fut rempli de Dieux de toute efpece.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les ferpens, les poiffons, les oifeaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des facrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à fes vœux propices,
Et croire follement maîtres de fes deftins
Ces Dieux nez du fumier porté dans fes jardins.
Bien-tôt te fignalant par mille faux miracles,
Ce fut toy qui par tout fis parler les Oracles.
C'eft par ton double fens, dans leurs difcours jetté,
Qu'ils fçûrent en mentant dire la verité,
Et fans crainte rendant leurs réponfes Normandes
Des peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainfi, loin du vrai jour, par toy toûjours conduit,
L'homme ne fortit plus de fon épaiffe nuit.
Pour mieux tromper fes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice:
Et par toy de fplendeur fauffement revêtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toy l'humilité devint une baffeffe;
La candeur fe nomma groffiéreté, rudeffe.
Au contraire, l'aveugle & folle ambition

S'appella des grands cœurs la belle paſſion :
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe paſſa pour exquiſe prudence :
L'audace brilla ſeule aux yeux de l'Univers;
Et pour vraiment heros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'uſurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois cenſez grands Politiques,
Qu'infames ſcelerats à la gloire aſpirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquerans.
Mais à quoi s'attacha ta ſavante malice :
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la juſtice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embaraſſez des Juges les plus ſages,
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages ;
Plus on crut pénetrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci :
Et pour comble de maux à tes raiſons frivoles
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé ſous leur commun effort,
Le vrai paſſa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment déchû de ſa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiére,
Et par tes yeux trompeurs ſe figurant tout voir,
Ne vit, ne ſût plus rien, ne pût plus rien ſavoir.
De la raiſon pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il reſta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs ſous ton joug gémiſſants,
Vainement on chercha la vertu, le droit ſens :
Car qu'eſt-ce loin de Dieu que l'humaine ſageſſe ?
Et Socrate, l'honneur de la profâne Grece,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,

Qu'un mortel, par lui-même au ſeul mal entraîné;
Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'oſe hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, aſſervi ſous ta loi,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvûe
L'humble & vraie équité fut à peine entrevue;
Et par un ſage altier, au ſeul faſte attaché,
Le bien même accompli ſouvent fut un peché.
Pour tirer l'homme enfin de ce deſordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt du ſein lumineux de l'éternel ſéjour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les demons diſparurent,
Dans Delphe, dans Delos, tes oracles ſe tûrent:
Tout marqua, tout ſentit ſa venue en ces lieux,
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à ſon culte fidéle,
De tous côtez arma tes nombreux ſectateurs,
Prêtres, Phariſiens, Rois, Pontifes, Docteurs.
C'eſt par eux que l'on vit la Verité ſuprême
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûe,
Et pour toi ton audace eut une triſte iſſue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva ſoudain tout brillant de clarté.
Et par-tout ſa doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange & du Nil & du Tage écoutée:
Des ſuperbes Autels, à leur gloire dreſſez,

Tes ridicules Dieux tomberent renverſez.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatues
Pour le plus bas uſage utilement fondues,
Et gémir vainement Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vaſes, trépieds, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoûtins cet orage,
Et, ſur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embaraſſer l'homme en des nœuds plus ſubtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
  Alors, pour ſeconder ta triſte frenéſie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Héréſie.
Ce monſtre, dés l'enfance à ton école inſtruit,
De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.
Par luy l'erreur, toûjours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver.
Elle-même deux fois preſque toute Arrienne,
Sentit chez ſoy trembler la verité Chretienne,
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtriéres,
Et fit de ſang Chrétien couler tant de riviéres.
Le fidele au milieu de ces troubles confus
Quelque tems égaré, ne ſe reconnut plus,
Et dans plus d'un aveugle & ténebreux Concile
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
  Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts,
Rappeller Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers Demons que toûjours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ſes veritez,

A permis qu'aux Chretiens l'enfer ait ſuſcitez.
Laiſſons heurler là-bas tous ces damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille ici ſut émouvoir,
Quand Luther & Calvin, remplis de ton ſavoir,
Et ſoy diſant choiſis pour réformer l'Egliſe,
Vinrent du celibat affranchir la Prêtriſe,
Et des vœux les plus ſaints blâmant l'auſterité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.
Alors, n'admettant plus d'autorité viſible,
Chacun fut de la foi cenſé juge infaillible,
Et ſans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Proteſtant fut Pape une Bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de Sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnans inſectes
Fondre ſur les raiſins nouvellement meuris;
Ou qu'en toutes ſaiſons ſur les murs à Paris,
On ne voit affichez de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles fornettes,
Souvent peu recherchez du public nonchalant,
Mais vantez à coup ſûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que foux Anabaptiſtes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Deïſtes.
Le plus vil artiſan eut ſes dogmes à ſoy,
Et chaque Chretien fut de differente loy.
La Diſcorde au milieu de ces ſectes altiéres
En tous lieux cependant déploya ſes banniéres,
Et ta fille, au ſecours des vains raiſonnemens
Appellant le ravage & les embraſemens,
Fit en plus d'un pays, aux Villes déſolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Egliſes brûlées.
L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur,

Et l'Orthodoxe même, aveugle en fa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriffant fon idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour vanger Dieu de fes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend legitime & permis.
Au fignal tout à coup donné pour le carnage
Dans les Villes, par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélez le fer en main courants,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, fans diftinction, dans tout fein héretique,
Pleins de joye, enfoncer un poignard catholique.
Car quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injufte fureur qu'arme la Piété?
Ces fureurs, jufqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toûjours de l'Eglife abhorrées;
Et dans ton grand credit pour te bien conferver,
Il falloit que le ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreffe.
Pour y parvenir donc, ton active foupleffe
Dans l'Ecole abufant tes groffiers Ecrivains,
Fit croire à leurs efprits ridiculement vains,
Qu'un fentiment impie, injufte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé foutenable,
Prenoit chez eux un fceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit fureté;
Et qu'un Chretien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant le fuivre en confcience
C'eft fur ce beau principe, admis fi follement,
Qu'auffi-tôt tu pofas l'énorme fondement
De la plus dangereufe & terrible Morale,
Que Lucifer, affis dans la Chaire infernale,
Vomiffant contre Dieu fes monftrueux fermons,

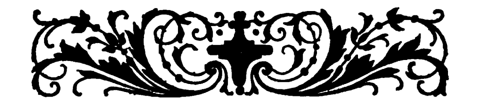
Ait jamais enſeignée aux Novices Démons.
Soudain, au grand honneur de l'Ecole payenne,
On entendit prêcher dans l'Ecole chretienne
Que ſous le joug du vice un pécheur abbatu
Pouvoit, ſans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la ſeule frayeur au Sacrement unie,
Admis au Ciel jouïr de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, ſur ce ſeul paſſeport,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainſi pour éviter l'éternelle miſere,
Le vrai zéle au Chretien n'étant plus neceſſaire,
Tu ſûs, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure;
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans ſimonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel.
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva, pour ſortir d'embaras,
L'art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe,
Pourvû que, laiſſant là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſut qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la juſtice, aſſaſſiner un homme:
Aſſaſſiner! Ah non, je parle improprement;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, ſans ſe corriger,

Tout pecheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuftre, armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burlefquement pieux,
Pour difculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes fubtils faux-fuyans, pour fauver la moleffe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareffe;
En un mot faire voir à fond dévelopez
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappez;
Que fans peur debitant tes diftinctions folles
L'erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles.
Mais fur ce feul projet foudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déja d'ici tes Docteurs frenétiques
Hautement me compter au rang des heretiques,
M'appeller fcelerat, traître, fourbe, impofteur,
Froid plaifant, faux boufon, vrai calomniateur,
De Pafcal, de Wendrock, copifte miferable,
Et, pour tout dire enfin, Janfenifte exécrable.
J'aurai beau condamner en tous fens expliquez
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez
Blâmer de tes Docteurs la Morale rifible,
C'eft, felon eux, prêcher un Calvinifme horrible;
C'eft nier qu'ici bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage
Confus on fe repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi, fors de ces lieux,
Monftre, à qui, par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma courfe fatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez

Dans ces pays par toi rendus ſi renommez,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe:
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Porte-la dans TREVOUX à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Senat monacal,
Tous les mois, appuyé de ta ſœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.



EPISTRES.



EPISTRE I.

AU ROY.

GRAND ROY, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toy ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arreſte, inſenſé, que fais-tu?
Sçais-tu dans quels perils aujourd'huy tu t'engages?
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à Ton char*
Je ne pûſſe attacher *Alexandre* & *Céſar;*
Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide :*
Te livrer *le Boſphore,* & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de *Te* ceder le *Nil.*
Mais pour Te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit, qu'il faut ſortir de la route vulgaire :
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,

Phébus mesme auroit peur, s'il entroit sur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,
Il faut de mes dégousts justifier l'audace;
Et, si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je preste aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet Auteur, l'effroy de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele:
Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance*;
Sur les Bords de l'*Euphrate* abbattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban*?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revestir encor de nos phrâses usées?
  Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique.
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
Il est fâcheux, Grand Roi, de se voir sans Lecteur:
Et d'aller du recit de Ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
Ainsi, craignant toûjours un funeste accident,
J'imite de Conrart ** le silence prudent:
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, assis sur la barriere.
  Malgré moy toutefois, un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.

* Fameux Epicier.

** Fameux Academicien qui n'a jamais rien écrit.

Quoi? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roy ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle, & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, GRAND ROI, laiſſons-là les ſieges, les batailles.
Qu'un Autre aille en rimant renverſer des murailles;
Et ſouvent ſur Tes pas marchant ſans Ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoy bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer Ta valeur déja trop allumée?
Joüiſſons à loiſir du fruit de Tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de Vous:
Mais, Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornés-vous là vos pas? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts: qui peut nous arreſter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.

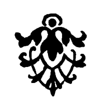
Nous allons traverſer les ſables de Libye,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs :
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter :
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. Envain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux Temeraires.
Chaque Climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a veu mille fois des fanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,
Qui du bonheur public ayt cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La Terre conte peu de ces Rois bien-faiſans.
Le Ciel à les former ſe prépare long-temps.

Tel fut cet Empereur *, ſous qui Rome adorée
Vit renaiſtre les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux :
Qui ſoûpiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
   Mais où cherchay-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne T'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts,
Au devant de Ton joug couroit de toutes parts,
Toi-meſme Te borner au fort de Ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont là les exploits que Tu dois avoüer :
Et c'eſt par là, GRAND ROI, que je Te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moy, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars Ton courage rapide :
Iront de Ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moy, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je diray les exploits de Ton regne paiſible.
Je peindray les plaiſirs en foule renaiſſans :
Les Oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.
On verra par quels ſoins Ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par Ta main reformez,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez,
Du débris des Traitans Ton épargne groſſie;
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,

* Titus.

Le Soldat dans la paix fage & laborieux,
Nos Artifans groffiers rendus induftrieux;
Et nos voifins fruftrez de ces tributs ferviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantoft je traceray Tes pompeux bâtimens,
Du loifir d'un Heros nobles amufemens.
J'entens déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous coftez la Chicane aux abois
S'enfuit au feul afpect de Tes nouvelles lois.
O que Ta main par là va fauver de Pupilles!
Que de fçavans Plaideurs deformais inutiles!
Qui ne fent point l'effet de Tes foins genereux?
L'Univers fous Ton regne a-t-il des Malheureux?
Eft-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourfe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend fa fource,
Dont la trifte Indigence ofe encore approcher,
Et qu'en foule Tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eft par Toy qu'on va voir les Mufes enrichies,
De leur longue difette à jamais affranchies.
Grand Roi, pourfuy toûjours, affeure leur repos.
Sans elles un Heros n'eft pas long-temps Heros.
Bien-toft, quoy qu'il ayt fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui fon nom & fon hiftoire.
Envain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
Envain malgré les vents aux bords de l'Hefperie
Enée enfin porta fes Dieux & fa patrie.
Sans le fecours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non à quelques hauts faits que Ton deftin T'appelle,
Sans le fecours foigneux d'une Mufe fidelle,

Pour T'immortalifer Tu fais de vains efforts.
Apollon Te la doit : ouvre luy Tes trefors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Augufte aifément peut faire des Virgiles.
Que d'illuftres témoins de Ta vafte bonté
Vont pour Toy dépofer à la Pofterité!
  Pour moy, qui fur Ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'ofe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, fi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eftre pour Ta gloire aura-t-il fon ufage :
Et comme Tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus fur la foy des Auteurs ;
Si quelque Efprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau qui dans fes vers pleins de fincerité
Jadis à tout fon fiecle a dit la verité ;
Qui mit à tout blâmer fon étude & fa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'Hiftoire.





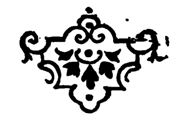
EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES.

A quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe!
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici Liniere furieux
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long term
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers?
Moy donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moy s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.

Mais toy qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciffe,
Que fais-tu cependant feul en ton Benefice?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins, daigne te faire part?
Vas-tu, grand Deffenfeur des droits de ton Eglife,
De tes Moines mutins reprimer l'entreprife?
Croy-moy, dût Aufanet t'affurer du fuccés,
Abbé, n'entrepren point mefme un jufte procés.
N'imite point ces Fous dont la fotte avarice
Va de fes revenus engraiffer la Juftice,
Qui toûjours affignans, & toûjours affignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits. Sot eft celuy qui donne;
C'eft ainfi devers Caen que tout Normand raifonne.
Ce font là les leçons, dont un pere Manceau
Inftruit fon fils novice au fortir du berceau.
Mais pour toy qui nouri bien en deça de l'Oife,
As fucé la vertu Picarde & Champenoife,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toy Corbin ni le Mazier.
Toutefois, fi jamais quelque ardeur bilieufe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieufe;
Confulte-moy d'abord; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huiftre.
Tous deux la conteftoient, lors que dans leur chemin
La Juftice paffa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chofe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur caufe.
La Juftice pefant ce droit litigieux,
Demande l'huiftre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,

Et par ce bel arreſt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix





EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Oui, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnauld, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur déſille les yeux?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle.
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper :
Mais un Démon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rens, ſçais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu même en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la verité naiſſante.
Des ſuperbes Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la honte du bien

Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?
Il iroit embrasser la verité qu'il voit :
Mais de ses faux Amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autruy nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miserables jouëts de nostre vanité,
Faisons au moins l'aveu de nôtre infirmité.
A quoy bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de nostre mal un secret ridicule?
Le feu sor de vos yeux petillans & troublez,
Vostre pouls inégal marche à pas redoublez :
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien, vous dis-je
Répondra ce Malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps cangrené,
Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grâce il nous donne.
Hâtons-nous; le Tems fuit, & nous traîne avec soy.
Le moment où je parle est déja loin de moy.

Mais quoy? toûjours la honte en efclaves nous lie.
Oüi, c'eft toy qui nous pers, ridicule folie.
C'eft toy qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien fottement amoureux,
Et n'ofant foupçonner fa femme d'impofture,
Au Démon par pudeur il vendit la Nature.
Helas! avant ce jour qui perdit fes Neveux,
Tous les plaifirs couroient au devant de fes vœux.
La faim aux animaux ne faifoit point la guerre.
Le blé, pour fe donner, fans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preffé de l'éguillon,
Traçaft à pas tardifs un pénible fillon.
La vigne offroit par tout des grappes toûjours pleines,
Et des ruiffeaux de lait ferpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam déchû de fon état,
D'un tribut de douleurs paya fon attentat.
Il fallut qu'au travail fon corps rendu docile
Forçaft la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriffa les guerets;
Le ferpent venimeux rampa dans les forefts :
La canicule en feu defola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda fur les montagnes.
Alors pour fe couvrir durant l'âpre faifon,
Il fallut aux brebis dérober leur toifon.
La Pefte en même temps, la Guerre & la Famine,
Des malheureux Humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaife honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inftant fortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à fes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnefteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.

L'Honneur & la Vertu n'oserent plus paroiſtre.
La Pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moi-même, Arnauld, icy qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la honte abbattu,
Envain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'huy, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autruy s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer;
Et meſme ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.





EPISTRE IV.

AU ROY.

ENVAIN, pour Te loüer, ma Muse toûjours preste,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conqueste :
Ce païs, où cent murs n'ont pû Te resister,
GRAND ROY, n'est pas en vers si facile à domter.
Des Villes que Tu prens, les noms durs & barbares,
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oüi, par tout de son nom chaque Place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans fremir aborder Voerden?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden?
Quelle Muse à rimer en tous lieux dispozée
Oseroit approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en vers heureux assieger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Hardervic, Knotzembourg?

Il n'eſt Fort entre ceux que Tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines :
Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi Tes exploits moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere;
Pegâze s'effarouche & recule en arriere :
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à Toy,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoy.
Aujourd'huy toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroyable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer :
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques:
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle* entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,

* Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.

Qui toutes accourant vers leur humide Roy,
Par un recit affreux redoublent son effroy.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Vesel terrassez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons veû, dit l'Une, affronter la tempeste
De cent foudres d'airain tournez contre sa teste.
Il marche vers Tholus, & tes flots en couroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le visage;
Et depuis ce Romain*, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles,
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles loix :
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves sans nom suivra la destinée.
Ah! perissent mes eaux! ou par d'illustres coups,
Montrons qui doit ceder des Mortels ou de nous.
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles Deffenseurs par la frayeur épars.

* Jules Cesar.

Il voit cent bataillons, qui loin de fe deffendre,
Attendent fur des murs l'Ennemi pour fe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant fa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eft-ce ainfi que vôtre ame aux perils aguerrie,
Soûtient fur ces remparts l'honneur & la patrie*?
Voftre Ennemi fuperbe, en cet inftant fameux,
Du Rhin prés de Tholus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant fur la rive oppofée,
N'oferiez-vous faifir une victoire aifée?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laiffez là ces moufquets trop pefans pour vos bras:
Et la faux à la main, parmi vos marêcages,
Allez couper vos joncs, & preffer vos laictages:
Ou gardant les feuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moy, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce difcours d'un Guerrier que la colere enflâmme,
Reffufcite l'honneur déja mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'allumant d'un refte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perfonne
Déja preft à paffer, inftruit, difpofe, ordonne.
Par fon ordre Grammont** le premier dans les flots
S'avance foûtenu des regards du Heros.
Son courfier écumant fous fon Maiftre intrepide,
Nâge tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le fuit de prés: fous ce Chef redouté
Marche des Cuiraffiers l'efcadron indomté.

* Il y avoit fur les Drapeaux des Hollandois: *Pro honore & patriâ.*

** Monfieur le Comte de Guiche.

Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant l'Esdiguiere*,
Vivonne, Nantoüillet, & Coëslin, & Salart,
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendosme que soûtient l'orgueil de sa naissance,
Au mesme instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
LOUIS les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant, trente legers vaisseaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en couroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpestre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave est atteint :
Sous les fougueux Coursiers l'onde écume & se plaint.
De tant de coups affreux la tempeste orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais LOUIS d'un regard sçait bien-tost la fixer.
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bien-tost avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles.

* Monsieur le Comte de Saux.

Enguien de son hymen le seul & digne fruit,
Par luy dés son enfance à la victoire instruit.
L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu luy-mesme cede au torrent qui l'entraîne,
Et seul, desesperé, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.
Du Fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante:
Wurts l'espoir du païs, & l'appui de ses murs, Wu
Wurts.... ah quel nom, Grand Roy! quel Hector qu
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à Tes yeux étaler de merveilles!
Bien-tost on eust veu Skinq dans mes vers emporté
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tost... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anim
Finissons, il est temps : aussi-bien, si la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel soigneux de nôtre poësie,
Grand Roy, ne nous fist-il plus voisins de l'Asie!
Bien-tost victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile,
Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertil
Là plus d'un bourg fameux par son antique no
Vient offrir à l'oreille un agreable son.
Quel plaisir de Te suivre aux rives de Scamand
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, si les Grecs qui briserent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jou
Mais pourquoy sans raison desesperer ma vei
Est-il dans l'Univers de plage si lointaine,

Ta valeur, GRAND ROY, ne Te puiſſe porter,
e m'offre bien-toſt des exploits à chanter?
non, ne faiſons plus de plaintes inutiles;
qu'ainſi dans deux mois Tu prens quarante villes,
é des beaux vers dont Ton bras me répond,
attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.





EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES,

SECRETAIRE DU CABINET.

ESPRIT né pour la Cour, & maiſtre en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſçais & parler & te taire,
Appren-moy, ſi je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater :
Quand mon Eſprit plus jeune & promt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge amoureux de plus ſages plaiſirs,
Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre*,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre

* A la quarante & uniéme année.

Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguifent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout jufqu'à Pinchefne & m'infulte & m'accable ;
Aujourd'huy vieux Lion je fuis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émouffés.
Ainfi que mes beaux jours, mes chagrins font paffés.
Je ne fens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiffe aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainfi donc Philofophe à la raifon foûmis,
Mes defauts deformais, font mes feuls ennemis.
C'eft l'erreur que je fuis ; c'eft la vertu que j'aime.
Je fonge à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'eft là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'aftrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil eft fixe, ou tourne fur fon axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement feche pour concevoir,
Comment tout eftant plein, tout a pû fe mouvoir :
Ou que Bernier compofe & le fec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide,
Pour moy fur cette mer, qu'ici bas nous courons,
Je fonge à me pourvoir d'efquif & d'avirons,
A regler mes defirs, à prévenir l'orage,
Et fauver, s'il fe peut, ma raifon du naufrage.
C'eft au repos d'efprit que nous afpirons tous :
Mais ce repos heureux fe doit chercher en nous
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainfi qu'à la campagne,
Envain monte à cheval, pour tromper fon ennui,
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?

Poffedé d'un ennui, qu'il ne fçauroit domter,
Il craint d'eftre à foi-même, & fonge à s'éviter.
C'eft là ce qui l'emporte aux lieux où naift l'Aurore,
Où le Perfe eft brûlé de l'aftre qu'il adore.
De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous fommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au fein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché fur la terre & fur l'onde,
Eft ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et fe trouve à Paris, de même qu'à Cufco *.
On ne le tire point des veines du Potofe **.
Qui vit content de rien, poffede toute chofe.
Mais fans ceffe ignorans de nos propres befoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
O! que fi cet hyver, un rhûme falutaire
Guériffant de tous maux mon avare Beau-pere,
Pouvoit, bien confeffé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir fa maifon d'un agreable deüil!
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un fuperbe convoi plaindroit peu la dépenfe!
Difoit, le mois paffé, doux, honnefte & foûmis,
L'heritier affammé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans fa vie infortunée.
La mort vient de faifir le vieillard catherreux.
Voila fon Gendre riche. En eft-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de fa vaine richeffe,
Déja nouveau Seigneur il vante fa nobleffe.
Quoi-que fils de Meufnier encor blanc du moulin,

* Capitale du Perou.
** Montagne où font les mines d'argent.

:ſt preſt à fournir ſes titres en vélin.
mille vains projets à toute heure il s'égare,
voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
reur, ſombre, inquiet, à ſoy-meſme ennuyeux.
rivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
ns un habit conforme à ſa vraye origine,
le mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
e le faſte éblouït d'un bonheur apparent.
rgent, l'argent, dit-on; Sans lui tout eſt ſterile.
vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
rgent en honneſte homme érige un ſcelerat.
rgent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
importe, qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
ce Fourbe ſans foi, ſans honneur, & ſans âme;
ns mon coffre tout plein de rares qualités,
cent mille vertus en louïs bien comptés.
-il quelque talent que l'argent ne me donne?
ſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
is pour moi, que l'éclat ne ſçauroit decevoir,
i mets au rang des biens, l'eſprit & le ſçavoir,
ſtime autant Patru *, meſme dans l'indigence,
un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du gouſt de ce Sage ** inſenſé,
d'un argent commode eſclave embarraſſé,
a tout dans la mer, pour crier, Je ſuis libre.
la droite raiſon, je ſens mieux l'équilibre :
s je tiens qu'ici bas ſans faire tant d'appreſts,

Fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de noſtre
:.
Cratés, Philoſophe Cynique.

La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere ſoixante ans au travail appliqué
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beaufrere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allay loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en fremiſſant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vid avec horreur une Muſe effrénée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer:
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'euſt creu? que pour moy le ſort duſt ſe fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,

rdeur de loüer un ſi fameux Heros.
ambitieux me tirant par l'oreille,
lors que je dors, en ſurſaut me réveille;
que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
vers immortels ont dû ſe meriter.
le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
dans le beau feu du zele qui m'enflame,
ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
gues, plain-toi de mon humeur legere:
is entraîné d'une ardeur étrangere,
ı vil intereſt reconnoiſſant la loi,
:he mon bonheur autre-part que chez moi.





EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON,

AVOCAT GENERAL

OUI, LAMOIGNON, je fuis les Chagrins de la ville,
Et contre Eux la Campagne eſt mon unique azile.
Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'eſt un petit Village*, ou plûtoſt un Hameau,
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule, y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
Et de noyers ſouvent du Paſſant inſultés.
Le Village au deſſus forme un amphitheâtre.
L'Habitant ne connoiſt ni la chaux ni le plaſtre,
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,

* Hautile, petite Seigneurie prés de la Roche-Guyon, appartenante à mon Neveu l'illuſtre Mr Dongois.

Chacun ſçait de ſa main creuzer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée :
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'eſt-là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un vers que je conſtruy,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fuy.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous préſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la Fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat* l'appetit l'aſſaizonne.
O fortuné ſéjour! ô Champs aimés des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde!
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les Chagrins m'attendent au paſſage.

* Fameux Traiteur.

Un Coufin abufant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & fans me débotter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille folliciter;
Il faut voir de ce pas les plus confiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroy.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roy,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roy, que dit-il? Le Roy fe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eft fort en courroux:
Pradon a mis au jour un Livre contre vous,
Et chez le Chappelier du coin de noftre place
Autour d'un Caudebec j'en ay lû la Préface.
L'autre jour fur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous affaffina.
Un Ecrit fcandaleux fous voftre nom fe donne.
D'un Pafquin qu'on a fait, au Louvre on vous foupçonne.
Moy? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans font écoulez, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les effais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume;
Toûjours depuis ce temps en proye aux fots difcours,
Contre eux la verité m'eft un foible fecours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un Plaifant du Païs infipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle eft de moi :
Et le fot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ay beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoift voftre ftile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coufté?
Ils ne font point de moi, Monfieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces fottifes étranges?

ı ! Monfieur, vos mépris vous fervent de loüanges.
Ainfi de cent chagrins dans Paris accablé,
ge, fi toûjours trifte, interrompu, troublé,
ımoignon, j'ay le temps de courtifer les Mufes.
ɜ monde cependant fe rit de mes excufes,
:oit que pour m'infpirer fur chaque evenement,
ɔollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court, que le Roi va tout reduire en poudre,
t dans Valencienne eft entré comme un foudre;
ue Cambray des François l'épouventable écueil
veu tomber enfin fes murs & fon orgueil :
ue devant Saint-Omer Naffau par fa défaite,
'e Philippe vainqueur rend la gloire complete.
ieu fçait, comme les vers chés vous s'en vont couler,
it d'abord un Ami qui veut me cajoler,
t dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
roit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.
lais moi, dont le genie eft mort en ce moment,
ɛ ne fçai que répondre à ce vain compliment :
t juftement confus de mon peu d'abondance,
ɛ me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eft le Mortel, qui du monde ignoré,
'it content de foi-mefme en un coin retiré !
ue l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
l'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
ui de fa liberté forme tout fon plaifir,
t ne rend qu'à lui feul compte de fon loifir!
n'a point à fouffrir d'affronts ni d'injuftices,
t du peuple inconftant il brave les caprices.
lais nous autres faifeurs de livres & d'écrits,
ur les bords du Permeffe aux loüanges nouris,
Nous ne fçaurions brifer nos fers, & nos entraves;

Du Lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où nostre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne sçaurions déchoir.
Le Public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions:
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroist, & moi-mesme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma Muse qui se plaist dans leurs routes perduës,
Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des ruës.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur sauvage,
Tout l'Esté loin de toy demeurant au village
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toy, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie;
Que l'Oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moy de Paris citoyen inhabile,
Qui ne luy puis fournir qu'un réveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des forests.
Laisse-moy donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,

Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussi-tost ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprenti Cavalier galopper sur ta trace.
Tantost sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene* épand ses liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Discourir des vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels sont les biens veritables & faux :
Si l'honneste homme en soi doit souffrir des defaux :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toy tu sçauras m'attacher.
Heureux ! si les Fâcheux promts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'Hommes de toute espece,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiegent les allées.
Alors, sauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui sçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

* Fontaine à une demi-lieuë de Bâville, ainsi nommée par feu M. le premier President de Lamoignon.



EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée,
N'a cousté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croy pas toutefois, par tes sçavans ouvrages
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages.
Si-tost que d'Apollon un Genie inspiré
Trouve loin du Vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre luy les cabales s'amassent,
Ses Rivaux obscurcis autour de luy croassent,
Et son trop de lumiere importunant les yeux,
De ses propres Amis luy fait des envieux.
La mort seule icy bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du bon sens pezer tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur legitime prix.

[A]vant qu'un peu de terre obtenu par priere,
[P]our jamais fous la tombe euft enfermé Moliere,
[M]ille de ces beaux traits aujourd'huy fi vantez,
[F]urent des fots Efprits à nos yeux rebutés.
[L]'Ignorance & l'Erreur à fes naiffantes pieces,
[E]n habits de Marquis, en robbes de Comteffes,
[V]enoient pour diffamer fon chef-d'œuvre nouveau,
[E]t fecoüoient la tefte à l'endroit le plus beau.
[L]e Commandeur vouloit la fcene plus exacte.
[L]e Vicomte indigné fortoit au fecond Acte.
[L]'un deffenfeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de fes bons mots le condamnoit au feu.
L'autre fougueux Marquis, luy declarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais fi-toft que, d'un trait de fes fatales mains,
La Parque l'euft rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de fa Mufe éclipfée.
L'aimable Comedie avec luy terraffée
Envain d'un coup fi rude efpera revenir,
Et fur fes brodequins ne put plus fe tenir.
Tel fut chez nous le fort du Theâtre Comique.
  Toy donc, qui t'élevant fur la Scene Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & feul de tant d'Efprits
De Corneille vieilli fçais confoler Paris,
Ceffe de t'étonner, fi l'Envie animée,
Attachant à ton nom fa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourfuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller fa profonde fageffe.
Le merite en repos s'endort dans la pareffe :
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de fon art eft mille fois monté.

Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moy-meſme, dont la gloire icy moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la vûë;
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moy brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge, à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçai ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me guériſſant que je ſçais leur repondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.
Imite mon exemple; & lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale;
Proffite de leur haine, & de leur mauvais ſens:
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François annobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoy perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,

...i rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
...t naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
...u'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.
...t qu'importe à nos vers que Perrin les admire?
Que l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Où le ſec Traducteur du François d'Amyot :
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goûtées;
Pourvû qu'ils ſçachent plaire au plus puiſſant des Rois;
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois :
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'icy je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier vouluſt leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioché* préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

* Fameux Joüeur de Marionetes, logé proche des Comediens.





EPISTRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROY, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire
Tu sçais bien que mon stile est né pour la Satire:
Mais mon Esprit contraint de la desavoüer,
Sous Ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantost dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une Ode:
Tantost d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainsi toûjours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour déperir mon genie,
Et mes vers en ce stile, ennuyeux, sans appas,
Deshonnorent ma plume, & ne T'honnorent pas.
Encor, si Ta valeur à tout vaincre obstinée
Nous laissoit pour le moins respirer une année,
Peut-estre mon Esprit prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sçauroit se r'aquitter.
Le Parnasse François non exemt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des sujets & des rimes,

Mais à peine Dinan & Limbourg font forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraffez.
Ton courage affammé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un feul jour Te voit executer,
Nous laiffe pour un an d'actions à conter.
Que fi quelquefois las de forcer des murailles,
Le foin de tes Sujets Te rappelle à Verfailles,
Tu viens m'embarraffer de mille autres vertus;
Te voyant de plus prés, je T'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un fejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant feul tout le faix,
Tu cultives les arts, Tu répans les bienfaits,
Tu fçais recompenfer jufqu'aux Mufes critiques.
Ah! croi-moy, c'en eft trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les fottifes du temps,
Nous fommes un peu nés pour eftre mécontens.
Noftre Mufe fouvent pareffeufe & fterile
A befoin, pour marcher, de colere & de bile.
Noftre ftile languit dans un remerciment:
Mais, GRAND ROI, nous fçavons nous plaindre élegamment.
O! que fi je vivois fous les regnes finiftres
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniftres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs temps ne prêtoient que leur nom;
Que, fans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aifément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toûjours fous Ton regne il faut fe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceffe à T'admirer ma Critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penfée;

Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale* approuvée
Sans crainte de mes vers va la teſte levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours meſmes Academiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon :
Et la Scene Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moy, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de Tes faits le penible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique employ,
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que Toy.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moy l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que Tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toy. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que Tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus de meſme prix.
J'ay peur que l'Univers, qui ſçait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par Tes preſens mon vers décredité,
N'ait moins de poids pour Toy dans la poſterité.

* La Pharſale de Brebeuf.

Toutefois je ſçai vaincre un remords qui Te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de Ta largeſſe,
A peindre Tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plûtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de genie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moy tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa ratte indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçeut égayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius*
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius**
Il ſçeut fléchir Glycere, il ſçeut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour Toy je ſuis preſt d'entreprendre,
Je croy voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipitez;
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtez :
Horace eut cent talens; mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flatteur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce Diſcours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

* Senateur Romain.

** Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon tems, & fort cheri d'Auguſte.



EPISTRE IX.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

SECRETAIRE D'ETAT.

DANGEREUX Ennemi de tout mauvais Flatteur,
SEIGNELAY, c'eſt envain qu'un ridicule Auteur,
Preſt à porter ton nom de l'*Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit prompt à ſe revolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'ençens à ſi bas prix

Non, que tu fois pourtant de ces rudes Efprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flate.
Tu fouffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les fens:
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à fon Heros, dans un bizarre ouvrage
Donne de l'encenfoir au travers du vifage :
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouffé.
Tout éloge impofteur bleffe une ame fincere.
Si pour faire fa cour à ton illuftre Pere,
SEIGNELAY, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en luy la noble activité,
La folide vertu, la vafte intelligence,
Le zele pour fon Roy, l'ardeur, la vigilance,
La conftante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juftement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,
Ses yeux d'un tel difcours foiblement éblouïs,
Bien-toft dans ce tableau reconnoiftroient LOUIS;
Et, glaçant d'un regard la Mufe & le Poëte,
Impoferoient filence à fa verve indifcrete.
Un cœur noble eft content de ce qu'il trouve en luy,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autruy.
Que me fert en effet, qu'un admirateur fade,
Vante mon embonpoint, fi je me fens malade,
Si dans cet inftant mefme un feu feditieux
Fait boüillonner mon fang, & petiller mes yeux?
Rien n'eft beau que le Vrai. Le Vrai feul eft aimable.
Il doit regner par tout, & mefme dans la fable:
De toute fiction l'adroite fauffeté

Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sçais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les Provinces,
Sont recherchez du peuple, & receus chez les Princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux:
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gesne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.
Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur
Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur:
Que le Bien & le Mal y sont prisez au juste,
Que jamais un Faquin n'y tinst un rang auguste,
Et que mon cœur toûjours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soy-mesme il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiez, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soûtien,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.
Mais peut-estre enyvré des vapeurs de ma Muse,
Moi-mesme en ma faveur, SEIGNELAY, je m'abuse,
Cessons de nous flatter. Il n'est Esprit si droit
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, & quittant la Nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincere assez souvent déplaist.
Rarement un Esprit ose estre ce qu'il est.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme à toûjours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pesant,

Il veut eſtre folâtre, évaporé, plaiſant :
Il s'eſt fait de ſa joye une loy neceſſaire.
Et ne déplaiſt enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toûjours fade, ennuyeux, languiſſant :
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoy.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moy.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable :
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable :
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur :
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'Hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité,
C'eſt par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.
Envain par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le teſte à teſte, oſtez-luy ſon theâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux.

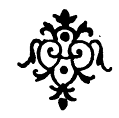
Son vifage effuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un Efprit aifé, qui fe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaift d'autant plus, que plus il fe découvre.
Mais la feule Vertu peut fouffrir la clarté,
Le Vice toûjours fombre aime l'obfcurité.
Pour paroiftre au grand jour il faut qu'il fe déguife.
C'eft luy qui de nos mœurs a banni la franchife.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eftoit jamais trompé.
On ne connoiffoit point la rufe & l'impofture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arrangeant le difcours,
N'avoit d'un air menteur enfeigné les détours.
Mais fi-toft qu'aux Humains faciles à feduire,
L'Abondance eut donné le loifir de fe nuire,
La Molleffe amena la fauffe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un vifage emprunté.
Pour ébloüir les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe infolente.
L'or éclata par tout fur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la foye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta fur des patins.
La Coquette tendit fes laqs tous les matins,
En mettant la cérufe & le plâtre en ufage,
Compofa de fa main les fleurs de fon vifage.
L'ardeur de s'enrichir chaffa la bonne foy.
Le Courtifan n'eut plus de fentimens à foy.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par tout regner la baffe flatterie.
Le Parnaffe fur tout fecond en Impofteurs,

Diffamma le papier par ſes propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne croi pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toy, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toy des veritez connuës:
Décrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roy puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincére, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes veritables traits.
Condé meſme, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau;
Et dans Seneffe en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier; *Premier Prince du monde* *,

* Commencement du Poëme de Charlemagne.

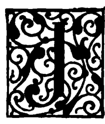
Courage sans pareil, lumiere sans seconde,
Ses vers jettez d'abord, sans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet*.

* Fameux Valet de pié de Monseigneur le Prince.





PREFACE.



E ne ſçay ſi les trois nouvelles Epiſtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'Approbateurs : mais je ſçay bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment dequoy exercer leur critique. Car tout y eſt extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, ſous prétexte de faire le procez à mes derniers Vers, je fais moi-meſme mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut eſtre dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes tres-baſſes, & tres-petites ; & dans le troiſiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion : Je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme reſolution que

j'ay prife il y a long-temps de ne rien répondre au moins fur le ton ferieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoy bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epiſtres font mauvaifes, tout ce que je diray ne les fera pas trouver bonnes; & fi elles font bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaifes. Le Public n'eſt pas un Juge qu'on puiffe corrompre, ni qui fe regle par les paſſions d'autruy. Tout ce bruit, tous ces Efcrits qui fe font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne fervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il eſt de l'effence d'un bon Livre d'avoir des Cenfeurs: & la plus grande difgrace qui puiffe arriver à un Efcrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en difent du mal, c'eſt que perfonne n'en dife rien.

Je me garderay donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epiſtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ay fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ay retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ay employé tout le peu que je puis avoir d'efprit, & de lumieres. J'avois deffein d'abord de la donner toute feule; les deux autres me paroiffant trop frivoles pour eſtre prefentées au grand jour de l'impreſſion, avec un Ouvrage fi ferieux. Mais des Amis tres-fenfés m'ont fait comprendre, que ces deux Epiſtres, quoique dans le ſtile enjoüé, eſtoient pourtant des Epiſtres morales, où il n'eſtoit rien enfeigné que de vertueux. Qu'ainfi eſtant liées avec l'autre,

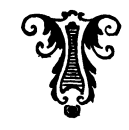
ı loin de lui nuire, elles pourroient mefme faire diverfité agreable ; & que d'ailleurs beaucoup ɔnnaeftes gens fouhaitant de les avoir toutes trois ɛmble, je ne pouvois pas avec bienféance me differ de leur donner une fi legere fatisfaction. Je fuis rendu à ce fentiment, & on les trouvera rafıblées ici dans un mefme cahier. Cependant nme il y a des Gens de pieté, qui peut-eftre ne oucieront guere de lire les entretiens que je puis ɔir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eft a de les avertir, qu'il y a ordre de leur diftribuer ɑrt la derniere, c'eft à fçavoir celle qui traite de mour de Dieu ; & que non feulement je ne trouray pas étrange, qu'ils ne lifent que celle-là ; mais e je me fens quelquefois moi-mefme en des disfitions d'efprit, où je voudrois de bon cœur n'air jamais compofé que ce feul Ouvrage, qui ayfemblablement fera la derniere piece de Poëfie 'on aura de moy : mon genie pour les Vers comɛnçant à s'épuifer, & mes emplois hiftoriques ne ɜ laiffant guere le temps de m'appliquer à chercer, & à ramaffer des rimes.

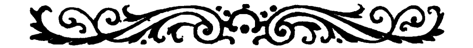
Voila ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Avant anmoins que de finir cette Preface, il ne fera pas ɔrs de propos, ce me femble, de r'affeurer des Pernnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée ma capacité en matiere de Theologie douteront ut-eftre que tout ce que j'avance en mon Epiftre. it fort infaillible, & apprehenderont qu'en vount les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles ırchent feurement, je leur diray, vanité à part : ıe j'ay leû plufieurs fois cette Epiftre à un fort

grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jesuites tres-celebres qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la Doctrine tres-saine & tres-pure. Que beaucoup de Prélats illustres à qui je l'ay recitée en ont jugé comme Eux. Que Monseigneur l'Evesque de Meaux, c'est à dire, une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Eglise dans les derniers Siecles, a eu long-temps mon Ouvrage entre les mains; & qu'aprés l'avoir leû & releû plusieurs fois, il m'a non seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde, qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archevesque dans le Diocese duquel j'ay le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roy de l'Univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la Ville capitale de son Royaume, pour asseurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur; Monseigneur l'Archevesque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epistre, & a eu mesme la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ay suivis; & m'a enfin accordé aussi son approbation avec des éloges dont je suis également ravi & confus.

Au reste, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epistre n'estoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eûst jamais avancé : Je veux bien, pour l'interest de la Verité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la soûtient

:s d'une Ecole. La voici. *Attritio ex gehennæ fufficit etiam fine ullâ Dei dilectione, & fine d Deum offenfum refpectu ; quia talis honefta, rnaturalis eft.* C'eft cette propofition que j'at- & que je foûtiens fauffe, abominable, & plus ire à la vraye Religion que le Lutheranifme Calvinifme. Cependant je ne croy pas qu'on nier qu'on ne l'ayt encore foûtenuë depuis peu, n ne l'ayt mefme inferée dans quelques Cate- s en des mots fort approchans des termes que je viens de rapporter.





EPISTRE X.

A MES VERS.

J'AY beau vous arrester, ma remontrance est vaine;
Allés, partés, mes Vers, dernier fruit de ma veine;
C'est trop languir chés moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaist, vous cherchés le grand jour,
Et déja chés Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'etaler vos feüilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyés sur les pas de vos heureux Aisnés,
Voir bien-tost vos bons mots passant du Peuple aux Prin
Charmer également la Ville & les Provinces,
Et par le prompt effet d'un sel réjoüissant
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdés cette erreur dont l'appas vous amorce.
Le temps n'est plus, mes Vers, où ma Muse en sa force
Du Parnasse François formant les Nouriçons,
De si riches couleurs habilloit ses leçons :

ıand mon Efprit pouffé d'un courroux legitime
nt devant la Raifon plaider contre la Rime,
tout le Genre Humain fceût faire le procez,
: s'attaqua foy-mefme avec tant de fuccez.
ors il n'eftoit point de Lecteur fi fauvage
ui ne fe déridaft en lifant mon Ouvrage,
: qui, pour s'égayer, fouvent dans fes Difcours
'un mot pris en mes Vers n'empruntaft le fecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleffe venuë,
us mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
jetté fur ma tefte, avec fes doigts pezans,
ıze luftres complets furchargés de trois ans,
:ffés de préfumer, dans vos folles penfées,
es Vers, de voir en foule à vos rimes glacées,
›urir, l'argent en main, les Lecteurs empreffés.
os beaux jours font finis, nos honneurs font paffés.
ans peu vous allés voir vos froides refveries
u Public exciter les juftes moqueries,
t leur Auteur jadis à Regnier preferé,
Pynchefne, à Liniere, à Perrin comparé.
ɔus aurés beau crier, *O vieilleffe ennemie !* *
'a-t-il donc tant vefcu que pour cette infamie ?
ɔus n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
: fur vous, & fur luy fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indifcrette
ımene fur les rangs encor ce vain Athlete ?
uels pitoyables vers ! Quel ftile languiffant !
alheureux, laiffe en paix ton cheval vieilliffant :
e peur que tout à coup efflanqué, fans haleine,
ne laiffe en tombant fon Maiftre fur l'arene.

* Vers du Cid.

Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux :
Et bien-toſt vous verrés mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Hûer la Metaphore, & la Metonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie :)
Vous ſoûtenir qu'un Lict ne peut eſtre effronté :
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
Envain contre ce flot d'averſion publique,
Vous tiendrez quelque tems ferme ſur la boutique :
Vous irez à la fin honteuſement exclus
Trouver au magazin Pyrâme & Regulus*,
Ou couvrir chez Thierry d'une feüille encor neuve
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en triſtes lambeaux ſemez dans les Marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas ** reprochez.
Mais quoy, de ces diſcours bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Poſterité
Courir marquez au coin de l'Immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre.
Montrez-vous, j'y conſens : mais du moins dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'eſt-là qu'à la faveur de vos Freres cheris
Peut-eſtre enfin ſoufferts comme Enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver épars dans le volume.
Que ſi meſmes un jour le Lecteur gracieux,

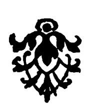
* Pieces de Theâtre de M. Pradon.
** Poëme heroïque non vendu.

Amorcé par mon nom ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenſer, mes Vers, avec uſure,
De voſtre Auteur alors faites-luy la peinture :
Et ſur tout, prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment, qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir, & ſi terrible,
Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule verité,
Fit ſans eſtre malin ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites; que harcelé par les plus vils Rimeurs
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toûjours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, tres-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutoſt que vertueux.

Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour ſçavoir mes parens, ma vie & ma fortune;
Contez-luy, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'ayeux Avocats,
Dés le berceau perdant une fort jeune Mere,
Reduit ſeize ans aprés à pleurer mon vieux Pere,
J'allay d'un pas hardi, par moi-meſme guidé,
Et de mon ſeul genie en marchant ſecondé,
Studieux amateur, & de Perſe, & d'Horace,
Aſſez prés de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçeûs, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Eſlever aſſez haut mes poëtiques aîles:
Que ce Roy dont le nom fait trembler tant de Rois

Voulut bien que ma main crayonnaſt ſes exploits:
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe;
Que ma veuë à Colbert inſpiroit l'allegreſſe:
Qu'aujourd'huy meſme encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli;
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chez moy goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place:
Que de tant d'Eſcrivains de l'Ecole d'Ignace,
Eſtant, comme je ſuis, ami ſi declaré,
Ce Docteur toutefois ſi craint, ſi reveré,
Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld le grand Arnauld fit mon apologie. *
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez juſqu'où l'Aurore en naiſſant void l'Hydaſpe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaſpe.
Sur tout à mes Rivaux ſçachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler.
Déja plein du beau feu qui pour vous le tranſporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'eſt luy : j'entens ſa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

* Monſieur Arnauld a fait une Diſſertation où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.





EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

LABORIEUX Valet du plus commode Maiſtre,
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naiſtre,
Antoine, Gouverneur de mon jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moy l'if & le chevrefeüil,
Et ſur mes eſpaliers, induſtrieux genie,
Sçais ſi bien exercer l'art de la Quintinie.
O! que de mon eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toy ſi bien orné,
Ne puis-je faire oſter les ronces, les épines,
Et des defaux ſans nombre arracher les racines?
Mais parle: Raiſonnons. Quand du matin au ſoir,
Chez moy pouſſant la bêche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rens tout mon Jardin à tes loix ſi docile;
Que dis-tu de m'y voir reſveur, capricieux,
Tantoſt baiſſant le front, tantoſt levant les yeux,

De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oyſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point qu'agité du Démon,
Ainſi que ce Couſin * des quatre Fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non : Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maiſtre eſt nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un Roy plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-eſtre en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc? ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre
Aujourd'huy méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uze le cerveau,
Pour te faire à toi-meſme en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées.
Mon Maiſtre, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Predicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines fornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes:
S'il luy falloit toûjours, comme moy, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relaſche tirée
De ce ſâble étancher la ſoif démeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toi.
O ! Que tu changerois d'avis, & de langage!
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,

* Maugis.

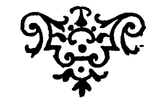
Tout à coup devenu poëte & bel Efprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit
Qui dît fans s'avilir les plus petites chofes,
Fift des plus fecs chardons des œüillets & des rofes,
Et fçeûft mefme au difcours de la ruſticité
Donner de l'élegance, & de la dignité ;
Un ouvrage, en un mot, qui jufte en tous fes termes,
Sceûft plaire à D'Agueffeau *, fceûft fatisfaire Termes,
Sceûft, dis-je, contenter en paroiffant au jour,
Ce qu'ont d'efprits plus fins & la Ville, & la Cour.
Bien-toft de ce travail revenu fec, & pafle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hafle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement égaré dans les nuës
Me laffer à chercher des vifions cornuës,
Et pour lier des mots fi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la Lune avec les dents.
Approche donc, & vien : qu'un Pareffeux t'apprenne
Antoine, ce que c'eft que fatigue, & que peine.
L'Homme ici bas toûjours inquiet, & gefné,
Eft dans le repos mefme au travail condamné.
La fatigue l'y fuit. C'eft envain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeufes Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos fous leurs ombrages frais.
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprés,
La Cadence auffi-toft, la Rime, la Céfure,
La riche Expreffion, la nombreufe Mefure,
Sorcieres dont l'amour fçait d'abord les charmer,
De fatigues fans fin viennent les confumer.

* Avocat General.

Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaiſt dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soûtient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche Indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit, il croit trouver la paix
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe.
Tous les honteux Plaiſirs Enfans de la Molleſſe,
Uſurpant ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords:
Et bien-toſt avec eux tous les Fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles,
Guenaud, Rainſſant, Brayer *, preſqu'auſſi triſtes qu'Elles
Chez l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lict theâtre de ſes geſnes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des cheſnes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté maſle, active & vigilante,
Eſt parmi les travaux moins laſſe, & plus contente,

* Fameux Medecins.

Que la Richesse oisive au sein des voluptez.
Je te vais sur cela prouver deux Veritez,
L'une, que le travail aux Hommes necessaire
Fait leur felicité plûtost que leur misere,
Et l'autre, qu'il n'est point de Coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suy-moy donc. Mais je voi, sur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que les yeux fermez tu baisses le menton.
Ma foy, le plus seur est de finir ce sermon.
Aussi-bien j'apperçois ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs qui là bas entre Elles se demandent;
S'il est feste au village; & pour quel Saint nouveau,
On les laisse aujourd'huy si long-temps manquer d'eau.





EPISTRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT.

DOCTE Abbé, tu dis vray, l'Homme au crime attaché
Envain, fans aimer Dieu, croit fortir du peché.
Toutefois, n'en déplaife aux tranfports frenetiques
Du fougueux Moine * auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la falutaire Peur
N'eft pas toûjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords fans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïffable.
Cette utile frayeur propre à nous penetrer,
Vient fouvent de la Grace en nous prefte d'entrer,
Qui veut dans noftre cœur fe rendre la plus forte,
Et pour fe faire ouvrir déja frappe à la porte.
Si le Pecheur pouffé de ce faint mouvement,
Reconnoiffant fon crime, afpire au Sacrement,

* Luther.

Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zele l'enflâme,
Le Saint Efprit revient habiter dans fon ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la crainte fervile en filial Amour.
C'eft ainfi que fouvent la Sageffe fuprême
Pour chaffer le Démon fe fert du Démon même.
Mais lors qu'en fa malice un Pécheur obftiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer humble Fils fon veritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran fevere,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et fouhaite en fon cœur que ce Dieu ne foit pas ;
Envain la peur fur luy remportant la victoire
Aux piés d'un Preftre il court décharger fa mémoire.
Vil Efclave toûjours fous le joug du peché,
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour effentiel à noftre penitence
Doit eftre l'heureux fruit de noftre repentance.
Non, quoique l'Ignorance enfeigne fur ce poinct,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous difpofe, & nous aide :
Mais il ne vient jamais que l'Amour ne fuccede.
Ceffez de m'oppofer vos difcours impofteurs,
Confeffeurs infenfez, ignorans Seducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'Erreur vous debite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir fans limite
Juftifie à coup feûr tout Pécheur alarmé,
Et que fans aimer Dieu l'on peut en eftre aimé.
Quoy donc, cher RENAUDOT, un Chrétien effroyable
Qui jamais fervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra marchant toûjours dans des fentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis ;

Et parmi les Elûs dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez
Son Ennemi mortel aſſis à ſes coſtez?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſteres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute pieté ſaper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fideles;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Heretique affreux
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre Eux.
De leur audace envain les vrais Chrétiens gemiſſent:
Preſts à la repouſſer les plus hardis molliſſent,
Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la verité.
Mollirons-nous auſſi? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'iray leur dire en face:
Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le ſoûtiens : Il ſeroit moins affreux
De ne point reconnoiſtre un Dieu maiſtre du monde,
Et qui regle à ſon gré le Ciel, la Terre, & l'Onde;
Qu'en avoüant qu'il eſt, & qu'il ſçeut tout former
D'oſer dire, qu'on peut luy plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganiſme;
Et cherir les vrais biens, ſans en ſçavoir l'Auteur,
Vaut mieux, que ſans l'aimer connoiſtre un Createur
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la Crainte,
Je n'entens pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joye, & de raviſſement,

Qui font des Bienheureux la jufte recompenfe,
Et qu'un cœur rarement goufte ici par avance.
Dans nous l'Amour de Dieu fécond en faints defirs,
N'y produit pas toûjours de fenfibles plaifirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le fçait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui fincérement aime,
Et tel croit au contraire eftre brûlant d'ardeur
Qui n'eût jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eft ainfi quelquefois qu'un indolent Myftique,
Au milieu des pechés tranquille Fanatique
Du plus parfait Amour penfe avoir l'heureux don,
Et croit poffeder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc fçavoir, fi la Foy dans voftre ame
Allume les ardeurs d'une fincere flamme?
Confultés-vous vous-mefme. A fes regles foûmis
Pardonnés-vous fans peine à tous vos Ennemis?
Combattés-vous vos fens? Domtés-vous vos foibleffes?
Dieu dans le Pauvre eft-il l'objet de vos largeffes?
Enfin dans tous fes points pratiqués-vous fa loy?
Oüi, dites-vous. Allés, vous l'aimés, croyés-moy.
Qui fait exactement ce que ma Loy commande
A pour Moy, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc, & feûrs qu'il nous veut fauver tous,
Ne vous allarmés point pour quelques vains dégouts
Qu'en fa ferveur fouvent la plus fainte ame éprouve:
Marchés, courés à luy. Qui le cherche le trouve.
Et plus de voftre cœur il paroift s'écarter,
Plus par vos actions fongés à l'arrefter.
Mais ne foûtenés point cet horrible blafphême,
Qu'un Sacrement receû, qu'un Preftre, que Dieu même,
Quoique vos faux Docteurs ofent vous avancer,
De l'Amour qu'on luy doit puiffent vous difpenfer.

Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame Chrestienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu survienne:
Puisque ce seul Amour suffit pour nous sauver,
Dequoy le Sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoy dans l'Amour divin en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'est-il pas renfermé?
Un Payen converti, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il estre Chrestien qu'il n'aspire au Baptême;
Ni le Chrestien en pleurs estre vrayment touché
Qu'il ne veüille à l'Eglise, avoüer son péché?
Du funeste esclavage où le Démon nous traisne
C'est le Sacrement seul qui peut rompre la chaisne.
Aussi l'Amour d'abord y court avidement:
Mais luy-mesme il en est l'ame, & le fondement.
Lors qu'un Pécheur émeû d'une humble repentance
Par les degrés prescrits court à la Penitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sçait les supposer.
Le seul Amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par luy que dans nous la Grace fructifie,
C'est luy qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu luy seul est le lien;
Et sans luy, Foy, Vertus, Sacremens, tout n'est rien.
A ces Discours pressans que sçauroit-on répondre?
Mais approchés; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous sommes absous,
Le Saint Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous?
S'il est en nous, peut-il n'estant qu'Amour luy-mesme
Ne nous échauffer point de son Amour suprême?
Et s'il n'est pas en nous, Sathan toûjours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maistre de nostre cœur?

Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaiffe,
Et n'allés point, pour fuïr la raifon qui vous preffe,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un Criminel la peur feule a formé.
L'ardeur qui juftifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici bas fouvent inquiete, & fans joye,
Eft pourtant cette ardeur, ce mefme feu d'amour
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal inftant qui borne noftre vie
Il faut que de ce feu noftre ame foit remplie;
Et Dieu fourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés noftre trépas.
Rendés-vous donc enfin à ces clairs fyllogifmes,
Et ne pretendés plus par vos confus fophifmes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidele éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Apprenés que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zele,
Et non les froids remords d'un Efclave craintif,
Où crût voir Abely * quelque Amour negatif.
Mais quoy? J'entens déja plus d'un fier Scolaftique
Qui me voyant icy fur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces poincts facrés,
Curieux me demande, où j'ay pris mes degrés:
Et fi, pour m'éclairer fur ces fombres matieres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prefté leurs lumieres,
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chreftien
Eft obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourit, le Dieu qui le fit naiftre,
Qui nous vint par fa mort donner un fecond eftre,

* Miferable Deffenfeur de la fauffe Attrition.

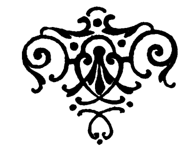
Faut-il avoir receu le bonnet Doctoral?
Avoir extrait Gamache, Isambert, & Du Val?
Dieu dans son Livre saint, sans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit luy-mesme à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathême
L'indispensable Loy d'aimer Dieu pour luy mesme,
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrestien rayer la Charité!
Si jallois consulter chés Eux le moins severe,
Et luy disois: Un Fils doit-il aimer son Pere?
Ah! peut-on en douter, diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce mesme moment:
L'Homme ouvrage d'un Dieu seul bon, & seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son Pere veritable?
Leur plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.
Je ne m'en puis deffendre; il faut que je t'escrive
La Figure bizarre & pourtant assés vive,
Que je sçûs l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au sujet d'un escrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre-Eux m'insulta, sur ce que j'osay dire,
Qu'il faut, pour estre absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O Ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant reprouvé. Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de sa tendresse,
Séparera des Boucs la trouppe pechéresse,

A tous il nous dira, severe ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juftes à fes yeux.
Selon vous donc, à moy reprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui foûtins que l'Homme deût m'aimer,
Et qui fur ce fujet, trop promt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma juftice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de fon vice,
De quelque ardeur pour moi fentift les mouvemens,
Et gardaft le premier de mes commandemens.
Dieu, fi je vous en croy, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, fon plus cher heritage,
Orthodoxe Ennemi d'un dogme fi blafmé,
Venez, vous dira-t-il, Venez mon Bien-aimé :
Vous, qui dans les détours de vos raifons fubtiles
Embarraffant les mots d'un des plus faints Conciles,
Avez délivré l'Homme, O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer fon Createur,
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du befoin d'aimer Dieu defabufer les Anges.
A de tels mots, fi Dieu pouvoit les prononcer
Pour moi je répondrois, je croy, fans l'offenfer:
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche?
Ce feroit ma réponfe à ce Dieu fulminant.
Mais vous de fes douceurs objet fort furprenant,
Je ne fçai pas comment ferme en voftre Doctrine,
Des ironiques mots de fa bouche divine,
Vous pouriez fans rougeur, & fans confufion,
Soûtenir l'amertume, & la dérifion.

L'audace du Docteur, par ce difcours frappée,
Demeura fans réplique à ma Profopopée.

Il ſortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld ou chez Baſile Ponce*,
Sur l'heure à mes raiſons chercher une reſponce.

* Deux Deffenſeurs de la fauſſe Attrition.





NOTES & VARIANTES.

PREFACE.

P. 1. C'eft la préface de l'édition de 1701. Boileau en avait fait cinq autres pour les éditions de 1666, 1674, in-4°; 1674, in-12; 1683 & 1694.

— *Agé, comme je fuis, de plus de foixante & trois ans.* Boileau, étant né en 1636, était alors plus âgé.

P. 3. *Theophile.* Théophile de Viau ou de Viaud (1590-1626), auteur d'odes, de ftances, de fonnets, d'un Traité de l'immortalité de l'âme, en profe & en vers, & de tragédies.

— *Benferade dans fes Métamorphofes en rondeaux.* Le vers cité fe trouve p. 17 des « Metamorphofes d'Ovide en rondeaux imprimez & enrichis de figures Par ordre de fa Majefté, & dediez à Monfeigneur le Dauphin. A Paris, de l'imprimerie Royale. M. DC. LXXVI. in-4° ». — Ifaac de Benferade (1612-1691), membre de l'Académie françaife.

P. 6. *Une lifte exacte & detaillée de tous mes Ecrits.*

Cette lifte ne comprend que les ouvrages figurant dans l'édition de 1701.

P. 8. *Monfieur P**.* Charles Perrault.

— *Meas effe aliquid putare nugas.* Penfer que mes bagatelles font quelque chofe. (Catulle, Épigramme I.)

P. 9. *Dans la Préface de mes deux Editions précedentes.* C'eft-à-dire celles qui ont paru en 1683 & en 1694.

DISCOURS AU ROY.

P. 13. Ce difcours, fait en 1665, n'eft pas le premier ouvrage de Boileau, qui avait déjà compofé cinq fatires.

— *Seul, fans Miniftre.* Après la mort de Mazarin, Louis XIV ne nomma pas de premier miniftre & gouverna lui-même.

P. 14. *L'Un en ftile pompeux habillant une Eglogue.* Charpentier avoit fait dans ce temps-là une Eglogue pour le Roi en vers magnifiques, intitulée, *Eglogue Royale* (Éd. de 1713). — François Charpentier (1620-1702), membre de l'Académie françaife.

— *Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.* Allufion à un fonnet de Chapelain. — Jean Chapelain (1595-1674), académicien.

P. 15. *Parmi les Pelletiers.* Pierre Du Pelletier, auteur d'un grand nombre de fonnets, mort en 1680.

P. 16. *N'aille du fond du Puits tirer la verité.* Democrite difoit que la Verité eftoit dans le fond d'un puits, & que perfonne ne l'en avoit encore pû tirer (1713).

— *Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace.* Moliere environ vers ce temps-là fit joüer fon Tar-

tuffe (1713). — Les trois premiers actes de cette comédie furent joués à la Cour en mai 1664.

P. 17. *Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre.* Le Roi fe fit faire fatisfaction dans ce temps-là, des deux infultes faites à fes Ambaffadeurs à Rome, & à Londres; & fes troupes, envoyées au fecours de l'Empereur, deffirent les Turcs fur les bords du Raab (1713).

— *Aux lieux où le Soleil le forme en fe levant.* Allufion à la Compagnie françaife des Indes fondée par Colbert en 1664.

DISCOURS SUR LA SATIRE.

P. 21. Ce difcours, qui parut en 1668 avec la Satire IX fe trouve dans le tome II de l'éd. de 1701.

— *La nation des Poëtes, & fur tout des mauvais Poëtes.* Cecy regarde particulierement Cotin, qui avoit publié une Satire contre l'Autheur (1713).

— *Les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi.* Cotin avait publié un libelle en profe ayant pour titre : « La Critique definterefſée fur les Satyres du temps. »

P. 23. *Num Lælius, aut qui*
Duxit ab oppreffa meritum Carthagine nomen, &c.

(Horace, Satires, II, I, v. 65-69.) Eft-ce que Lælius ou celui qui dut fon nom à la ruine de Carthago, s'offenſèrent de fon génie? Se plaignirent-ils des bleffures de Métellus & des vers déshonorants qui chargeaient Lupus? Cependant il attaquait les premiers du peuple & le peuple lui-même. (Trad. Leconte de Lifle, t. II, p. 75.)

P. 24. *Fundos Aufidio Lufco Prætore libenter*
Linquimus...

(Horace, Satires, I, V, v. 35; trad. Leconte de Lisle, t. II, p. 38.)

P. 24. *Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona...* (Horace, Satires, I, X, v. 36; trad. Leconte de Lisle, t. II, p. 64.)

P. 26. *Gallet, le sieur de Provins, le Cousin, Pierre du Puis,* dont parle Regnier, Sat. XIV, p. 134, & Sat. VI, p. 53. éd. Courbet.

— *Balandran.* Casaque de campagne (1713).

— *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mevi.* Que celui qui ne hait pas Bavius, aime tes vers, Mævius. (Virgile, Églog. III, v. 90.)

P. 27. *Neuf-Germain.* Louis de Neufgermain, auteur de « Les Poësies & Rencontres dv sievr Denevfgermain Poete heteroclite de Monseigneur Frere Vnique du Roy. Imprimé par commandement de mondict Seigneur. Paris, M. DC. XXX, in-4° ».

— *En certains païs.* Dans le Temple, qui est aujourd'huy l'Abbaye d'Ainay à Lyon (1713).

SATIRE I.

P. 31. La Satire I, composée en 1660, fut le début de l'auteur en ce genre. Elle comprenait d'abord la description des embarras de Paris qui forma la Satire VI; elle fut imprimée pour la première fois en 1666, mais elle fut remaniée dans l'éd. de 1674.

— *Damon ce grand Auteur.* J'ay eu en veuë Cassandre, celui qui a traduit la Rhetorique d'Aristote (1713) — François Cassandre est mort en 1695.

— *Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront*
Flétrisse les lauriers...

Du temps que cette Satire fut faite, un Debiteur infolvable pouvoit fortir de prifon en faifant ceffion, c'eft-à-dire, fouffrant qu'on lui mift en pleine ruë un bonnet vert fur la tefte (1713).

P. 32. *Un Calepin complet.* C'eft-à-dire un dictionnaire femblable au vocabulaire polyglotte d'Ambroife Calepin ou Calepino (1435-1511), favant italien de l'ordre des Auguftins.

P. 33. *Rolet.* Procureur trés-décrié, qui a efté dans la fuite condamné à faire amende honorable, & banni à perpetuité (1713).

— *D'un Pédant, quand il veut, fçait faire un Duc & Pair.* L'Abbé de la Riviere, dans ce temps-là fut fait Evefque de Langres. Il avoit efté Regent dans un College (1713). — Louis Barbier, abbé de la Rivière, fut fait duc & pair en 1665 & devint plus tard Cardinal.

— Après le vers cité dans la note précédente, les premières éditions contenaient les vers fuivants, qui ont été retranchés dans l'éd. de 1674.

Je fçai bien que fouvent, un cœur lafche & fervile
A trouvé chez les Grands un efclavage utile :
Et qu'un Riche pourroit, dans la fuite du temps,
D'un Flateur affamé payer les foins ardens.
Mais avant que pour vous il parle ou qu'il agiffe,
Il faut de fes forfaits devenir le complice,
Et fçachant de fa vie & l'horreur & le cours,
Le tenir en eftat de vous craindre toûjours :
De trembler qu'à toute heure, un remors legitime
Ne vous force à le perdre, en découvrant fon crime.
Car n'en attendez rien ; fi fon efprit difcret
Ne vous a confié qu'un honnefte fecret.
Pour de fi hauts projets, je me fens trop timide :
L'incefte me fait peur, & je hais l'homicide :
L'adultere & le vol allarment mes efprits,

Je ne veux point d'un bien qu'on achete à ce prix.
Non non, c'est vainement, qu'au mépris du Parnasse,
J'irois de porte en porte étaler ma disgrace.
Il n'est plus d'honneste homme : & Diogene en vain
Iroit, pour en chercher, la lanterne à la main.
Le chemin aujourd'hui, par où chacun s'eleve,
Fut le chemin jadis qui menoit à la Greve :
Et Monleron ne doit qu'à ses crimes divers
Ses superbes lambris, ses jardins toûjours verds.

P. 33. *Colletet.* Fameux Poëte, fort gueux, dont on a encore plusieurs ouvrages (1713). — François Colletet, fils de Guillaume Colletet, membre de l'Académie françaife.

— *Mounaur.* Celebre Parasite, dont Menage a écrit la vie (1713). — Pierre de Montmaur, professeur royal de grec au Collége de France.

— *Il est vray que du Roy la bonté secourable.* Le Roi en ce temps-là, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux Gens de Lettres (1713).

P. 34. *Aller piller le miel que l'Abeille distile.* Après ce vers, il y avait, dans l'éd. de 1668, les huit vers suivants, qui ont été supprimés dans l'éd. de 1674 :

Enfin je ne sçaurois, pour faire un juste gain,
Aller bas & rampant flechir sous Pucelain.
Cependant, pour flater ce Rimeur titulaire,
Le frere en un besoin va renier son frere :
Et Phebus en personne, y faisant la leçon,
Gagneroit moins ici, qu'au métier de maçon ;
Ou, pour estre couché sur la Liste nouvelle,
S'en iroit chez Conrart admirer la Pucelle.

— *Saint-Amand.* On a plusieurs Ouvrages de lui où il y a beaucoup de genie. Il ne sçavoit pas le latin, & estoit fort pauvre (1713). — Marc-Antoine Gérard de Saint-Amant (1594-1660), membre de l'Académie françaife.

P. 34. *Deux placets.* Siéges fans bras, ni doffier, qu'on appelle aujourd'hui tabourets.

— *Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,*
Conduit d'un vain efpoir il parut à la Cour.

Le Poëme qu'il y porta eftoit intitulé, *le Poëme de la Lune,* & il y loûoit le Roi, fur tout de fçavoir bien nager (1713).

— *L'Angely.* Celebre fou, que Monfieur le Prince avoit amené avec lui des Pays-Bas, & qu'il donna au Roi (1713).

— *Bartole.* Barthole (1313-1356), célèbre jurifconfulte italien, qui a été appelé le Coryphée des interprètes du droit.

P. 35. *Loüet alongé par Brodeau.* Brodeau a commenté Loüet (1713). — Allufion à l'ouvrage fuivant, dont il y a eu plufieurs éditions : « Recueil d'aucuns notables Arrefts donnez en la Cour de Parlement de Paris, par Georges Louet. Nouvelle édition augmentée par Julien Brodeau. Paris, M. DC. L. in-fol. »

— *Où Patru gagne moins qu'Uot & Le Mazier.* Olivier Patru (1604-1681), académicien, célèbre avocat & auteur de Remarques fur la langue françaife. — Huot & Le Mazier étaient deux avocats fort médiocres qui avaient beaucoup d'affaires.

— *Pé-Fournier.* Celebre Procureur : il s'appelloit Pierre Fournier : mais les gens de Palais, pour abreger, l'appelloient Pé-Fournier (1713).

— *Arnauld... devenir Huguenot.* Antoine Arnauld (1612-1694), docteur de Sorbonne, auteur de plufieurs ouvrages contre les Calviniftes.

— *Saint-Sorlin Janfenifte.* Jean Defmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), académicien, auteur de la comédie

des Visionnaires, qui en 1663 écrivit contre Port-Royal & les Janséniſtes.

P. 35. *Saint-Pavin bigot.* Sanguin de Saint-Pavin (1592-1670), poëte fameux par ſon athéiſme & ſon libertinage. Ses poéſies les plus remarquables ſe trouvent t. IV de « Recueil des plus belles Pieces de Poëtes françois, tant anciens que modernes, Depuis Villon juſqu'à M. de Benſerade. Paris, M DC XCII, 5 vol. in-8° ».

— Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main:
Où l'Argent ſeul tient lieu d'eſprit & de nobleſſe:
Où la Vertu ſe peze au poids de la Richeſſe:
Où l'on emporte à peine, à ſuivre les neuf Sœurs,
Un laurier chimerique & de maigres honneurs (1668).

SATIRE II.

P. 37. Cette ſatire fut compoſée en 1664, après la ſeptième.

— *L'Abbé de Pure.* Michel de Pure, mort en 1680, traducteur de Quintilien & auteur de pluſieurs pièces de théâtre. Boileau avait d'abord mis le nom de Ménage.

P. 38. *Quinaut.* Philippe Quinault (1636-1688), auteur dramatique, membre de l'Académie françaiſe.

— *Je ferois comme un autre...* C'eſt-à-dire comme Ménage, auteur de « Chriſtine, Eglogue de Mr Menage. Paris, M. DC. LIV, in-fol. », où ſe trouvent les expreſſions citées plus loin.

P. 39. *Pelletier.* Poëte de dernier ordre, qui faiſoit tous les jours un Sonnet (1713). — Voir la note de la p. 15.

— *Scuderi.* C'eſt le fameux Scuderi, Auteur de beau-

de Romans, & frere de la fameufe Mademoifelle de
eri (1713). — Georges de Scudéri (1601-1667), aca-
cien, qui a auffi compofé plufieurs pièces de théâtre
poëme d'Alaric.

SATIRE III.

41. Cette Satire date de 1665.

A. Cette lettre, placée avant le premier vers,
ue l'auditeur, celui qui interroge; & la lettre *P* qui
ède le 14e vers, défigne le poëte.

A l'afpeEt d'un arreft. Le Roi en ce temps-là avoit
rimé un quartier des Rentiers (1713).

42. *Boucingo*. Illuftre Marchand de vin (1713).

Le Commandeur. Jacques de Souvré, commandeur
Saint-Jean de Latran, puis grand prieur de France,
était renommé pour fon amour de la bonne chère.

Villandry. Homme de qualité, qui alloit frequem-
t dîner chez le Commandeur de Souvré (1713).

Moliere avec Tartuffe y doit joüer fon rôle. Cette
édie, dont les trois premiers actes furent joués à la
· en mai 1664, ne put pas être repréfentée en public
t le 5 août 1667.

Lambert. Michel Lambert (1610-1696), muficien
igué, dont la fille époufa J.-B. Lulli.

Cyrus. Roman de dix tomes de Mademoifelle de
eri (1713). — « Artamene ou le grand Cyrvs. Pa-
1650-1653, 10 vol. in-8° .»

43. *Aux fermons de Caffaigne, ou de l'Abbé Cotin*.
ues Caffagne (1636-1679), académicien, prédicateur,

poëte & traducteur. — L'abbé Charles Cotin (1604-1682), de l'Académie françaiſe, que Molière a dépeint ſous le nom de Triſſotin, auteur du « Sonnet à la Princeſſe Uranie, Sur ſa Fievre » & de l'Epigramme « Sur un Caroſſe de Couleur amarante... » dont il eſt queſtion dans « Les Femmes ſçavantes ».

P. 43. *Mignot.* Jacques Mignot, pâtiſſier, rue de la Harpe, en face la rue Percée, qui, n'ayant pas réuſſi dans le procès qu'il voulait intenter à Boileau au ſujet de cette ſatire, ſe vengea en faiſant imprimer une ſatire de Cotin dont il enveloppait ſes biſcuits.

— *D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage.* Deux fameux vins du terroir d'Orleans (1713).

— *Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage.* Fameux Marchand de vin, logé à la pomme de Pin (1713). — Il en eſt déjà queſtion dans Rabelais & dans Regnier. — Le vin de l'Hermitage eſt un excellent cru des bords du Rhône, près la ville de Thain, vis-à-vis de Tournon.

P. 44. *Ordre des Coſteaux.* Les trois grands ſeigneurs dont il eſt parlé dans la note de Boileau, étaient le commandeur de Souvré, le duc de Mortemart & le marquis de Silleri.

P. 45. *Clapiers.* Nom donné aux lapins domeſtiques.

— *Pelletier.* Voir la note de la p. 15.

— *Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre.* Alluſion à « Dom Juan, ou le Feſtin de Pierre, comédie. Par I. B. P. de Moliere. Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Février 1665. ſur le Théâtre de la Salle du Palais Royal ».

P. 46. *Luy ſervoient de Maſſiers.* Le Recteur quand il va en proceſſion, eſt toûjours accompagné de deux Maſſiers (1713).

P. 46. *A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.* L'Angleterre & la Hollande eſtoient alors en guerre, & le Roi avoit envoyé des ſecours aux Hollandois (1713).

P. 47. *Theophile.* Voir la note de la p. 3.

— *Ronſard.* Pierre de Ronſard (1524-1585), poëte français.

— *La Serre.* Eſcrivain celebre pour ſon galimathias (1713). — Jean Puget de la Serre (1600-1665), auteur de très-nombreux ouvrages en proſe & en vers.

— *La Pucelle.* « La Pvcelle ou La France delivrée Poëme heroïque. Par M. Chapelain. Paris, M. DC. LVI, in-fol. »

— *Et je ne ſçay pourquoy je baaille en la liſant.* Mme de Longueville, après une lecture de la Pucelle, faite par Chapelain lui-même, s'écria : « Oui, cela eſt parfaitement beau, mais il eſt bien ennuyeux. »

— *Le Païs.* Eſcrivain eſtimé chez les Provinciaux à cauſe d'un Livre qu'il a fait, intitulé, *Amitiez, Amours, & Amburettes* (1713). — René le Pays, ſieur du Pleſſis-Villeneuve (1636-1690), directeur général des gabelles de Dauphiné & de Provence, qui, dans ſes écrits, cherchait à imiter le ſtyle de Boileau.

— *Je ne ſçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre.* « Alexandre le Grand, » tragédie de Racine dont la première repréſentation eut lieu au Palais-Royal, le 4 décembre 1665.

— *Les Heros chez Quinaut.* Alluſion aux ſcènes VI & VII de l'acte II de « Stratonice Tragi-Comedie. Imprimé à Roven, & ſe vend à Paris, M. DC. LX, in-12 ».

— *Dans certaine ſatire.* Il s'agit de la Satire II adreſſée à Molière.

— *Avez-vous vû l'Aſtrate?* « Aſtrate, Roy de Tyr. Tra-

gedie. Par M. Quinault. Paris, M. DCCIV, in-12 », dont la première repréſentation avait eu lieu au commencement de l'année 1665.

P. 47. *L'Anneau Royal.* C'eſt un des incidents de l'Aſtrate ; il fait le ſujet des ſcènes III-IV de l'acte III.

P. 49. *Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie.* Les vins de la province de Brie étaient déjà, à cette époque, célèbres par leur mauvaiſe qualite.

SATIRE IV.

P. 50. Cette Satire a été faite en 1664, immédiatement après la Satire II.

— *Le Vayer.* L'abbé Lamothe le Vayer, traducteur de Florus, fils unique du Conſeiller d'État, précepteur de Monſieur, frère du roi, qui mourut en ſeptembre 1664 à l'âge de trente-cinq ans ; c'eſt à l'occaſion de cette mort que Molière compoſa un remarquable ſonnet. (Voir notre édition de Molière, VIII, p. 319 ; & « Le Livre des Sonnets », ſonnet 38.)

— *Petites-Maiſons.* C'était une maiſon pour les fous, ſituée rue de Sèvres, au coin de la rue de la Chaiſe, où l'on a établi plus tard l'hoſpice des Petits-Ménages.

P. 51. *Deſnaud & l'antimoine...* Dans l'édition de 1685, il y a *Guenaud* & l'antimoine. Guenaud était le médecin du prince de Condé & de la reine, grand partiſan de l'antimoine, que Molière a peint ſous le nom de Macroton dans « L'Amovr Medecin ».

— *La Neveu.* Infâme Débordée connuë de tout le monde (1713).

— *Ne different entre Eux que du plus ou du moins.*

éditions in-4° & in-12 publiées en 1701 portent *plus* & *du moins*, mais nous avons cru devoir suivre eçon donnée par les autres éditions.

'. 52. *A grossir un trésor qui ne luy sert de rien.* Après vers, il y avoit, dans l'éd. de 1668, les treize vers sui-.ts, qui ont été supprimés dans l'éd. de 1674 :

Dites-moi, pauvre Esprit, ame basse & venale,
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triste estat où le Ciel l'a reduit,
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit?
Vous riez : Sçavez-vous que c'est vostre peinture,
Et que c'est vous par là que la Fable figure?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en servir,
Vous brûlez d'une soif, qu'on ne peut assouvir :
Vous nagez dans les biens : mais vostre ame alterée,
Se fait de sa richesse une chose sacrée;
Et tous ces vains tresors que vous allez cacher,
Sont pour vous un depost où vous n'osez toucher.
Quoi donc, de vostre argent ignorez-vous l'usage?

— *Fredoc.* C'était le directeur d'une académie de jeu la place du Palais-Royal.

P. 53. *Chapelain veut rimer...* Cet Auteur, avant que sa celle fust imprimée, passoit pour le premier Poëte du :le. L'impression gasta tout (1713). — Au lieu de Cha-ain, il y avait dans l'éd. de 1666 : *Ariste,* & dans celle 1668 : *Pucelain.*

— *Chez Ménage siflez.* On tenoit chez Ménage toutes semaines, une assemblée, où alloient beaucoup de tits esprits (1713).

—*Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses.* itique de plusieurs vers de Chapelain composés de ux grands mots qui forment presque seuls le vers tout tier.

P. 54. *Souvent, comme Joly, perd son temps à prescher.*

Illuſtre Predicateur, alors Curé de Saint Nicolas des Champs à Paris, & depuis Evêque d'Agen (1713).—Claude Joly (1610-1678), auteur d'un grand nombre de prônes fort eſtimés, dont pluſieurs ont été imprimés.

SATIRE V.

P. 55. Cette Satire ſur la véritable nobleſſe eſt de 1665.

— *Dangeau.* Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), de l'Académie françaiſe, gouverneur de Touraine.

P. 56. *La poſterité d'Alfane & de Bayard.* Alfane, cheval du Roi Gradaſſe dans l'Arioſte. Bayard, cheval des quatre Fils Aymon (1713).

P. 58. *Et tout ce que Segong dans ſon Mercure entaſſe.* Auteur qui a fait le Mercure Armorial (1713). — « Treſor heraldiqve, ov Mercvre Armorial. Où ſont demonſtrées toutes les choſes neceſſaires pour acquerir vne parfaite connoiſſance de l'Art de blazonner... Par Me Charles Segoing... Paris, M. DC. LVII. in-fol. »

— *Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.* Tous les Gentilſhommes conſiderables en ce temps-là avoient des Pages (1713).

P. 59. *Mandille.* Petite caſaque, qu'en ce temps-là portoient les Laquais (1713).

— *D'Hozier.* Auteur tres ſçavant dans les Genealogies (1713). — Pierre d'Hozier (1592-1660), généalogiſte de la maiſon du roi, juge général des armes & blaſons de France, auteur d'une Généalogie des principales familles de France, ouvrage manuſcrit qui ſe trouve à la Bibliothèque nationale.

SATIRE VI.

P. 60. Cette defcription des embarras de Paris faifait, comme nous l'avons dit plus haut, partie de la première Satire, dont Boileau la détacha pour en faire un tableau à part.

— *L'Abbé de Pure.* Ennuieux celebre (1713). — Voir la note de la p. 37.

P. 61. *Une croix de funefte prefage.* On faifoit pendre alors du toit de toutes les maifons, que l'on couvroit, une croix de lattes, pour avertir les Paffans de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une fimple latte (1713).

P. 62. *Au milieu de la paix font voir les barricades.* Allufion aux barricades de la Fronde en août 1468.

— *Guenaud.* C'eftoit le plus celebre Medecin de Paris, & qui alloit toûjours à cheval (1713). — Voir la note de la page 51.

P. 63. *Le Marché-neuf.* Ce marché fe trouvait entre le pont Saint-Michel & le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

— *Bien-toft quatre Bandits...* On voloit beaucoup en ce temps-là dans les ruës à Paris (1713).

— *Des maffacres ameux aille groffir l'Hiftoire.* Il y a une hiftoire intitulée, *Hiftoire des Larrons* (1713). — « Hiftoire generale des Larrons... Le tout recueilly des plus beaux Memoires de noftre temps, par le Sieur d'Aubrincourt, Gentilhomme Angevin... Paris, M. DC. XXIII, in-8° », qui, d'après Quérard, aurait été compofée par François de Calvi, dont les initiales fe trouvent dans les réimpreffions de 1631 à 1709.

P. 63. *Pourpoint.* Tout le monde en ce temps-là portoit des pourpoints (1713).

P. 64. *Païs de Cocagne.* Pays imaginaire où tout abonde, où l'on trouve tout à souhait. (Littré.)

— *Moi... qui n'ai ni feu ni lieu.* Lorsqu'il composa cette satire, Boileau demeurait chez son frère Jérôme, au cinquième étage de la cour du Palais, dans une espèce de guérite située au-dessus du grenier.

SATIRE VII.

P. 65. Cette Satire, qui a suivi la Satire I, est de la fin de 1663; c'est une imitation d'Horace, Sat. I, II.

P. 66. *La Pucelle.* Poëme heroïque de Chapelain, dont tous les vers semblent faits en dépit de Minerve (1713). Voir la note de la p. 47.

— *Sofal.* Boileau veut parler de Henri Sauval, mort en 1670, auteur de l'ouvrage suivant publié longtemps après sa mort : « Histoire & Recherches des antiquités de la Ville de Paris. Par Me Henri Sauval, Avocat au Parlement. Paris, MD. CC. XXIV, 3 vol. in-fol. »

— *Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,*
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville.

Poëtes décriés (1713). — Pierre Perrin, dit l'abbé Perrin, mort en 1680, qui, le 28 juin 1669, obtint le privilége de l'Opéra en France. — Pierre du Pelletier, objet d'une note à la p. 15. — Bonnecorse, poëte marseillais, mort en 1706. — Nicolas Pradon (1632-1698), auteur dramatique qui a composé une tragédie de Phèdre que quelques esprits envieux tentèrent d'opposer au chef-d'œuvre de Racine. — François Colletet, dont Boi-

leau avait parlé dans la Satire I; voir la note de la p. 33. — Titreville eſt un poëte fort obſcur dont on trouve les vers dans des Recueils du temps.

P. 67. *On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,*
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.

Le nom de Montreüil dominoit dans tous les fréquens Recueils de poëſies choiſies qu'on faiſoit alors (1713). — Mathieu Montreuil (1620-1691), poëte français dont les ouvrages ont été réunis ſous le titre de : « Les Œvvres de Monſievr de Montrevil. Paris, M. DC. LXVI, in-12 ».

SATIRE VIII.

P. 69. La Satire de l'Homme, compoſée en 1667, parut avec la Satire IX en 1668.

— *Monſieur M** Docteur de Sorbonne.* Claude Morel, doyen de la Faculté de théologie & chanoine théologal de Paris, mort en 1679.

— *De tous les Animaux...* Cette Satire eſt tout à fait dans le gouſt de Perſe, & marque un Philoſophe chagrin, qui ne peut plus ſouffrir les vices des Hommes (1713).

P. 70. *Au retour du Belier.* C'eſt-à-dire au retour du printemps, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du Bélier.

— *Au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi.* Buſſi dans ſon hiſtoire galante, raconte beaucoup de galanteries très-criminelles de Dames mariées de la Cour (1713). — Buſſy-Rabutin (1618-1693), académicien, auteur de : « Hiſtoire amoureuſe des Gaules. Liege, 1665, in-12 », & de : « Hiſ-

toire amoureuſe de France. Par Buſſy Rabutin, avec ſes Maximes d'amour. M. DC. LXVI, in-12 ».

P. 71. *Les Lions de Barca.* Barca ou Barquah, la Cyrénaïque des anciens, eſt une vaſte contrée des États barbareſques le long de la Méditerranée & dans l'État de Tripoli.

— *Goa.* Ville des Portugais dans les Indes Orientales (1713).

P. 72. *Galet.* Fameux joueur, dont il eſt fait mention dans Regnier (1713). — Voir Satire XIV, p. 134, éd. Courbet.

— *L'Angely.* Il en eſt parlé dans la première Satire (1713). — Voir la note de la p. 34.

— *Petites-Maiſons.* C'eſt un Hoſpital de Paris, où l'on enferme les Fous (1713). — Voir la note de la p. 50.

P. 73. *Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions...* Senaut, La Chambre, & Coëffeteau, ont tous trois fait chacun un Traité des Paſſions (1713). — Jean-François Senault (1599-1672), général de l'Oratoire, auteur de : « De l'Vſage des Paſſions. Par le R. P. I.-François Senavlt, Preſtre de l'Oratoire. Paris, M. DC XLI, in-4° ». — Marin Cureau de la Chambre (1594-1669), auteur de : « Les Charaćteres des paſſions. Par le Sr de la Chambre, conſeiller du Roy en ſes Conſeils & ſon premier Medecin ordinaire. Paris, M. DC. LXII, in-4° ». — Nicolas Coëffeteau (1574-1623), théologien & prédicateur, auteur de : « Tableav des Paſſions hvmaines, de levrs cavſes, & de levrs effets. Par R. P. en Diev F. N. Coeffeteav, Eueſque de Dardanie, conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, Suffragant & Adminiſtrateur general de l'Eueſché de Mets. Paris, M. DC. XX, in-8° ».

— *Hyrcanie.* Province de Perſe, ſur les bords de la Mer Caſpienne (1713).

P. 73. *Lions contre Lions, Parens contre Parens*. Parodie. Il y a dans le Cinna, *Romains contre Romains*, &c. (1713).

— *Droit d'aubeine*. C'eſt un droit qu'a le Roy de ſucceder aux biens des Etrangers qui meurent en France, & qui n'y ſont point naturaliſez (1713).

P. 74. *Rolet*. Voir la note de la p. 33.

— *Le congrés*. Cet uſage fut aboli ſur le Plaidoyer de Mr le Preſident de Lamoignon, alors Avocat General (1713).

— *Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?* L'Univerſité eſt compoſée de quatre Facultez, qui ſont les Arts, la Theologie, le Droit, & la Medecine. Les Docteurs portent dans les jours de ceremonie des Robes rouges fourrées d'hermine (1713).

P. 75. *Le Guidon des Finances*. Livre qui traite des Finances (1713). — « Le Guidon general des Finances, contenant la conſervation & l'interpretation des Droicts ſacrez & inalienables du Domaine du Roy & Coronne de France; avec l'Inſtruction du maniement de toutes ſes finances, tant ordinaires, qu'extraordinaires; par Jean Hennequin. Paris, M. D. LXXXV, in-8° », dont il a paru pluſieurs éditions annotées par Vincent Gelée & augmentées par Sébaſtien Hardy.

— *Et trompant de Colbert la prudence importune*. Alluſion aux meſures priſes par Colbert lorſqu'il devint contrôleur général des finances.

P. 76. *Laiſſe-là Saint Thomas s'accorder avec Scot*. Il s'agit ici des célèbres querelles ſcolaſtiques qui exiſtèrent entre les partiſans de ſaint Thomas & ceux de Jean Duns Scot.

P. 77. *Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie*. Il avoit écrit contre moy, & contre Moliere. Ce qui donna occaſion à Moliere de faire les *Femmes ſçavantes*, & d'y tour-

ner Cotin en ridicule (1713). — Voir auſſi la note de la p. 43.

P. 77. *Plus de douze attroupez craindre le nombre impair.* Bien des gens croyent que lorſqu'on ſe trouve treize à table, il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt; & qu'un Corbeau aperçeu dans l'air, preſage quelque choſe de ſiniſtre (1713).

P. 78. *Un hazard au Palais le conduit un Jeudi.* C'eſt le jour des grandes Audiences (1713).

SATIRE IX.

P. 80. Cette Satire eſt entierement dans le gouſt d'Horace, & d'un Homme qui ſe fait ſon procez à ſoi-meſme, pour le faire à tous les autres (1713). — Elle fut compoſée en 1667 & parut en 1668 avec la précédente.

— *Gautier.* Claude Gauthier, avocat du barreau de Paris, ſurnommé Gauthier la gueule, mort en 1666.

P. 81. *L'Abbé de Pure.* Voir la note de la p. 37.

— *Cotin.* Voir la note de la p. 43.

P. 82. *Aux Saumaiſes futurs.* Saumaiſe, celebre Commentateur (1713). — Claude Saumaiſe (1588-1653).

— *Neuf-Germain.* Auteur extravagant (1713). — Voir la note de la p. 27.

— *La Serre.* Auteur peu eſtimé (1713). — Voir la note de la p. 47.

— *Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.* Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut (1713).

P. 82. *Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard.* « Recveil novveav des Chanſons dv Savoyard par luy ſevl chantées dans Paris. Paris. M. DC. LXV, in-12 », qui a été réimprimé en 1862 par A. Percheron.

P. 83. *Le Jonas, le David, le Moïſe.* Ces trois Poëmes avoient eſté faits, le Jonas par Coras, le David par Les Fargues, & le Moïſe par S. Amant (1713). — « Ionas, ov Ninive penitente. Poëme Sacré. Paris, M. DC. LXIII, in-12 », dont la dédicace eſt ſignée : *De Coras.* — « David, Poeme heroïqve. Dedié à Monſeignevr le Chancelier. Par le Sievr Lesfargves. Paris, M. DC. LX, in-12. » — « Moyſe Savvé, Idyle heroïqve dv Sievr de Saint-Amant. A la Sereniſſime Reine de Pologne & de Svede. Paris, M. DC. LIII, in-4° ».

— ... *Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,*
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut.

Boileau avait déjà fait figurer quelques-uns de ces noms dans ſes ſatires précédentes; voir les notes des pp. 15, 33, 38 & 66. — Pierre Bardin (1596-1637), académicien. — Jean Heſnault, poëte mort en 1682, maître de madame Deſhoulières, connu ſurtout par le ſonnet irrégulier de l'*Avorton* & par ſa traduction en vers de l'Invocation à Vénus de Lucrèce.

— *Sans que le moindre edit...* On venait de faire un grand nombre d'édits de réformation & de ſuppreſſion.

P. 84. *Peut conduire un Heros au dixiéme volume.* Les Romans de Cyrus, de Clelie & de Pharamond ſont chacun de dix volumes (1713).

— *N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.* S. Pavin reprochoit à l'Auteur, qu'il n'étoit riche que des dépouïlles d'Horace, de Juvenal & de Regnier (1713).

— *Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.* Voir Satire III, v. 60.

P. 85. *Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere.* Suivant les

commentateurs, Boileau voulait désigner Pinette qui construisit à ses frais la maison de l'institution de l'Oratoire, rue d'Enfer.

P. 86. *Tous les jours à la Cour un Sot de qualité...* Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en ma presence (1713).

— *Et qui sçauroit sans moy que Cotin a prêché?* Allusion au vers 60 de la Sat. III, & au vers 130 de la Sat. IX.

— *Il a tort,* dira l'un, *Pourquoy faut-il qu'il nomme?* L'abbé de la Victoire avait dit à Boileau : « Chapelain est de mes amis; & je suis fâché que vous l'ayez nommé dans vos satires. Il est vray, que s'il m'en avoit cru, il n'auroit jamais fait de vers; la prose lui convenoit mieux. »

P. 87. *Balzac en fait l'éloge...* Dans les lettres de Balzac à Chapelain. Voir sur Chapelain la note de la p. 14.

— *Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits.* Chapelain avoit de divers endroits 8000. livres de pension (1713).

— *Que Bilaine l'étale au deuxième Pilier.* Libraire du Palais (1713). — Sa boutique était dans la grand'salle du Palais contre le deuxième pilier.

— *Envain contre le Cid un Ministre se ligue.* Voiez l'Histoire de l'Academie, par Pelisson (1713).

P. 88. *Liniere.* Pajot de Linières (1628-1704), poète surnommé l'Athée de Senlis, qui avait composé une épigramme contre la Pucelle de Chapelain.

— *Feüillet.* Fameux Predicateur, & Chanoine de S. Cloud (1713).

— *Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe.* Critique des Odes de Charles du Perrier.

P. 88. *Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux.* Allufion aux ftances amoureufes & aux élégies à Iris, compofées par Charles Perrault, de l'Académie françaife, & fon frère Pierre Perrault.

P. 89. *Lucile.* Poëte Latin, Satirique (1713).

— *Lelie.* Conful Romain (1713).

— *Quinaut eft un Virgile.* Voir Sat. II, 20.

— *Saufal... Perrin...* Auteurs médiocres (1713). Sur Pradon, Pelletier, Patru, Sauval & Perrin, voir les notes des pp. 15, 35 & 66.

— *Ablancourt.* Perrot d'Ablancourt (1606-1664), de l'Académie françaife, traducteur de Lucien, de Xénophon, de Tacite, &c.

P. 90. *Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.* Cotin, dans un de fes Ecrits, m'accufoit d'eftre criminel de leze-majefté divine & humaine (1713).

SATIRE X.

P. 91. La Satire X contre les femmes parut pour la première fois dans l'édition des Œuvres publiée en 1694.

— *Inftrument authentique.* Inftrument : en ftile de pratique, veut dire toutes fortes de Contracts (1713).

P. 95. *Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays.* Phryné, courtifanne d'Athenes. Laïs, courtifanne de Corinthe (1713).

— *Il en eft jufqu'à Trois.* Cecy eft dit figurément (1713).

P. 96. *Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves.* Les Contes de la Reine de Navarre, &c. (1713).

P. 96. *A ce commun filet les Railleurs mêmes pris.* Allufion à La Fontaine que fes railleries fur la galanterie & l'infidélité des femmes n'empêchèrent pas de fe marier.

P. 97. *Ces Hiftoires de morts lamentables, tragiques.* Blandin & Du Roffet ont compofé ces Hiftoires (1713). — « Hiftoires tragiqves de Noftre Temps. Ov font defcrites les morts funeftes, déplorables & defaftreufes de plufieurs perfonnes... Compofées par François de Roffet... », dont il a paru plufieurs éditions de 1619 à 1721.

P. 98. *Defmâres.* Le père Touffaint Defmare, prêtre de l'Oratoire, l'un des docteurs députés à Rome en 1653 au fujet du livre de Janfénius.

— *Saint-Roch.* Paroiffe de Paris (1713).

— *Dans Port-Royal inftruite.* Il exiftait à Port-Royal un monaftère de religieufes où étaient élevées les jeunes filles nobles; elles furent difperfées en 1709, fous prétexte de janfénifme, & leur maifon fut détruite en 1710.

— *Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au feul Dieu fuprême.* Maximes fort ordinaires dans les Opera de Quinault (1713).

— *Lully.* Jean-Baptifte Lulli (1633-1687), célèbre compofiteur d'origine italienne.

P. 99. *Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide.* Voyez les Opera de Quinault, intitulez, *Roland* & *Armide* (1713).

— *Recevant fes Amans fous le doux nom d'Amis.* Roman de Clelie, & autres Romans du même Auteur (1713). — « Clelie, Hiftoire Romaine. Dediée à Mademoifelle de Longveville. Par Mr de Scvdery... Paris, M. DC. LX-M. DC. LXI, 10 vol. in-8°. »

— *Le fleuve de Tendre.* Dans la Clélie, il y avait une carte allégorique du pays de Tendre où l'on trouvait

les rivières de l'Eftime, de la Reconnaiffance & de l'Inclination, les villes de Tendre fur Eftime, Tendre fur Reconnaiffance, Tendre fur Inclination, & le village de Petits-foins.

P. 99. *Cadet.* Gentilhomme qui fervait comme foldat & bientôt après comme bas-officier, pour apprendre le métier. (Littré.)

— *La Cornu.* Une infame, dont le nom étoit alors connu de tout le monde (1713).

— *De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine.* Allufion à la Phèdre de Racine.

— *Meffaline.* Impératrice romaine, femme de l'empereur Claude, fameufe par fes débauches.

P. 101. *Un pique.* Terme du jeu de Piquet (1713).

— *Un fonnés.* Terme du jeu de Trictrac (1713).

— *Baffette.* Jeu de cartes affez femblable au lanfquenet. (Littré.)

— *Un gâno.* Terme du jeu d'Ombre (1713).

— *La Befte.* Jeu de cartes qui fe joue à quatre ou à cinq, en donnant cinq cartes à chacun, après avoir ôté du jeu les petites cartes. (Littré.)

P. 102. *Comme ce Magiftrat de hideufe memoire.* Le Lieutenant Criminel Tardieu (1713).

P. 104. ... *Ce que la Femme aux Voifins excroquoit.* C'eft Marie Ferrier, femme du lieutenant criminel Tardieu, à laquelle Racine fait allufion dans les Plaideurs.

— *Un vieux mafque pelé.* La plufpart des Femmes portoient alors un mafque de velours noir, lorfqu'elles fortoient (1713).

P. 105. *Des voleurs...* Le lieutenant criminel & fa femme furent affaffinés chez eux le 24 août 1665.

P. 105. *Bourdaloué.* Celebre Jesuite (1713). — Louis Bourdaloue (1632-1704), illustre prédicateur, dont les œuvres imprimées forment 17 vol. in-8°.

— *Richelet.* Auteur qui a donné un Dictionnaire François (1713). — Pierre-César Richelet (1631-1698), avocat au Parlement de Paris, auteur de : « Dictionnaire françois, contenant les mots & les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise... Par P. Richelet. Geneve, M. DC. LXXX, in-4° ».

— *Saint Cyr.* Celebre Maison prés de Versailles, où on éleve un grand nombre de jeunes Demoiselles (1713).

P. 106. *Fontange.* C'est un nœud de ruban, que les Femmes mettent sur le devant de la tête pour attacher leur coëffure (1713).

— *Alecto.* Une des Furies, peinte dans l'Eneïde, liv. VII (1713).

— *Ces douces Ménades.* Bacchantes (1713).

P. 107. *Courtois & Denyau.* Medecins de Paris (1713). — Paul Courtois (1618-1688), professeur de médecine au Collége de France. — Alexandre-Michel Denyau, mort en 1714, professeur de médecine au Collége de France.

— *Fagon.* Premier Medecin du Roy (1713). — Gui-Crescent Fagon (1638-1718).

— *Roberval & Sauveur.* Illustres Mathematiciens (1713). — Gilles Personne, sieur de Roberval (1602-1675), géomètre & professeur royal de mathématiques, membre de l'Académie des sciences. — Joseph Sauveur (1653-1716), qui fut aussi du Collége royal & de l'Académie des sciences.

P. 108. *Cassini.* Fameux Astronome (1713). — Jean-Dominique Cassini (1625-1712).

— *Astrolabe.* Instrument autrefois employé pour

mefurer la hauteur des aftres au-deffus de l'horizon. (Littré.)

P. 108. *Dalancé.* Chez qui on faifoit beaucoup d'experiences de Phyfique (1713).—Auteur de : « Traités des Barométres, thermométres, & noteométres ou hygrométres. Par M. D***. Amfterdam, 1688, in-12 ».

— *Du Vernay.* Medecin du Roy, connu pour eftre tres-fçavant dans l'Anatomie (1713). — Jofeph Guichard Du Verney (1648-1730), membre de l'Académie des fciences.

— *Que d'un coup de fon art Moliere a diffamez.* Voiez la Comedie des Precieufes (1713). Les Precievfes Ridicvles, dont la première repréfentation avait eu lieu le 18 novembre 1659.

— *Perrin.* Voir la note de la p. 66.

— *Coras.* Jacques de Coras (1630-1677), auteur des poëmes de David, Jofué, Samfon, Jonas, &c.

— *Pradon.* Voir la note de la p. 66.

— *Cotin.* Voir la note de la p. 43.

— *Chappelain.* Voir la note de la p. 14.

— *Et pour faire goûter fon Livre à l'Univers,*
Croit qu'il faudroit en profe y mettre tous les Vers.

Au lieu de ces deux vers, il y avait dans la première édition de 1694, les quatorze vers fuivants, que Boileau fupprima après fa réconciliation avec Perrault :

Et croit qu'on pourra mefme enfin le lire un jour,
Quand la langue vieillie ayant changé de tour,
On ne fentira plus la barbare ftructure
De fes expreffions mifes à la torture;
S'étonne cependant, d'où vient que chez Coignard
Le Saint Paulin écrit avec un fi grand art,
Et d'une plume douce, aifée, & naturelle,
Pourit vingt fois encor moins leu que la Pucelle.

Elle en accuse alors nostre Siecle infecté
Du pedantesque goust qu'ont pour l'Antiquité
Magistrats, Princes, Ducs, & mesme Fils de France,
Qui lisent sans rougir & Virgile & Terence;
*Et toûjours pour P** pleins d'un dégoust malin,*
Ne sçavent pas s'il est au monde un Saint Paulin.

Le Saint-Paulin eſt un poëme de Perrault, qui ſe vendait chez Coignard.

P. 109. *D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.* George Dantrague, après s'être enrichi dans la recette générale des Aides de Paris, voulant s'ennoblir pour épouſer une demoiſelle de condition, acheta une charge de ſecrétaire du roi.

— *D'Hozier.* Voir la note de la p. 59.

— *L'aſſiſtance au ſceau.* C'était un des priviléges des ſecrétaires du roi.

P. 110. *J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu.* Madame de Maintenon.

P. 111. *Les Buſſis, les Brantômes.* Voir la note de la p. 70. — Pierre Bourdeille de Brantôme (1527-1614), auteur de : « Memoires de Meſſire Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantome, contenans les Vies des Dames Galantes de ſon temps. Leyde, M. DC. LXVI, 2 vol. in-12 ».

— *Rodriguez.* Alphonſe Rodriguez (1528-1616), jéſuite eſpagnol, auteur de : « Exercicios de Perfeccion y virtudes Chriſtianas... » dont il a paru trois traductions françaiſes (1667-1675) par Moreri, par Binet & par Regnier des Marais.

P. 112. *Et le premier Citron à Roüen fut confit.* Les plus exquis citrons confits ſe font à Roüen (1713).

P. 114. *Un charmant Quietiſme.* C'était la doctrine de Molinos dont il eſt queſtion dans la note ſuivante.

P. 114. *Vray Molinozisme.* Syftème myftique, qui faifait nfifter toute la vertu dans l'anéantiffement abfolu de volonté & dans un abandon complet à la grâce vine. (Littré.) — Cette doctrine, introduite par Miguel olinos, fut condamnée à Rome en 1687.

— *Et Theophraste mesme aidé de la Bruyere.* La Bruyere :raduit les Caracteres de Theophrafte; & a fait ceux de n fiecle (1713).

P. 115. *Une Capanée.* Capanée étoit un des fept hefs de l'Armée qui mit le fiege devant Thebes. Les ɔëtes ont dit que Jupiter le foudroya, à caufe de fon npiété (1713).

— *Du ton de Des-Barreaux.* On dit qu'il fe convertit 'ant-que de mourir (1713). — Jacques de Vallée, fei- ıeur des Barreaux (1602-1673), auteur d'un fonnet refté ːlèbre. Voir « Le Livre des Sonnets. Paris, Lemerre, 174 », fonnet 39.

— *Qui... se fait Cabaretiere.* Il y a des Femmes qui ɔnnent à fouper aux Joüeurs, de peur de ne les plus :voir, s'ils fortoient de leur maifon (1713).

P. 116. *Phalaris.* Tyran en Sicile tres-cruel (1713).

P. 117. *C'est le procez qu'elle aime.* Allufion à la Com- ffe de Criffé, plaideufe acharnée, qui a fervi de modèle Racine pour fa comteffe de Pimbêche dans les laideurs.

SATIRE XI.

P. 118. La fatire fur le vrai & le faux honneur fut ɪmpofée en 1698, à l'occafion d'un procès intenté à illes Boileau par le Commis à la recherche des ufur- ɪteurs du titre de nobleffe.

— *Valincour.* J.-B.-H. Du Trouffet de Valincour (1653-

1730), hiſtoriographe du roi, conſeiller du roi, ſecrétaire général de la marine, qui fut le ſucceſſeur de Racine à l'Académie françaiſe.

P. 118. *Aux yeux leur portant la lanterne.* Alluſion au mot de Diogene le Cynique, qui portoit une lanterne en plein jour, & qui diſoit qu'il cherchoit un homme (1713).

P. 120. *Le Paſtôle.* Fleuve de Lydie, où l'on trouve de l'or ainſi que dans pluſieurs autres Fleuves (1713).

—*Saint Evremond.* S. Evremond a fait une Diſſertation, dans laquelle il donne la preference à Petrône ſur Seneque (1713). — Charles-Marguerite de Saint-Évremond (1613-1703), dont les œuvres parurent à Londres en 1705, en 3 vol. in-4°.

— *Un injuſte Guerrier.* Alexandre (1713).

P. 121. *La Reynie.* Célebre Lieutenant General de Police à Paris (1713).—Gabriel-Nicolas La Reynie (1625-1709).

— *Caumartin.* Urbain-François-Louis le Fèvre de Caumartin, conſeiller d'État & intendant des finances.

— *Bignon.* Jérôme Bignon (1589-1656), célèbre magiſtrat, qui, après avoir été avocat général au Parlement de Paris, devint garde de la Bibliothèque du roi.

— *D'Agueſſeau.* Henri-François d'Agueſſeau (1668-1751), chancelier de France.

P. 122. Le mot Évangile était alors des deux genres.

— *Molinos.* Voir la note de la p. 114.

P. 123. *Oſtraciſme.* Loi, par laquelle les Athéniens avoient droit de releguer tel de leurs Citoiens qu'ils vouloient (1713).

— *Ni ne s'appelloit point alors un* ****. Il s'agit ici du janſéniſme.

P. 124. *Meurs ou Tuë.* Vers du Cid, I, v.

— *Tanaïs.* Le Tanaïs eſt un Fleuve du païs des cythes (1713).

SATIRE XII.

P. 129. Cette Satire, que nous donnons comme appen-ice aux Satires de l'édition de 1701, ne fut pas publiée u vivant de l'auteur & ne figure pas dans l'édition oſthume de 1713. On en fit, après la mort de Boileau, n 1711, trois éditions qui ne portent ni lieu d'impreſſion i nom d'imprimeur.

P. 131. *Dernière Edition.* Celle de 1701 que nous eproduiſons.

P. 140. *Benſerade.* Voir la note de la p. 3.

— *Collets montez.* Collet que portaient les femmes; il tait ſoutenu par des cartes, de l'empois & du fil de er. (Littré.)

— *Vertugadins.* Gros & large bourrelet que les femmes vaient coutume de porter au-deſſous de leur corps de obe. (Littré.)

P. 145. *Arrienne.* La doctrine d'Arius combattait l'unité & la conſubſtantialité des trois perſonnes de la Trinité, ainſi que la divinité de Jéſus-Chriſt; elle fut officiellement protégée par les empereurs Conſtantin & Conſtance.

— *D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté.* Les Ariens, niant la conſubſtantialité du Verbe, ajoutaient la diphthongue ει au mot ὁμοούσιος (conſubſtantiel) adopté par les orthodoxes, & prétendaient que le Fils était

ὁμοιούσιος τῷ πατρὶ, c'eſt-à-dire de ſubſtance ſemblable à celle du Père & non pas de même ſubſtance.

P. 145. *Arius.* Fameux héréſiarque (270-336), fondateur de la doctrine arienne.

— *Valentin.* Héréſiarque égyptien du IIe ſiècle, qui fonda, vers l'an 140, la ſecte des Gnoſtiques qui mêlaient les doctrines orientales & les idées chrétiennes.

— *Pélage.* Héréſiarque du ve ſiècle, qui prétendait que l'homme peut, par ſon ſeul arbitre, s'abſtenir du péché, & niait la néceſſité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts ſans baptême.

P. 146. *Mercure Galant.* Journal fondé en 1672 par Donneau de Viſé, qui, en 1724, prit le titre de « Mercure de France », & forme, de 1672 à 1820, 1772 vol. in-12 & in-8°.

P. 147. *Au ſignal tout à coup donné pour le carnage.* Le maſſacre des proteſtants en 1572, le jour de la Saint-Barthélemy.

P. 148. *Pouvoit, ſans aimer Dieu ni même la vertu.* Dans ce vers & les ſuivants, Boileau fait alluſion aux doctrines émiſes par les Jéſuites, dont parle Paſcal dans les « Lettres eſcrites à un Provincial par un de ſes amis ».

P. 149. *Pape illuſtre.* Le pape Innocent XI qui condamna les propoſitions des Caſuiſtes.

— *Wendrock.* Pſeudonyme ſous lequel Nicole a publié en 1658 une traduction latine des Lettres provinciales.

— *Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez.* Les cinq propoſitions hérétiques qui ſuivant les Jéſuites ſe trouvaient dans l'ouvrage ſuivant : « Cornelii Ianſenii epiſcopi iprenſis Avgvſtinvs... Lovanii, M. DC. XL, in-folio ».

P. 150. *Trevoux*. Les Jésuites avaient, en 1701, commencé à Trévoux la publication d'un journal littéraire enſuel ſous le titre de : « Memoires pour ſervir à iiſtoire des ſciences & des arts. Recueillis par l'ordre : S. A. S. Monſeigneur le Prince ſouverain de Dombes. révoux & Paris... » qui parut juſqu'en 1767 & forme 18 parties en 265 vol. in-12.

EPISTRE I.

P. 153. Boileau avait trente-deux ans quand il comſa cette Épître, en 1668.

— Ce n'eſt pas *que ma main*, comme *une* autre à ton char,
Grand Roi, ne pûſt lier Alexandre & Ceſar;
Ne pûſt, ſans ſe peiner, dans quelque Ode inſipide
T'exalter aux dépens & de Mars & d'Alcide (1674).

P. 154. *Cotin*. Voir la note de la p. 43.

— *La Pucelle*. Voir la note de la p. 47.

— *Pris Memphis & Byſance*. Ce vers & les trois ſuints contiennent des alluſions à des poéſies de Malherbe de ſes imitateurs.

— *Francœur*. Claude Julienne dit Francœur était icier rue Saint-Honoré, devant la croix du Trahoir.

— *Conrart*. Valentin Conrart (1603-1675), ſecrétaire roi, membre de l'Académie françaiſe, qui n'a jamais n fait imprimer.

P. 155. *N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle, & de Bruxelle*. ndant la campagne de Flandre en 1667.

— *Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident*. Plutarque ns la vie de Pyrrhus (1713).

P. 156. *Fanges Mæotides.* Le Palus Méotide, aujourd'huí la mer d'Azov, entre l'Europe & l'Afie.

P. 157. *Le Cours ne fut pas long d'un empire fi doux.* Titus ne régna que deux ans & deux mois.

— *Et chercher dans la paix...* La Paix de 1668 (1713).

— *Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.* Le Roi venoit de conquerir la Franche-Comté en plein hyver (1713).

— *Je peindray les plaifirs en foule renaiffans.* Il s'agit ici des fêtes données fous le nom de « Les Plaifirs de l'Ifle enchantée. Covrfe de bagve, collation ornée de machines... Et autres Feftes galantes & magnifiques; faites par le Roy à Verfailles, le 7. May 1664. Et continuées plufieurs autres Iours ». Voir notre édition de Molière, III, 155-273.

— *Les Oppreffeurs du peuple à leur tour gemiffans.* Allufion à l'établiffement de la Chambre de juftice par l'édit fuivant : « Ediƈ du Roy, portant creation & eftabliffement d'vne Chambre de Iuftice, pour la recherche des abus & maluerfations commifes dans les Finances de fa Majefté, depuis l'année 1635 (18 novembre 1661). Verifié en Parlement, Chambre des Comptes & Cour des Aydes; & Regiftré en ladite Chambre de Iuftice le 3. decembre 1661, jour de fon eftabliffement. Paris, M.DC.LXI, in-4° de 12 pp. »

— *Au fort de la famine.* Ce fut en 1663 (1713).

— *La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez.* Plufieurs Edits donnez pour réformer le luxe (1713).

— *Du débris des Traitans Ton épargne groffie.* La Chambre de Juftice (1713). — Voir l'avant-dernière note.

— *Des fubfides affreux la rigueur adoucie.* Les Tailles furent diminuées de 4. millions (1713). — Allufion à

'arrêt suivant : « Arrest dv Conseil d'Estat, portant dé-
:harge de trois millions de liures sur les Tailles & autres
Reglemens pour le soulagement du Peuple. Du 2. Avril
1661. Paris, M. DC. LXI, in-4° de 7 pp. »

P. 158. *Le Soldat dans la paix sage & laborieux.* Les Soldats emploiez aux Travaux publics (1713).

— *Nos Artisans grossiers rendus industrieux.* Establissement en France des Manufactures (1713).

— *Nos voisins frustret de ces tributs serviles.* Création de la manufacture des points de France.

— *Que payoit à leur art le luxe de nos villes.* Dans l'édition de 1674, ce vers était suivi des 4 vers suivants :

O que j'aime à les voir, de ta gloire troublés,
Se priver follement du secours de nos blés!
Tandis que nos vaisseaux par tout maistres des ondes,
Vont enlever pour nous les trésors des deux Mondes.

— *J'entends déja frémir les deux mers étonnées.* Le Canal de Languedoc (1713).

— *Tes nouvelles lois.* L'Ordonnance de 1667 (1713). — Cette Ordonnance, nommée l'Ordonnance civile ou le Code civil, a paru sous le titre suivant : « Ordonnance de Louis XIV. Roy de France & de Navarre. Donnée à Saint Germain en Laye au mois d'Avril 1667. Paris, M. DC. LXVII, in-4° ».

— *Que de sçavans Plaideurs desormais inutiles!* Cette épître, dans la première édition (1670), se terminait par les vers suivants :

Muse, abbaisse ta voix : je veux les consoler,
Et d'un conte en passant il faut les regaler.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huistre.
Tous deux la contestoient : lors que dans leur chemin,
La Iustice passa la balance à la main.

Devant elle auſſi-toſt, ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Iuſtice pezant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux:
Et par ce bel arreſt terminant la bataille;
Tenés, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais.
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu : Vivés en paix.
Mais quoi! j'entends déjà quelque auſtere Critique
Qui trouve en cét endroit la Fable un peu comique.
Que veut-il? c'eſt ainſi qu'Horace dans ſes vers
Souvent délaſſe Auguſte en cent ſtiles divers,
Et, ſelon qu'au haſard ſon caprice l'entraîne,
Tantoſt perce les cieux, tantoſt raze la plaine.
Revenons toutefois : Mais par où revenir?
GRAND ROI, je m'apperçois qu'il eſt temps de finir.
C'eſt aſſés : il ſuffit, que ma plume fidelle
T'ayt fait voir en ces vers quelque eſſay de mon zele.
Envain, je pretendrois contenter un Lecteur
Qui redoute ſur tout le nom d'admirateur,
Et ſouvent pour raiſon, oppoſe à la ſcience
L'invincible dégouſt d'une injuſte Ignorance.
Preſt à juger de tout, comme un jeune Marquis,
Qui, plein d'un grand ſçavoir chés les Dames acquis,
Dedaignant le Public, que lui ſeul il attaque,
Va pleurer au Tartuffe, & rire à l'Andromaque.

P. 158. *Et qu'en foule Tes dons...* Le Roi en 1663, donna des penſions à beaucoup de Gens de Lettres de toute l'Europe (1713).

EPISTRE II.

P. 160. Boileau a compoſé, en 1669, cette Épître pour utiliſer la fable de l'huître & des plaideurs qui terminait

l'épître précédente & que le grand Condé lui avait conſeillé de ſupprimer. Voir l'avant-dernière note.

P. 160. *L'abbé Des Roches*. Jean-François-Armand Fumée, ſeigneur des Roches, mort en 1711 à l'âge de ſoixante-quinze ans.

— *Liniere*. Voir la note de la p. 88.

P. 161. *Auſanet*. Fameux Avocat au Parlement de Paris (1713). — Barthélemy Auzanet (1611-1693), nommé conſeiller d'État quelques années avant ſa mort.

— *Corbin ni le Mazier*. Deux autres Avocats (1713). — Jacques Corbin, mort en 1653, qui a laiſſé des plaidoyers, des poéſies & une traduction de la Bible. — Pour Le Mazier, voir la note de la p. 35.

— *Un jour, dit un Auteur*... La fable de l'huître & des plaideurs ſe trouvait d'abord dans l'Épître I, voir la note de la p. 158.

EPISTRE III.

P. 163. Cette Epître eſt de 1673.

— *Arnauld*. Voir la note de la p. 35.

— *Au travers des ſophiſmes de Claude*. Il eſtoit alors occupé à eſcrire contre le ſieur Claude, Miniſtre de Charenton (1713). — Jean Claude (1619-1687), célèbre miniſtre proteſtant, auteur de pluſieurs livres de controverſe.

— *Charenton*. Lieu prés de Paris, où ceux de la R. P. R. avoient un Temple (1713).

P. 164. *Hâtons-nous ; le Tems fuit, & nous traîne avec ſoy*. Perſe, Satire 5 (1713).

EPISTRE IV.

P. 167. L'Épître IV a été composée & publiée en 1672.

— *Voerden, Heusden, Doësbourg*, &c., &c. Ces localités & les suivantes ont été, pendant la campagne de Hollande, illustrées par les victoires des Français.

P. 168. *Mont Adulle.* Aujourd'hui le Saint-Gothard.

P. 171. *L'Esdiguiere.* François-Emmanuel de Blanchefort de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, comte de Saux, pair de France, gouverneur du Dauphiné, mort en 1681.

— *Vivonne.* Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart & de Vivonne, maréchal de France, mort en 1688.

— *Nantoüillet.* François du Prat, chevalier de Nantouillet, plus tard comte de Barbançon.

— *Coëslin.* Armand de Cambout, duc de Coislin, pair de France, mort en 1702.

— *Vendosme.* Louis-Joseph de Vendôme (1654-1712) arrière-petit-fils de Henri IV, qui fit ses premières armes contre la Hollande en 1672.

— *La Salle.* Louis de Caillebot, marquis de la Salle, sous-lieutenant des chevau-légers, qui devint ensuite maître de la garde-robe.

— *Beringhen.* Le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi, colonel du régiment Dauphin.

— *Nogent.* Arnauld de Bautru, comte de Nogent, capitaine des gardes de la porte, maréchal de camp, tué au passage du Rhin.

P. 171. *Dambre.* François Gelas de Voisins, marquis d'Ambres, colonel du régiment de Champagne, puis lieutenant général au gouvernement de la haute Guyenne, mort en 1721 à quatre-vingt-deux ans.

— *Cavois.* Louis d'Oger, marquis de Cavois, grand maréchal des logis de la maison du roi.

— *Grammont.* Le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont.

— *Enguien.* Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, fils du prince de Condé, mort en 1709.

— P. 172. *Wurts.* Commandant de l'Armée ennemie (1713).

EPISTRE V.

P. 174. La Ve Épître, qui parut en 1675, avait été composée l'année précédente.

— *Guilleragues.* Gabriel-Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues, secrétaire des commandements du prince de Conti, secrétaire de la Chambre & du Cabinet du roi, ambassadeur à Constantinople, mort en 1684.

P. 175. *Pinchesne.* Pinchesne estoit neveu de Voiture (1713). — Étienne-Martin de Pinchêne, contrôleur de la Maison du roi, auteur de plusieurs recueils de poésies publiés de 1670 à 1677.

— *Astrolabe.* Voir la note de la p. 108.

— *Faire un parallaxe.* Terme d'astronomie. Angle formé, au centre d'un astre, par deux lignes droites, dont l'une est menée de ce point à un observateur placé en un certain lieu, & l'autre à un observateur placé en un autre lieu. (Littré.)

P. 175. *Rohaut.* Fameux Cartefien (1713). Jacques Rohault (1620-1675), dont la Phyfique fut longtemps un livre claffique en France.

— *Bernier.* Celebre Voyageur, qui a compofé un Abregé de la Philofophie de Gaffendi (1713). —François Bernier, médecin & voyageur, mort en 1688.

P. 177. *Patru.* Voir la note de la p. 35.

— *Ce Sage infenfé.* Ariftipe fit cette action; & Diogene confeilla à Cratès, Philofophe Cynique, de faire la mefme chofe (1713).

P. 178. *Un revenu leger.* Boileau hérita de fon père, en 1657, de 12,000 écus, dont il plaça le tiers à fonds perdus fur l'Hôtel de ville de Lyon.

— *Fils, frere, oncle, coufin, beaufrere de Greffier.* Son frère Jérôme était, comme fon père, greffier du Confeil de la grand'chambre; Dongois, fon oncle, était greffier d'audience à la même chambre, & Sirmond, fon beau-frère, était greffier du confeil de cette chambre.

EPISTRE VI.

P. 180. Cette Épître fut compofée en 1677 après la VIIe.

— *Lamoignon.* Chreftien-François de Lamoignon, depuis Prefident à Mortier, fils de Guillaume de Lamoignon Premier Prefident du Parlement de Paris (1713). — Il naquit en 1644 & mourut en 1709.

P. 181. *Aux dogmes du Brouffain.* René Brulart, comte du Brouffin, célèbre par fa gourmandife.

P. 181. *Bergerat.* Ce traiteur demeurait rue des Bons-Enfants.

P. 182. *Un Coufin.* Baltazar Boileau, qui voulait obtenir le rembourfement de trois charges de payeur de rentes qui avaient été fupprimées.

— *Le Roy fe prit à rire.* Le duc de Montaufier décriant un jour devant Louis XIV les Satires de Boileau, le roi, dit-on, tourna le dos & fe mit à rire.

— *Contre vos derniers vers.* L'Épître VII à Racine, compofée avant la VIe.

— *Pradon a mis au jour un Livre contre vous.* Il s'agit ici de la préface que Pradon a mife en tête de fa Phèdre.

— *Un Caudebec.* Sorte de chapeau de laine qui fe fait à Caudebec en Normandie.

— *Avant-hier on vous affaffina.* Allufion à un bruit de ce genre qu'avait fait courir l'abbé Tallemant l'aîné & que Pradon propageait.

— *Un Ecrit fcandaleux fous voftre nom fe donne.* Un fonnet fatirique contre le duc de Nevers, que l'on attribuait à Boileau.

— *On me l'a dit dans le Palais Royal.* Allufion aux Nouvelliftes, qui s'affemblent dans le jardin de ce Palais (1713).

Douze ans font écoulez... La première édition des Satires avait paru en mars 1666.

P. 183. *Et dans Valencienne eft entré comme un foudre.* Cette ville fut prife d'affaut en moins d'une demi-heure, en mars 1677.

— *Que Cambray des François l'épouventable écueil.* Le 17 avril 1677, le roi s'était emparé de cette ville que,

ſous les règnes précédents, on avait pluſieurs fois aſſiégée inutilement.

P. 183. *Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite.* Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, avait été défait devant cette ville le 11 avril 1677.

— *Philippe Vainqueur.* La Bataille de Caſſel, gagnée par Monſieur Philippe de France, Frère Unique du Roi, en 1677 (1713).

P. 184. *Les ardeurs du Lion.* C'eſt-à-dire le mois de juillet, pendant lequel le ſoleil eſt dans le ſigne du Lion.

P. 185. *Bâville.* Maiſon de campagne de Monſieur de Lamoignon (1713).

EPISTRE VII.

P. 186. Cette Épître à Racine, à l'occaſion de la cabale ſuſcitée par ſa Phèdre, fut compoſée en 1677 avant la VIe.

-- *La Chanmeſlé.* Celebre Comedienne (1713). — Marie Deſmares, dite la Champmeſlé (1644-1698).

P. 187. *Avant qu'un peu de terre obtenu par priere.* Alluſion à la conduite de l'archevêque de Paris lors de la mort de Molière. Voir la notice en tête de notre édition des Œuvres de Molière.

— *Ses naiſſantes pieces.* L'École des femmes & la Critique.

— *Le Commandeur.* Le commandeur de Souvré.

— *Le Vicomte indigné.* Le comte de Brouſſin. Voir la note de la p. 181.

P. 187. *L'un deffenseur zelé des Bigots mis en jeu.* Allu-ion aux intrigues qui eurent lieu à l'occasion de Tartuffe.

— *La calomnie en main, quelquefois te poursuit.* Madame)eshoulières avait fait un sonnet contre la Phedre de lacine.

P. 189. *Perrin.* Il a traduit l'Eneïde, & a fait le pre-iier Opera qui ait paru en France (1713). — Voir la .ote de la p. 66.

— *L'Auteur du Jonas.* Coras, dont nous avons parlé ans la note de la p. 88.

— *De Senlis le Poëte idiot.* Liniere (1713). — Voir la ote de la p. 88.

— *Le sec Traducteur du François d'Amyot.* L'abbé 'allemant, auteur de la traduction suivante : « Les Vies es Hommes illvstres de Plvtarqve... Nouuellement tra-uites de Grec en François. Par M. l'Abbé Tallemant. aris, 1663-1665, 8 vol. in-12 ». — Jacques Amyot 1513-1593), évêque d'Auxerre, grand aumônier de rance, commandeur des ordres du roi, traducteur des :uvres de Plutarque & des romans grecs de Longus : d'Héliodore.

— *Enguien... Vivone.* Voir les notes de la p. 171.

— *La Rochefoucaut.* François VI, duc de La Roche-ucauld (1613-1680), gouverneur du Poitou, auteur :s « Reflexions ou Sentences & Maximes Morales », dont nq éditions ont été publiées du vivant de l'auteur 1665, 1666, 1671, 1675, 1678).

— *Marsillac.* François VII, duc de la Rochefoucauld, s du précédent (1634-1714), grand veneur de France grand maître de la garde-robe du roi, qui, du vivant : son père, s'appelait le prince de Marsillac.

— *Pompone.* Simon Arnauld, marquis de Pomponne

(1618-1699), ambassadeur en Suède, puis ministre d'État.

P. 189. *Montausier*. Charles de Sainte-Maur, duc de Montausier (1610-1690), pair de France, qui épousa la célèbre Julie d'Angennes, demoiselle de Rambouillet.

— *Brioché*. C'était le fils de Pierre Datelin, dit Brioché, montreur de marionnettes, qui mourut en 1671 à l'âge de cent cinq ans.

— *Pradon*. Voir la note de la p. 66.

EPISTRE VIII.

P. 190. Cette Épître, composée en 1675, parut en 1677.

P. 191. *Dinan & Limbourg... Bouchain & Condé*. Ces quatre villes furent prises en 1675.

— *Ces Rois nés valets*. Les derniers rois de la première race.

P. 192. *La Pharsale*. « La Pharsale de Lvcain, ov les gverres civiles de Cesar & de Pompée, en Vers François. Par Mr de Brebevf », dont la première édition a paru en 1655. Guillaume de Brebeuf (1618-1661) a aussi laissé des poésies diverses.

— *Songe à nous redonner des Poëmes Epiques*. Childebrand & Charlemagne, Poëmes qui n'ont point réussi (1713). — Voir sur ces deux poëmes les notes des pp. 196 & 199.

— *Perrin... Pradon*. Voir les notes de la p. 66.

P. 193. *Tullius*. Senateur Romain. Cesar l'exclut du Senat; mais il y rentra aprés sa mort (1713).

— *Il sçeut fléchir Glycere*. Voir Horace, Odes, I, 19.

— *Pinchesne*. Voir la note de la p. 175.

EPISTRE IX.

P. 194. Cette Épître, qui date de 1675, a été composée avant l'Épître VIII.

— *Seignelay*. Jean-Baptiste Colbert, Ministre & Secretaire d'Estat, mort en 1690, fils de Jean-Baptiste Colbert Ministre & Secretaire d'Estat (1713).

— *L'Ebre*. Riviere d'Espagne (1713).

— *Gange*. Riviere des Indes (1713).

— *La Serre*. Voir la note de la p. 47.

P. 195. *Monterey*. Gouverneur des Païs-Bas (1713).

— *Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé*. Le 5 janvier 1675, Turenne avait vaincu les Électeurs au combat de Turkeim.

— *Fils de Pelée ou d'Alcmene*. Achille; Hercule (1713).

P. 196. *C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand*. Sur le poëme de Jonas, voir la note de la p. 83. — Childebrand, frère de Charles Martel; est le héros d'un poëme de Carel de Sainte-Garde dont la première partie, dédiée au roi, a paru en 1667, sous le titre suivant : « Les Sarrazins chassez de France. Poëme heroïqve. Par le Sieur de Sainte Garde, Conseiller & Aumosnier ordinaire du roi. Paris, M. DC. LXVII, in-12 ».

— *Montre*. « La Montre. Par M. de Bonnecorse. Dediée à Monseigneur de Vivonne », dont la premiere édition parut en 1666.

— *Miroir d'amours*. « Le Miroir ou la Metamorphose d'Orante », p. 48 de « Recueil de divers ouvrages en prose & en vers. Par Monsieur Perrault de l'Academie Françoise ».

P. 196. *Amitiez, Amourettes.* Voir la note de la p. 47.

P. 197. *Ce Marquis estoit né doux...* Allusion, dit-on, au comte de Fiesque.

P. 199. *Et fust-il louche & borgne, est reputé Soleil.* Le surintendant des Finances Servien avait été traité de Soleil dans certaines épîtres dédicatoires, quoiqu'il fût borgne.

— *Condé.* Louïs de Bourbon, Prince de Condé, mort en 1686 (1713).

— *Dans Seneffe en feu.* Combat fameux de Monseigneur le Prince (1713).

— (En note). *Poëme de Charlemagne.* « Charlemagne, Poëme Heroïque. A Son Altesse Serenissime Monseignevr le Prince. Par Lovis Le Labovrevr, Bailly du Duché de Montmorency. Paris, M. DC. LXIV, in-8°. »

PRÉFACE DES EPISTRES X-XII.

P. 201. Cette Préface, qui a paru en 1698 avec les trois dernières Épîtres, avait été composée en 1697.

P. 204. *Jesuites tres-celebres.* Les pères La Chaise & Gaillard.

— *L'Evesque de Meaux.* Jacques Benigne Bossuet (1713).

— *Ce saint Archevesque.* Louïs Antoine de Noailles, Cardinal, Archevesque de Paris (1713).

EPISTRE X.

P. 206. Elle est de 1695.

— *Barbin.* Libraire du Palais (1713).

P. 207. *Sous mes faux cheveux blonds.* L'Auteur avoit pris la perruque (1713).

— *Onze lustres complets surchargés de trois ans.* C'est-à-dire 58 ans.

— *A Pynchesne, à Liniere, à Perrin comparé.* Voir les notes des pp. 175, 88 & 66.

P. 208. *Pradon.* Voir la note de la p. 66.

— *Vous soûtenir qu'un Lict ne peut estre effronté.* Terme de la dixiesme Satire (1713).

— *Que nommer la Luxure est une impureté.* Perrault avait reproché à Boileau d'avoir, dans la Satire X, parlé des *Heros à voix luxurieuse.*

— *Thierry.* Libraire de la rue Saint-Jacques, qui a édité les œuvres de Boileau en 1701.

— *Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve.* « Meditations sur les Evangiles des Dimanches, des Fétes, & des principales Octaves de toute l'année, du Caréme, & des quatre temps : sur plusieurs points importans de la Vie, & de la Doctrine de Iesus-Christ... composées en Latin par le R. P. Busée Iésuite, & augmentées depuis d'un grand nombre de Meditations... Traduction nouvelle (par Binet). Paris, M. DC. LXXXII, in-12 ». — « Meditations povr le temps des exercices qvi se font dans la retraite de hvict ov de dix iovrs sur le sujet de trente Veritez & Maximes fondamentales, qui montrent le progrez de la Vie spirituelle, & qui en font le parfait Reglement... Par le P. Ivlien Haynevfve de la Compagnie de Iesvs. Paris, M. DC. LXI, in-4°. »

— *Jonas.* Voir la note de la p. 83.

P. 209. *Allié d'assez hauts Magistrats.* Amelot, président à la Cour des aides; Gilbert, président aux enquêtes; De Lionne, grand audiencier de France.

P. 209. *Dès le berceau perdant une fort jeune Mere.* Boileau n'avait que onze mois lorsqu'il perdit sa mère en 1637.

P. 210. *Que ma main crayonnast ses exploits :* Boileau fut nommé, en 1677, historiographe du roi.

— *De deux sens affoibli.* La Vue & l'Ouïe.

— *Plus d'un Heros...* Le grand Condé & le prince de Conti.

— *Vient quelquefois chez moy.* A Auteüil (1713).

— *Tant d'Escrivains de l'Ecole d'Ignace.* Les pères Rapin, Bourdaloue, Bouhours, Gaillard & Thoulier.

— *L'Hydaspe.* Fleuve des Indes (1713).

EPISTRE XI.

P. 211. Cette Épître a été faite en 1696.

— *L'Art de la Quintinie.* Celebre Direʗteur des Jardins du Roi (1713). — Jean de la Quintinie (1626-1688), auteur de l'ouvrage suivant qui a eu un grand nombre d'éditions : « Instruʗtion pour les Jardins fruitiers & potagers, Avec un Traité des orangers, suivy de quelques Refléxions sur l'Agriculture. Par feu Mr de la Quintinye, Direʗteur de tous les Jardins fruitiers & potagers du Roy. Paris, 1697, 2 vol. in-4° ».

P. 212. *Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.* Allusion à l'ouvrage suivant qui a paru pour la première fois en 1501 & qui a eu beaucoup d'éditions : « La conqueste du grant roy charlemaigne des espaignes : & des vaillances des douze pers de France : & aussi celles du vaillant Fierabras ».

P. 213. *Daguesseau.* Alors Avocat General, & maintenant Procureur General (1713). — Voir la note de la p. 121.

. 213. *Termes.* Roger de Pardaillan de Gondrin, quis de Termes, mort en 1704.

. 214. *Ces fugitives Fées.* Les Muses (1713).

- *Guenaud, Rainssant, Brayer.* Sur Guénaud, voir la : de la p. 51. — Pierre Rainssant, médecin, antiquaire arde des médailles du cabinet du roi, mort en 1689. Nicolas Brayer, né en 1604, mort en 1676.

EPISTRE XII.

. 216. Cette Épître est de 1696.

- *L'Abbé Renaudot.* Eusèbe Renaudot (1646-1720), nbre de l'Académie française, de l'Académie des riptions & belles-lettres, & des académies des Humos de Rome & de la Crusca de Florence, qui donna, 1713, une édition des œuvres de Boileau.

. 219. *Un indolent Mystique.* Quietistes dont les urs ont esté condamnées par les Papes Innocent XI. nnocent XII. (1713). Voir la note de la p. 114.

. 221. *Abely.* Auteur de la *Mouëlle Theologique,* qui ient la fausse Attrition, par les raisons refutées dans : Epistre (1713). — Louis Abelly (1603-1691), docen théologie, évêque de Rhodez, auteur de : « Medvlla ologica ex Sacris Scriptvris, conciliorvm Pontificvm Decretis, & Sanctorvm Patrvm ac Doctorum placitis essa... Authore Magistro Lvdovico Abelly Parisino, acra Theologiæ Facultate Doctore... ».

, 222. *Gamache, Isambert & Du Val.* Ce sont trois mentateurs de la Somme de saint Thomas, docteurs Sorbonne & professeurs de théologie. Philippe de naches (1568-1625). — Nicolas Isambert (1565-1642). André Duval, mort en 1638.

P. 222. *Leur plus rigide Auteur n'ose le décider.* D'après Broſſette, il s'agirait ici de Burluguay, docteur de Sorbonne, auteur du Bréviaire de Sens, qui ne voulut pas répondre d'une manière préciſe à Boileau au ſujet de l'amour de Dieu.

— *Je ne m'en puis deffendre...* Une brochure, publiée en 1706 ſous le titre de : Boileau aux priſes avec les jéſuites, prétend que c'eſt une alluſion à une converſation avec le P. Cheminais, jéſuite.

P. 223. *Un des plus ſaints Conciles.* Le Concile de Trente (1713).

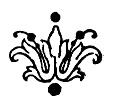
P. 224. *S'en alla chez Binsfeld ou chez Baſile Ponce.* Deux deffenſeurs de la fauſſe attrition. Le premier eſtoit Chanoine de Treves, & l'autre eſtoit de l'Ordre de S. Auguſtin (1713). — Pierre Binsfeld, chanoine de Trèves & grand vicaire de l'archevêque électeur. — Baſile Ponce de Léon (1570-1629), de l'ordre de Saint-Auguſtin.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



Imprimé

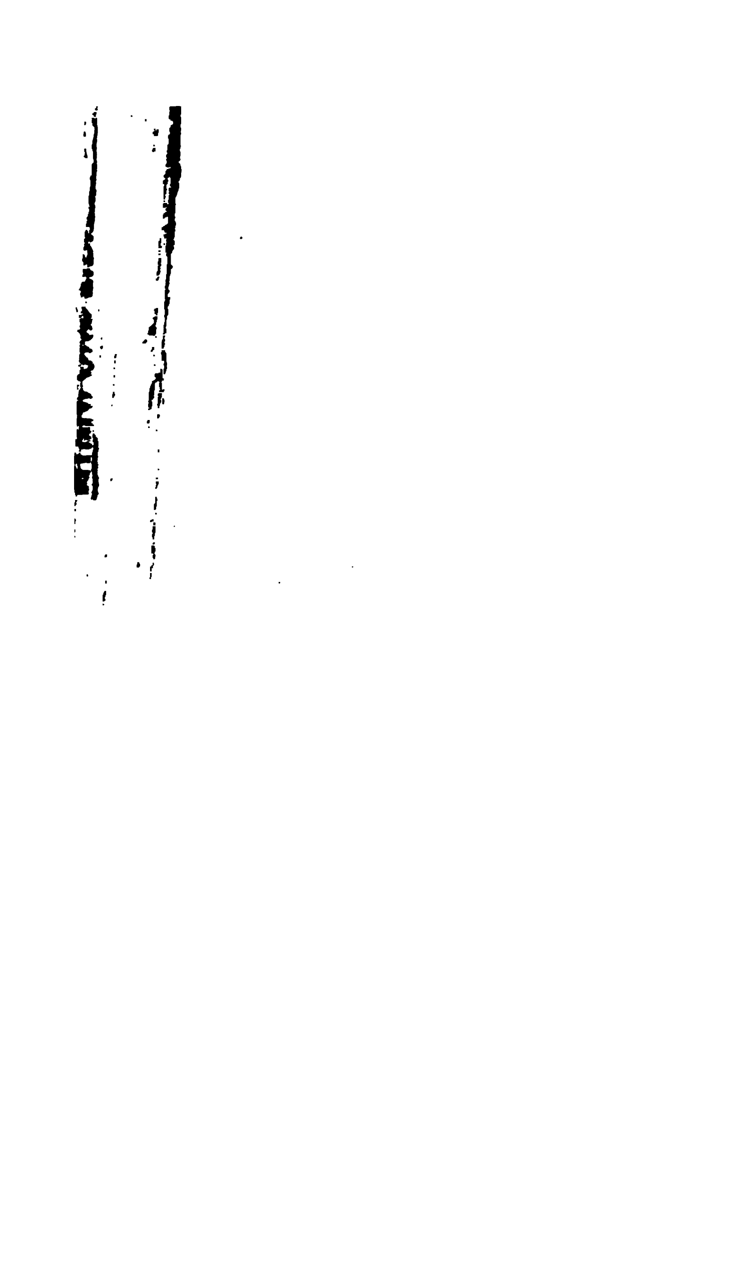
PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS









STANFORD UNIVERSITY LIBRAR
STANFORD, CALIFORNIA
94305